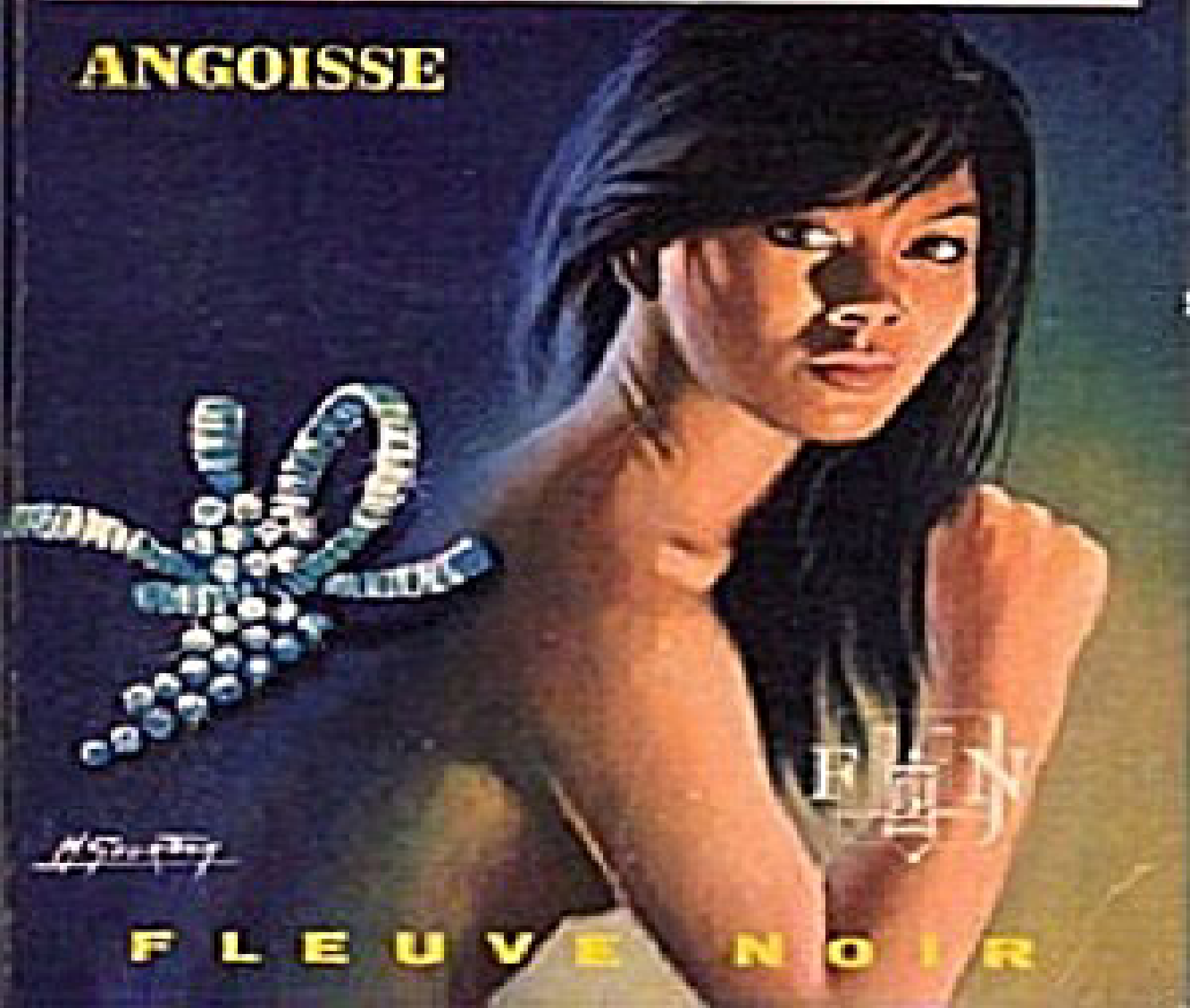
André Caroff

Mme ATOMOS FAIT DU CHARME

ANGOISSE



FLEUVE NOIR

ANDRE CAROFF

M^me^ ATOMOS FAIT DU CHARME

COLLECTION « ANGOISSE »
EDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e^
© 1969 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

CHAPITRE PREMIER

Un mois s'était écoulé depuis la disparition de M^me^ Atomos et nul ne comprenait encore comment la sinistre femme avait réussi à s'échapper du triangle d'acier mis en place dans le Nord-Ohio[1].

Comme toujours en pareil cas, les recherches avaient perdu de leur efficacité à mesure que le temps passait. Les hommes se décourageaient, le dispositif s'effilochait au fil des jours et, à la fin juin, il ne restait sur place que la force « Dragon Vert », renforcée des effectifs locaux de F.B.I.

Cependant, Smith Beffort restait dans le secteur alors qu'il aurait dû regagner Washington et cela intriguait fortement James Edward Evans qui lui téléphonait presque chaque jour.

— Vous prétendez n'avoir aucune piste, Smith, et vous montez la garde à Chardon comme si vous attendiez qu'un événement se produise. M^me^ Atomos est loin à l'heure qu'il est !

— Possible, Evans, possible…

— Ne jouez pas les petits cachottiers, voulez-vous ?

— Je vous donne ma parole que je n'ai pas de secret pour vous ! Compte tenu des circonstances, j'estime simplement que je puis aussi bien attendre ici que derrière mon bureau.

— Attendre quoi ?

— La réapparition de M^me^ Atomos ! Qu'est ce que vous croyez ? Mie et moi ne sommes pas en vacances !

— Il y a quelques petites choses qui ne collent pas, Smith Beffort ! Après chaque intervention « Atomos » vous vous hâtez de rallier Washington afin de bénéficier de notre réseau d'informations. Cette fois, vous restez planté à Chardon comme un arbre dans son jardin et *votre* force « Dragon Vert » garde l'arme au pied ! Dites-moi la vérité !

Smith Beffort observa sa femme. Elle écoutait J.E.E., par le truchement de l'amplificateur, mais ne semblait pas très intéressée. En fait, Mie n'était pas présente. Son état pouvait se comparer à celui d'une extralucide plongée dans les transes de la divination, et cela durait exactement depuis quatre semaines.

— Ecoutez, Evans, se décida brusquement Beffort, je n'ai pas bougé de Chardon parce que Mie *sent* que M^me^ Atomos n'est pas loin de nous. Cela vous convient-il ?

J.E.E., se racla la gorge. Il trouvait la pilule difficile à avaler. Il dit :

— Mie *sent* M^me^ Atomos, c'est ce que vous voulez dire ?

— Ouais ! lâcha Beffort, elle la sent littéralement à la façon dont un chien de chasse renifle la présence du gibier !

— Superbe ! ricana J.E.E.

— Je savais que vous ne comprendriez pas, dit doucement Beffort, mais il se trouve que Mie ne s'est jamais trompée depuis la mort de son fils. D'ailleurs, si vous vous donniez la peine de réfléchir, vous admettriez aisément que M^me^ Atomos n'avait pas la possibilité de sortir du Nord-Ohio. Donc, elle y est encore. Cela coule de source, n'est-ce pas ?

Evans renonça à discuter. Depuis la mort de Bob et du docteur Soblen, les Beffort se conduisaient étrangement, préféraient le renseignement psychique à la bonne vieille information de routine. Mais, lorsqu'il s'agissait de M^me^ Atomos, qui aurait pu dire en quoi résidait la meilleure méthode de combat ? La terrible femme usait elle-même de moyens fantastiques, scientifiques, mais, parfois, parapsychologiques, et nul n'avait, jusqu'alors, été capable de se hisser à son niveau.

— *Okay !* Smith, j'espère que Mie voit juste et que M^me^ Atomos est toujours en Ohio… Dites-moi un peu ce que devient notre ami Yosho Akamatsu ?

Evans désirait seulement changer de conversation. Il savait parfaitement que Akamatsu était en congé et qu'une ravissante compatriote l'aidait à passer ses loisirs.

Smith Beffort eut un petit rire.

— Il file le parfait amour avec une journaliste de Kyoto, dit-il ironiquement, et je crois qu'il a complètement oublié M^me^ Atomos ! C'est une chance pour lui !

— Où est-il ? s'enquit J.E.E.

— À Padanaram, hôtel *Triadelphia,* chambre numéro neuf, et la fille se nomme Icho Fuji. D'autres questions, Evans ?

— Non, merci, déclina poliment Evans.

Il devinait chez Beffort une très grande nervosité, ne tenait pas à lui servir d'exutoire. Beffort voulait bien croire que M^me^ Atomos résidait en Ohio, et quelle finirait par sortir de son immobilisme, mais l'inertie qu'il s'imposait devait le ronger. Evans l'imaginait sans peine tournant en rond dans Chardon, attendant les rapports d'Owen Bernitz ou ceux, plus lointains, de Charney qui enquêtait sans trêve (et sans grande réussite) sur l'*O.A.A.M.A.*[2] de San Francisco. Oui, Beffort devait se faire vieux… Evans dit :

— Combien de temps resterez-vous là-bas, Smith ?

— Je n'en sais rien, grommela Beffort. Cependant, et pour vous prouver que je m'attache malgré tout aux choses concrètes, je puis vous dire que « Dragon Vert » s'acharne à retrouver les traces de Scarett et de son acolyte. Car eux, non plus, ne pouvaient quitter le Nord-Ohio…

Evans poussa un soupir.

— M^me^ Atomos s'est volatilisée à proximité du lac Pymatuning. Scarett a semé ses poursuivants au bord du lac Erié et, plus précisément, à Fairport Harbor. Dans les deux cas, il y a probablement un transport par bateau et…

— Non ! coupa Beffort, abandonnez cette idée. Depuis un mois, aucun bateau n'a levé l'ancre sans avoir été inspecté du mât à la quille !

— Je sais, je sais, ronronna Evans. Ne vous excitez pas… Néanmoins, je persiste à croire que vous perdez votre temps à Chardon. Notre agence de Sterling, Colorado, me signale des cas d'empoisonnements.

— Des cas d'empoisonnements ?

— Des enfants, fit Evans du bout des lèvres, et rien que des enfants. Curieux, non ?

— Empoisonnés par quoi ?

— L'agence dit qu'une enquête est en cours. Cela signifie naturellement que tout le monde ignore ce qui s'est passé. Il paraît qu'une dizaine de gosses ont déjà succombé… Bref, ce n'est pas votre affaire, *hey ?*

Beffort ne répondit pas. Hypocritement, Evans ajouta :

— Qui peut avoir intérêt à voir mourir des enfants ? Ils ont tous entre six et dix ans.

Vraiment inoffensifs, vous ne croyez pas, Smith ?

— Quand cela s'est-il produit ?

— Ce matin, à la sortie des écoles, indiqua Evans d'un ton moins plaisant. L'agence précise que chaque gosse fréquentait un établissement *différent.* Qu'en dites-vous ?

— Rien, dit Beffort avec effort, cela regarde la police de Sterling. Je sais que vous essayez de m'inspirer l'idée que M^me^ Atomos est responsable, mais…

— Oh ! trancha Evans, excusez-moi ! J'ai complètement oublié de vous dire que des témoins avaient vu une Japonaise rôder devant les écoles au cours de la matinée. Il s'agirait d'une femme assez âgée qui…

— Du vent ! aboya Beffort, ne me dites pas que M^me^ Atomos en est réduite à cela ! Et, surtout, n'essayez pas de me faire croire qu'elle le ferait elle-même !

Evans rit poliment.

— Je n'ai rien dit de tel, Smith, je me contente de vous rapporter des faits irréfutables. En outre, apprenez que la nature du poison n'a pu être déterminée et vous saurez tout !

— Si on n'a pas retrouvé trace du poison dans les viscères des gosses, objecta Beffort, comment sait-on qu'ils ont été empoisonnés ?

— Convulsions, bave, souffrances atroces, énuméra brièvement Evans. De plus, ces gosses étaient en bonne santé et les examens ont démontré qu'ils ne sont pas morts d'autre chose. Voilà ce que j'avais à vous dire aujourd'hui. Veuillez en parler à Mie et nous verrons si elle ne changera pas d'avis en ce qui concerne la résidence actuelle de M^me^ Atomos ? Au revoir, Smith, et à demain.

Il raccrocha et Smith en fit autant.

— Vous avez entendu, Mie ?

La jeune femme hocha la tête. Elle était visiblement troublée par les paroles de J.E.E., commençait sans aucun doute à se demander si son intuition ne la trompait pas.

Comme elle demeurait muette, Smith dit :

— Il est indéniable que ces dix empoisonnements simultanés ne peuvent être l'œuvre que d'un tou ou de M^me^ Atomos. Personnellement, je pencherai plutôt pour la seconde hypothèse, en raison de la publicité que la presse ne manquera pas de donner à cette affaire. Sterling se situe dans le Colorado, mais à la limite du Nebraska. Or, vous avez remarqué comme moi combien les frontières attirent M^me^ Atomos depuis qu'elle a perdu sa formidable puissance ? En cas de danger, cette position facilite sa fuite en nous compliquant la tâche. Il y a toujours eu un manque de coordination entre les polices d'Etat et, à la manière des gangsters des années trente, M^me^ Atomos utilise cette lacune pour mieux nous semer !

Smith arpenta la chambre d'un pas furieux, pivota vers sa femme et lâcha :

— J.E.E., a raison, Mie ! Nous perdons notre temps en moisissant ici !

La jeune femme leva sur lui un œil sombre.

— À l'instant, vous disiez qu'il était improbable que M^me^ Atomos agisse elle-même. Vous la voyez déambulant devant les écoles de Sterling alors que chaque policier des Etats-Unis a son visage gravé dans l'esprit ? Ce serait courir au suicide !

— Des gosses sont morts et des témoins ont vu une Japonaise rôder sur les lieux…

— C'est un piège, Smith ! Il y a des mois que M^me^ Atomos ne s'est pas montrée à visage découvert et Keating, son principal lieutenant que nous avons arrêté, disait qu'il ne l'avait pas revue depuis l'affaire de Billings[3]. Après avoir pris tant de précautions, pourquoi changerait-elle soudainement de méthode ?

Beffort haussa les épaules.

— J'ai assez de mal à prévoir ses actes pour ne pas me préoccuper des raisons profondes qui l'habitent ! Si M^me^ Atomos est signalée à New York, je vais à New York. Aujourd'hui, on parle d'elle à Sterling et j'irai à Sterling. Faites nos bagages, Mie, je vais prévenir Owen Bernitz et Akamatsu. Nous partons dans trente minutes.

Mie se leva.

— Direction le Colorado ?

Beffort opina et sortit sans un mot. Mie ouvrit les valises et commença à les remplir. Elle avait l'habitude.

*

Hôtel *Triadelphia,* chambre 9 au deuxième étage. Vue sur le lac Pynatuning, grand confort et solitude satisfaisante…

Yosho Akamatsu en était à sa quatrième semaine de lune de miel avec la splendide Icho Fuji et n'avait toujours pas le moindre soupçon à son égard. D'ailleurs, comment en aurait-il eu ? Qui pouvait imaginer que M^me^ Atomos avait rajeuni de vingt ans et qu'elle était devenue *Miss* Fuji, une journaliste habitant Kyoto et travaillant pour les *Tourist Information Centers* et pour quelques périodiques l'ayant chargée d'effectuer – comme par hasard ! – un reportage sur M^me^ Atomos ?

Oui, qui aurait pu imaginer cela ? Même à l'époque de la désintégration et de la conquête de la Lune, c'était invraisemblable, au point que M^me^ Atomos avait été la première surprise en se voyant rajeunir de jour en jour. Maintenant, elle s'était accoutumée, éprouvait même du plaisir entre les bras d'Akamatsu, mais, au début, la sinistre femme se sentait mal à l'aise dans sa nouvelle peau. C'était comme une robe trop étroite, trop voyante et trop courte. Les rides, la graisse et la cellulite avaient disparu. Les jambes étaient nerveuses et bien galbées, la taille fine et souple, la poitrine ferme et provocante…

Pour tout dire, M^me^ Atomos ne passait pas inaperçue dans la peau de *Miss* Icho Fuji. Les hommes, et quelques fois les femmes, se retournaient sur elle car elle était réellement un magnifique animal. Ajoutés aux caresses d'Akamatsu, ces détails avaient quelque peu fait perdre la tête à M^me^ Atomos. Au cours de ces quatre semaines, elle n'avait pas vraiment pensé à sa vengeance contre les Beffort et les Etats-Unis.

Hiroshima et Nagasaki étaient loin, le Japon à l'autre bout du monde et M^me^ Atomos n'existait plus.

Mais, puisque toutes les bonnes choses ont une fin, il fallait bien que la sinistre femme reprît, un jour, contact avec la réalité. Par téléphone, elle avait ordonné les dix empoisonnements de Sterling et c'était également sur son ordre qu'une Japonaise de *l'O.A.A.M.A.* s'était montrée aux témoins de

Sterling. Ainsi, personne ne soupçonnerait jamais la vérité. De temps à autre, quelqu'un apercevrait une femme ressemblant à l'ancienne M^me^ Atomos, et, de préférence en un point éloigné de celui occupé par *Miss* Icho Fuji, si bien que nul ne comprendrait que l'une et l'autre n'étaient qu'une seule et même personne…

C'était tortueux. Mais M^me^ Atomos était tortueuse.

Vers seize heures, le téléphone sonna. Akamatsu et son adorable maîtresse revenaient précisément d'une longue promenade sur le lac. Le temps était beau, presque chaud et Akamatsu goûtait pleinement ces heures de détente sans trop s'interroger sur ce que serait l'avenir.

Il décrocha avec décontraction, se raidit en entendant la voix de Smith Beffort.

— Navré de vous déranger, Yosho, mais J.E.E., vient de m'apprendre que M^me^ Atomos est à Sterling dans le Colorado.

Akamatsu tomba de haut. Il avait la sensation de se réveiller brusquement après un profond sommeil.

— Pas possible, dit-il platement.

— Dix gosses ont été empoisonnés ce matin, fit Beffort d'un ton mordant, et vous saurez que tout est possible en allant voir leurs cadavres à la morgue de Sterling. Etes-vous en mesure de m'accompagner là-bas ?

— Tout de suite ?

Beffort émit un rire sans joie et dit :

— M^me^ Atomos n'attendra pas, vous savez. Je comprends que vous soyez surpris, mais Evans m'a appris cela il y a moins d'une heure. Je me mêle certainement de ce qui ne me regarde pas, mais puis-je vous suggérer d'autoriser votre jeune compatriote à suivre l'enquête ? Après tout, elle est venue aux U.S.A., pour cela, n'est-ce pas ?

Akamatsu se détendit.

— Merci, Smith. Je n'osais pas vous le demander. Où est fixé le lieu de rendez-vous ?

— Nous pouvons nous retrouver au Central de Sterling, proposa Beffort, mais j'avais espéré que nous effectuerions le voyage ensemble.

— Vous me prenez un peu de court, dit Akamatsu en jetant un coup d'œil vers Icho Fuji qui se douchait.

— Décidément, Yosho, remarqua Beffort avec une pointe d'aigreur, vous avez bien changé en quatre semaines ! Il n'y a pas si longtemps, vous auriez été le premier à sauter dans l'avion du Colorado ! Indiscret de vous demander si c'est sérieux avec votre compatriote ?

À cause du bruit de la douche, Akamatsu était certain qu'Icho Fuji n'entendait pas. Il dit :

— Elle est attachante, mais je ne pense pas que notre petite aventure dure très longtemps. Elle est assez secrète et certaines faces de son caractère m'échappent complètement. En vérité, Smith, elle donne l'impression d'avoir déjà énormément vécu et connaît une foule de choses qu'elle ne devrait pas connaître. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, mais cela ne fait rien, mon vieux ! Il y a belle lurette que j'ai renoncé à comprendre les femmes, même, et surtout, la mienne ! Enfin, je suis heureux de constater que vous n'avez rien perdu de votre lucidité. Alors, rendez-vous au Central de Sterling dans la soirée ?

— D'accord. À quel hôtel comptez-vous descendre ?

— Certainement au *Statler*. La cuisine y est bonne et une chambre individuelle coûte onze dollars. Mais, prendrez-vous une chambre à onze dollars ?

— Heu !…

— Dans ce cas, sachez que les chambres pour deux personnes coûtent vingt dollars, fit gentiment Beffort. Peut-être que votre compatriote et ma femme seront amies ?

— Peut-être, dit évasivement Akamatsu.

Son ton étonna Beffort qui dit :

— Etes-vous bizarre parce que vous êtes amoureux, ou êtes-vous bizarre parce qu'elle est bizarre ?

— C'est une formule toute prête, hein ? grogna Akamatsu dont le bruit de la douche couvrait toujours la voix. En réalité, Smith, j'ai conscience de m'être fourré dans un pétrin dont je ne suis pas près de sortir. Icho Fuji…

— Pas de confidences forcées, voulez-vous ? Je ne vous demande rien.

— Détrompez-vous, cela me soulage. Cette jeune femme est semblable à un labyrinthe. Tantôt elle est douce, charmante, absolument adorable et, parfois, elle est mystérieuse, autoritaire et presque repoussante…

Beffort rit franchement.

— On dirait que vous débutez dans la vie, Yosho ! Moi qui croyais que les Japonaises étaient soumises ! Encore une illusion qui s'envole ! Je suis curieux de connaître cette fille qui vous préoccupe tant… Ce soir, à Sterling ?

— *Okay !* Smith, *nous* sautons dans le premier avion…

Beffort raccrocha, remonta en vitesse dans sa chambre où Mie terminait de boucler les valises. Il dit :

— Owen Bernitz et son équipe embarquent immédiatement pour Sterling. Akamatsu nous rejoindra un peu plus tard avec sa conquête.

Mie ouvrit de grands yeux.

— Va-t-il l'épouser ?

Beffort haussa les épaules.

— Je ne sais pas, mais elle lui donne déjà bien du tracas et, à sa place, je renoncerais ! Il ne sait pas la chance qu'il a d'être célibataire…

Mie sourit. Quand Smith l'asticotait, cela signifiait qu'il était de bonne humeur.

CHAPITRE II

Smith Beffort et Mie débarquèrent sur l'aéroport de Sterling, patientèrent cinq minutes et retrouvèrent avec plaisir la redoutable Chevrolet *Chevelle Malibu,* cadeau des membres de la force « Dragon Vert » et presque de fabrication artisanale.

Cette voiture était blindée, insonorisée, climatisée au point de pouvoir stationner pendant cent vingt minutes au centre d'un nuage d'ypérite ou de tout autre gaz aussi virulent. Pneus increvables, glaces à l'épreuve des balles. Radio, téléphone (indicatif « Masque Jaune »), quatre mitrailleuses parfaitement camouflées et un canon paralysant pivotant installé sous le châssis. Les pare-chocs étaient assez résistants pour pulvériser un mur de béton de quarante centimètres d'épaisseur. Les roues, toutes motrices, avaient la faculté de se placer carrément en travers et de propulser la voiture « en crabe » à près de soixante kilomètres à l'heure.

Hormis cela, la *Malibu* roulait à deux cent cinquante, pesait plus de deux tonnes cinq et son capot étincelant dissimulait 400 CV avec trois carburateurs Holley double corps et un arbre à cames spécial.

Comme le disait si justement le gros Owen Bernitz : « Ce tacot n'avait rien à voir avec une bicyclette ! », et Smith avait eu l'occasion de la tester lors d'une terrifiante bagarre contre des bulldozers et des voitures drivés par les membres du gang Atomos.

Smith rangea les valises dans le vaste coffre, s'installa au volant et manœuvra aussitôt la radio :

— « Masque Jaune » appelle « 628. D.V. As » ?

Il y eu un craquement, un bruit de friture et la voix très reconnaissable de Ralf Stuton vibra dans le haut-parleur :

— Ici, « 628 », *boss !*

— Tout va bien, Ralf ?

— C'est *okay, boss !* Nous sommes ici depuis dix-neuf heures. Le dispatching est installé sur Mirower Avenue, au numéro 412. Bernitz a loué une maison à cette adresse. Elle possède un parc assez grand pour y planter une base de fusées Saturne et une seconde sortie donnant sur Park Avenue.

— Les hommes ?

— Une vingtaine sont ici avec leur voiture-radio. Les autres sont dispersés en ville, dans la proche banlieue, à Padroni et à Atwood.

Beffort approuva mentalement. Il n'était pas facile de cacher l'arrivée de trois cents hommes et autant de voitures-radio aux habitants d'une ville de province, mais Owen Bernitz était passé orfèvre en la matière.

— Vous avez retenu ma chambre ? s'enquit-il.

— Avec salle de bains et salon à l'hôtel *Statler,* confirma Ralf Stuton. Vous êtes au quatrième étage, numéro 66. Je pense que Bernitz vous attend déjà là-bas.

— Merci, Ralf, terminé !

Beffort coupa, mais demeura en audition. Les hommes de la force « Dragon Vert » devaient être au travail depuis leur arrivée. Ils recherchaient M^{me} Atomos à travers la ville et un message urgent pouvait à tout instant parvenir à Beffort.

En dix minutes, la *Malibu* couvrit la distance séparant l'aéroport de l'hôtel *Statler.* Beffort et Mie laissèrent la voiture au parking, montèrent immédiatement au quatrième, poussèrent la porte de la chambre 66. Owen Bernitz abandonna le fauteuil où il s'était confortablement installé, retira de sa bouche son éternel mégot de cigare éteint et dit :

— Content de vous revoir.

Son affection se manifestait très laconiquement, mais son sourire prouvait sa joie de retrouver Smith et Mie.

— Comment va, Owen ? demanda Smith en lui serrant la main.

— Doucement, patron. L'Ohio commençait à tous nous fatiguer et ce déplacement tombe à pic. Alors, la mère Machin remet la gomme ?

Owen avait son vocabulaire et ne mâchait pas ses mots. Beffort et Mie y étaient habitués. Beffort opina :

— Evans m'a téléphoné cet après-midi afin de me communiquer une information F.B.I., de Sterling. Dix gosses ont été empoisonnés et on a vu

une Japonaise se balader dans le secteur. Vous le saviez déjà, mais je me répète pour que vous me donniez votre opinion.

— Justement, dit franchement Owen, j'avais l'intention de vous en parler. Je ne crois pas M^me^ Atomos assez dingue pour se montrer en ville en ce moment. S'il n'y avait pas les dix gosses, ça ressemblerait à un canular de première grandeur !

Mie releva la tête.

— Vous voyez, Smith, il est de mon avis !

Bernitz observa Beffort.

— Voyons, patron, ne me dites pas que vous marchez dans la combine ! Il est clair que M^me^ Atomos recommence son coup de Cincinnati ! Pendant que nous grenouillons ici, elle construit un laboratoire ailleurs et, si nous marchons, nous serons descendus en flammes avant longtemps !

Beffort alluma une cigarette.

— Je sais tout cela, Owen, mais je n'ai pas d'autre possibilité d'agir plus efficacement. Dans toute enquête, il faut prendre la piste à son début. Depuis un mois, et malgré nos efforts, nous étions réduits à la plus complète inactivité. Aujourd'hui, M^me^ Atomos nous tend une carotte, comme elle l'a fait à Cincinnati, mais cela n'est pas sans risque pour elle ! Finalement, lors de sa dernière apparition, M^me^ Atomos a laissé des plumes dans l'aventure : destruction d'un refuge et d'un laboratoire en voie d'achèvement, arrestation de Keating et d'un complice en gare de Cincinnati, élimination d'un groupe de six hommes à Willowick, mort de Tragg, etc. Puis, pour couronner l'affaire, faut-il vous rappeler que M^me^ Atomos a bien failli tomber entre nos mains ?

Mie cessa de défaire ses bagages, se tourna vers lui, sourcils froncés et dit rêveusement :

— À ce propos, Smith, vous souvenez-vous des robes « jeunes » et des dessous affriolants que nous avons découverts dans le refuge souterrain ?

— Evidemment, tout cela appartenait à une jeune femme et nous en avons déjà discuté.

— Reparlons-en, voulez-vous ? pria Mie, avec une soudaine autorité. J'ai longuement réfléchi depuis un mois et j'en suis arrivée à la conclusion que celle que nous poursuivions n'était pas M^me^ Atomos.

Beffort et Owen la dévisagèrent avec stupeur. Mie poursuivit :

— Vous reconnaîtrez avec moi que personne n'a vu M^me^ Atomos depuis très longtemps et que cela est anormal. Elle n'apparaît plus sur scène mais laisse agir les membres de son organisation et ce n'est pas dans sa manière. En Ohio, une femme se terrait dans le refuge souterrain. Elle a pris la fuite à notre approche, mais n'a pu le faire que *in extremis*. M^me^ Atomos a cinquante ans. Croyez-vous qu'elle était capable de courir aussi rapidement sur près de deux kilomètres ? Croyez-vous qu'elle était assez agile pour dévaler plusieurs échelles de fer, remonter plus loin après avoir soulevé une lourde trappe et pour partir en trombe à bord d'une voiture rapide ?

— Pourquoi pas ? fit Beffort, elle avait pas mal d'avance sur nous. Avant de trouver l'entrée du souterrain, nous avons dû chercher longtemps.

— Pas plus de cinq minutes, précisa Mie. Puis, nous avons perdu cinq autres minutes dans le refuge. Cependant, quand nous avons émergé à l'air libre, Ben Brady nous a dit qu'aucun véhicule n'était passé sur la route depuis vingt minutes ! À mon avis, il est matériellement impossible que M^me^ Atomos ait pu agir d'une manière aussi foudroyante !

Beffort lâcha un soupir las.

— D'accord, Mie, d'accord. Conclusion ?

— Je suis certaine, articula lentement Mie, que M^me^ Atomos a provisoirement donné tout pouvoir à une jeune femme. Une sorte de *Miss Atomos !* Est-ce incroyable ?

Beffort s'assit, tira sur sa cigarette. Il imaginait malaisément la chose, mais, en faisant abstraction de ses idées personnelles, il devait admettre que l'hypothèse de sa femme n'était pas tellement tirée par les cheveux.

Mie s'assit en face de lui.

— Voyons, Smith, soyons logiques. Le Nord-Ohio a été littéralement passé au peigne fin. Chaque maison, chaque champ et chaque repli de terrain ont fait l'objet d'une inspection minutieuse. La population collaborait, la police et l'armée étaient partout. Les routes, les voies d'eau, les gares, les aéroports étaient surveillés et aucun véhicule ne pouvait circuler sans autorisation spéciale. Malgré cela, M^me^ Atomos aurait réussi à se cacher, puis à disparaître ! Maintenant, je suis persuadée que c'était impossible ! Une jeune femme s'est enfuie du souterrain et a conservé sa liberté parce que nous ne la cherchions point ! C'est tout simple !

Smith et Owen échangèrent un coup d'œil.

— M^me^ Beffort, grogna Owen, j'espère que vous vous trompez, car si vous avez raison, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! Nous n'arrivons pas à coincer la mère Atomos que nous connaissons. Alors, rendez-vous compte du bidule si nous sommes obligés de combattre une *Miss* Atomos que nous n'avons jamais vue ! Robes « jeunes » et dessous affriolants… N'importe quelle fille en porte !

Le téléphone interrompit la tirade de Bernitz. Beffort décrocha. C'était Akamatsu.

— Bonsoir, Smith, *nous* sommes à Sterling.

— Parfait, Yosho, où êtes-vous, exactement ?

— À une vingtaine de mètres de vous, chambre 82. Je peux vous rendre visite ?

— Bien sûr ! Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? Vous êtes bien solennel ! Auriez-vous l'intention de nous présenter la charmante Icho Fuji ?

— Non ! Du moins pas pour l'instant. Elle est déjà en ville dans l'espoir d'obtenir des renseignements sur M^me^ Atomos… À propos, Smith, vous ne trouvez pas cette histoire stupéfiante ?

— Si, fit Smith, tout le monde la trouve stupéfiante et je ne puis faire moins. On dirait que M^me^ Atomos n'a jamais fait que des choses normales, et les gens ont oublié qu'elle se promenait en soucoupe volante aussi facilement que vous prenez un taxi, qu'elle désintégrait à coup de rayon des plaques d'acier et qu'elle habitait une cité fantastique ! Alors, on s'étonne qu'elle prenne le risque de se montrer à visage découvert après avoir empoisonné une dizaine d'enfants !

— C'est bon, ne vous fâchez pas, je descends.

Beffort raccrocha, écrasa son mégot dans le cendrier et demanda à Bernitz :

— Que font vos hommes, Owen ?

— Le cirque habituel, répondit le gros homme d'un ton désabusé. On visite les hôtels, les pensions de famille et, en bref, tous les endroits où pourrait se planquer M^me^ Atomos. Il faudra attendre un peu avant d'espérer des résultats… Pas d'instruction spéciale ?

— Non, il est trop tôt pour décider quoi que ce soit.

— Dans ce cas, je retourne au dispatching. Bonsoir.

Il sortit, referma doucement la porte et Mie murmura :

— Vous allez me prendre pour une folle, Smith, mais j'ai la sensation que M^me^ Atomos est tout près de nous ! Beaucoup plus près qu'elle ne l'était dans l'Ohio…

Beffort l'observa gravement. Il était persuadé que Mie avait un don, qu'elle disposait d'une espèce de radar interne capable de détecter M^me^ Atomos dès qu'elle entrait dans sa zone d'influence. Cela tenait peut-être au fait qu'elle ne vivait plus que dans l'espoir de venger son fils, mais, aussi bien à Billings qu'à Cincinnati, elle avait effectivement deviné la présence de son ennemie avant tous.

— Elle doit penser à moi autant que je pense à elle, reprit la jeune femme, et nos haines s'affrontent par télépathie. Quand elle est loin de moi, mes sensations sont moins violentes et je ressens un calme reposant. En ce moment, j'ai le sentiment que je pourrais la voir rien qu'en fermant les yeux !

Beffort se garda de manifester son opinion. Il resta parfaitement immobile, souhaitant que Mie poursuivît son expérience sans entrave. La jeune femme baissa les paupières, demeura silencieuse un instant et dit en fronçant les sourcils :

— Il y a quelque chose de changé en elle… Avant, elle ne dégageait que de la haine et toutes les ondes qu'elle émettait étaient maléfiques. À présent, elle porte une certaine allégresse, répand une sorte de joie de vivre… Je ne sais pas ce qui se passe, Smith, mais M^me^ Atomos n'est plus exactement la femme aigrie que nous connaissions. Pourtant, sa virulence est intacte… Je ne comprends pas !

La sonnerie de la porte la fit sursauter. Smith se déplaça et alla ouvrir à Akamatsu qui vint saluer Mie. Instantanément, cette dernière remarqua sa profonde lassitude. Elle dit :

— L'air de l'Ohio ne vous a pas fait de bien, Yosho. Vous avez maigri et…

— Allons ! coupa joyeusement Beffort, n'oublions pas que notre ami est presque jeune marié ! Pendant cette période, personne n'a jamais engraissé ! Un petit Cutty Sark, Yosho ?

Akamatsu accepta, se laissa choir dans le fauteuil.

— Cela me remontera, commenta-t-il, car Mie a raison. Je traverse une mauvaise passe.

Beffort versa le whisky et demanda avec une fausse indifférence :

— Un début de grippe ?

— Non, il s'agirait plutôt d'une fatigue générale. Je me sens mou, sans force et sans entrain. Puis, j'ai réellement maigri.

— C'est une impression, dit Beffort en lui tendant un verre, cela m'arrive quelquefois. Il y a des jours où l'on se sent moche, vieux et douloureux de partout. Quand on est dans cet état, on se coupe en se rasant et on se cogne continuellement aux coins des meubles… Ça va passer…

— J'ai maigri de trois kilos, fit Akamatsu, et j'ai toujours envie de dormir.

Son ton était si dolent que Smith éclata de rire.

— Votre maladie s'appelle *Miss* Icho Fuji, mon vieux ! Allez ! Buvez ce verre et cessez de vous plaindre !

Mie intervint en souriant :

— Ne soyez pas méchant, Smith, il est vrai que notre ami traverse une mauvaise période. Yosho, vous devriez voir un médecin. Souvent, il suffit d'un rien pour nous remettre en selle…

— *Okay !* lâcha Akamatsu, j'irai consulter demain. Bon, si nous parlions d'autre chose, Smith ? De M^{me} Atomos, par exemple ?

Smith trempa ses lèvres dans le liquide ambré.

— Nous pouvons en parler si vous le désirez, mais, en l'état actuel des choses, notre conversation ne pourra rouler que sur les événements passés et plus particulièrement sur les dix empoisonnements de Sterling. Mais, même sur ce sujet, je ne dispose pas encore d'informations complètes. Des enfants sont morts. Reste à savoir le nom du produit qu'ils ont absorbé et comment ils l'ont absorbé au même moment et en dix endroits différents ? Rien que cela est déjà un mystère… Le directeur du bureau F.B.I., de Sterling se nomme Danver. Il n'est pas trop tard pour lui rendre visite. Venez-vous, Mie ?

— Je suis prête.

La jeune femme prit son sac.

Beffort rafla son feutre, fouilla ses poches et demanda :

— Avez-vous de l'argent sur vous, Mie ? Il faudra que je passe à la banque…

Mie ouvrit son sac, en tira une poignée de billets, puis ses yeux s'arrondirent.

— Qu'est-ce que cela ?

Entre le pouce et l'index, elle tenait un clip magnifique. C'était un très joli bijou et sa valeur ne faisait aucun doute. Beffort l'examina, siffla entre ses dents.

— Eh bien ! dit-il, ce truc vaut une petite fortune ! Je ne savais pas que vous l'aviez acheté ?

Mie avait l'air extrêmement surpris.

— Mais, je ne l'ai pas acheté, Smith ! C'est la première fois que je vois ce clip ! En tout cas, il ne se trouvait pas dans mon sac lorsque nous avons quitté Chardon…

Elle fronça les sourcils, dévisagea son mari.

— Drôle de manière pour me faire un cadeau, hein ?

— Non, ce n'est pas moi, se défendit Beffort. Je le regrette d'ailleurs, mais ce genre d'idée ne me vient jamais qu'aux anniversaires de mariage…

Yosho Akamatsu examina à son tour le bijou.

— Très belle pièce, estima-t-il. Où était votre sac pendant le voyage ?

— Dans le filet…

— Alors, proposa le Japonais, il est probable qu'une autre voyageuse a fait une erreur. Peut-être que son propre sac était semblable au vôtre ?

— C'est la seule explication logique, admit Beffort. Nous passerons à l'aéroport pour signaler votre trouvaille, Mie.

La jeune femme ajusta le clip à son corsage, jugea de l'effet obtenu en se plaçant devant le miroir. Le bijou étincelait de mille feux, si bien que Beffort déclara :

— Il doit être en toc, pas possible ! On fait de très belles imitations de nos jours…

— Même s'il est faux, murmura Mie, je le trouve extraordinaire… Avez-vous remarqué qu'il paraît être fait pour moi ?

Beffort et Akamatsu échangèrent un coup d'œil narquois.

Mie demanda :

— En attendant que quelqu'un le réclame, puis-je le porter, Smith ?

— À condition de ne pas le perdre, je n'y vois pas d'inconvénient. Il vous va effectivement très bien, mais vous ne devriez pas vous y attacher, car vous devrez certainement le rendre à sa propriétaire.

Il consulta sa montre.

— Maintenant, dépêchons-nous d'aller voir Danver avant qu'il ne quitte son bureau.

Il ouvrit la porte et Mie dit en passant le seuil :

— J'espère que personne ne réclamera ce clip…

Akamatsu sourit et Beffort chuchota :

— Vous ne comprenez pas Icho Fuji, n'est-ce pas ? Moi, je ne comprends pas que la femme d'un *G'man* souhaite garder pour elle quelque chose qui ne lui appartient pas ! Quand je vous disais que nous ne connaîtrions jamais rien aux femmes, ce n'était pas une image…

Dans la Chevrolet *Chevelle Malibu,* Mie caressait le clip du bout des doigts.

CHAPITRE III

Danver était du genre squelettique. Son crâne dégarni ressemblait à une boule de billard huilée et son visage, curieusement lisse aurait pu faire penser à un flan sans l'épaisse moustache qui le barrait. Quand il parlait, sa pomme d'Adam montait et descendait le long de son cou maigre, comme un ascenseur sans cesse en mouvement ; et ses petits yeux ronds sautaient comme des haricots mexicains.

Danver était attractif, mais sa nervosité avait quelque chose de contagieux. En le regardant, Beffort le comparait malgré lui à un volcan en éruption et avait envie de lui demander de s'asseoir et de rester tranquille.

— Finalement, disait Danver sur un débit de chroniqueur sportif, les rapports des médecins légistes nous ont appris que les enfants portaient tous la trace d'une légère piqûre au visage. Comme personne ne les a approchés entre la sortie de l'école et leur domicile, nous en avons déduit qu'une sorte de projectile avait été tiré sur chacun d'eux à l'aide d'une arme pneumatique. Ce projectile pourrait être une minuscule fléchette empoisonnée qui…

— Pourquoi *pourrait être ?* coupa Beffort.

— Parce que les médecins n'ont rien trouvé ! fit Danver en continuant ses va-et-vient à travers le bureau. Donc, je crois que ces projectiles se sont dissous à la chaleur du corps ! Comme les spécialistes n'ont pu déterminer la nature du poison, nous ne disposons d'aucun élément susceptible de faire progresser l'enquête ! On dit que cette Japonaise serait M^me^ Atomos. Moi, je veux bien, mais comment en être sûr ? Il y a beaucoup d'Asiatiques à Sterling, et il se peut que la femme vue à proximité des écoles avant, pendant et après la sortie ne soit pas la même personne !

— Je croyais que les témoins étaient d'accord quant à son signalement ?

Danver leva les bras au ciel.

— Les témoins, parlons-en ! Ils ont vu une femme relativement âgée, de race jaune, mais personne ne lui donne la même taille ni la même corpulence, et chacun est d'un avis différent sur la façon dont elle était habillée ! Puis, tout cela n'est que le résultat d'une psychose collective ! Si on ne parlait pas autant de M^me^ Atomos, je vous fiche mon billet que nul n'aurait remarqué cette Japonaise !

Il cessa subitement de parler et de s'agiter, s'assit et se mit à dévisager ses trois interlocuteurs à tour de rôle avec une insistance gênante. Danver était un type curieux, instable, et Beffort se demandait comment il avait pu se hisser jusqu'au poste qu'il occupait.

Distant et mal à l'aise, Akamatsu dit :

— Personne n'est capable de tuer dix enfants aussi rapidement et aussi cruellement à moins d'être fou ou de s'appeler M^me^ Atomos. Personnellement, je pense que cette dernière est à l'origine du massacre et que cela n'est qu'un début.

— Je ne le conteste pas ! lâcha Danver. Je dis simplement que je n'ai *aucune* preuve. Vous êtes venus me voir pour obtenir des renseignements et je ne puis vous les fournir. *On* a tué des enfants. Qui est ce *on* ? Là est la question. Le reste n'est que suppositions. Voilà.

Beffort modifia son jugement en ce qui concernait Danver. L'homme était une boule de nerfs, mais son apparente propension à la fantaisie et au désordre n'était qu'un trompe-l'œil. Il devait être en réalité terriblement efficace car ne s'attachant qu'aux faits, et sa désinvolture marquait son refus de pontifier ou de cabotiner. Face à Beffort, représentant de Washington et chef suprême de l'armée anti-Atomos, Danver aurait pu essayer de se faire mousser en affirmant que son enquête marchait pleins gaz. Or, il se contentait d'avouer son incapacité à élucider l'affaire. C'était une marque de courage.

Beffort dit :

— Je comprends votre façon de voir, Danver, mais, dans toute affaire criminelle, il y un coupable en puissance. En l'occurrence, M^me^ Atomos se place en tête de liste. Vous n'ignorez pas qu'elle cherche à construire un laboratoire capable de fabriquer une ou plusieurs des armes terrifiantes dont elle disposait avant la destruction de l'île Atomia. Sachant que nous sommes à ses trousses, elle fait tout pour détourner notre attention. Nous le savons et, partant de ce principe, il est très possible que la Japonaise en

question ne soit pas M^me^ Atomos. En supposant que les témoins aient cru voir partout la même femme alors qu'il y en avait peut-être plusieurs, cela ne modifie en rien le sens de notre enquête. Avant tout, il nous faut capturer l'un des membres du gang afin de remonter la filière jusqu'à M^me^ Atomos.

— J'avais parfaitement compris, assura Danver. Donnez-moi l'ordre d'arrêter toutes les Japonaises de Sterling. Vous en avez le pouvoir, moi, pas… Seulement, avant d'obtenir un résultat, savez-vous qu'il faudra faire défiler des centaines de femmes devant les témoins ?

Beffort eut un sourire froid.

— Arrêtez qui bon vous semble et faites venir vos témoins au centre de rassemblement. Il n'en sortira peut-être rien, mais nous aurons l'âme en paix. En même temps, vous direz à vos hommes de surveiller les écoles, les lycées, etc. Dans les jours prochains, la mortalité va monter à Sterling !

Danver opina, décrocha le téléphone. Beffort déposa sur son bureau une carte portant son numéro de téléphone au *Statler,* ainsi que son indicatif-radio pour « Masque Jaune ».

— De jour et de nuit, vous pourrez me joindre ici ou là.

— Entendu, fit Danver.

Puis, il ajouta en regardant Mie :

— Vous avez le même clip que ma femme, M^me^ Beffort…

Mie sourit poliment. Danver dit encore :

— Avec la différence que ma femme l'a trouvé hier matin dans le ruisseau… C'est une chance, *hey ?* D'autant plus que personne n'a fait de déclaration de perte ! Allô ! Ici, Danver, depuis le Central…

Il fit un clin d'œil à Beffort pour s'excuser d'interrompre si sèchement leur conversation. Beffort fit signe que cela était sans importance et entraîna Mie et Akamatsu dans son sillage.

Une fois dans la *Malibu,* Mie dit :

— Etrange coïncidence, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Beffort en démarrant. Vous trouvez un clip dans votre sac et M^me^ Danver trouve le même modèle dans le ruisseau… À croire qu'il s'agit d'un truc publicitaire à retardement ! Tenez, voici une bijouterie. Nous allons en avoir le cœur net !

Il rangea la *Malibu* le long du trottoir, descendit avec Mie car Akamatsu préférait rester dans la voiture, et poussa la porte du magasin.

Le bijoutier ne jeta qu'un coup d'œil au clip.

— Aucune valeur, dit-il, c'est du verre…, mais il faut avouer que ce modèle est très original. Où lavez-vous acheté ?

— Souvenir de famille, prétendit Beffort, merci.

Pour lui, l'incident était clos. En fait, tout cela semblait n'avoir aucune importance, mais c'était du « grand art Atomos ».

*

* *

Mie ne se hérissa pas et ne bomba pas le dos parce qu'elle n'était pas un chat, mais elle eut inexplicablement la chair de poule lorsque Akamatsu lui présenta *Miss* Icho Fuji.

La scène se déroulait dans la salle de restaurant de l'hôtel *Statler* et les deux couples venaient de se réunir autour d'une table installée dans un box. Guindé, Akamatsu dit :

— M^me^ Mie Beffort, *Miss* Icho Fuji, M. Smith Beffort…

— Content de vous connaître, fit Smith.

— Moi de même, dit Mie.

— Je suis enchantée ! assura Icho Fuji. J'ai même entendu parler de vous au Japon ! Vous êtes exactement tels que je vous imaginais…

Puis, elle ajouta avec un étincelant sourire :

— Dans mon pays, on vous admire beaucoup. Sans vous, M^me^ Atomos aurait certainement mis les Etats-Unis à feu et à sang, n'est-il pas vrai ?

Akamatsu intervint :

— Ne mettez pas leur modestie à l'épreuve, Icho !

— Je suis navrée, s'excusa *Miss* Fuji en s'inclinant légèrement.

Elle était charmante, d'une amabilité exquise et Mie se demanda pourquoi elle la hérissait ainsi. Elle lutta contre ce sentiment, engagea avec elle une conversation en japonais, mais ne réussit pas à chasser l'extrême antipathie quelle lui inspirait.

— Alors, *Miss* Fuji, s'enquit Beffort, comment va votre reportage sur M^me^ Atomos ?

La jeune femme fit la moue.

— Assez mal. Je comptais découvrir des informations inédites à son sujet, mais j'ai constaté que mes confrères américains avaient déjà tout dit. Si vous ne me tuyautez pas, je crois que mes employeurs seront fort déçus…

Beffort baissa le nez sur son steak.

— Yosho est aussi bien placé que moi, esquiva-t-il.

Il ne tenait pas spécialement à se confier. Puis, la petite amie d'Akamatsu provoquait en lui un malaise indéfinissable. Sous ses airs gentiment naïfs, il subodorait une rouerie peu commune. Par quel extraordinaire concours de circonstances, Akamatsu, le sage, avait-il pu s'enticher d'une tigresse de cet acabit ?

— Moi, fit mollement Yosho, je ne sais rien de plus et vous en êtes au même point que nous, Icho. Pour faire un beau papier, il faudra attendre des faits nouveaux, comme disent vos confrères de la presse écrite, et cela dépend de M^me^ Atomos.

Mie pencha la tête. Elle observait sa compatriote comme un pigeon inspecte un grain de riz.

— Votre métier doit être passionnant, *Miss* Fuji ? dit-elle avec une grande douceur. Pardonnez mon ignorance, mais je présume que vous êtes une grande journaliste si le Japon vous a déléguée aux U.S.A. ?

— Pas le Japon, M^me^ Beffort, rectifia la prétendue Icho Fuji, mais seulement deux hebdomadaires de Kyoto ! D'ailleurs, j'ai bien peur de n'avoir été choisie qu'en raison de ma parfaite connaissance de votre langue…

— Il est vrai que vous parlez presque sans accent, la félicita Mie. Etes-vous déjà venue aux Etats-Unis ?

— Non, mais il y a beaucoup d'Américains dans notre pays et leur fréquentation m'a sérieusement aidé.

M^me^ Atomos éprouvait une véritable jouissance. Jamais elle n'aurait pensé être un jour en mesure de converser paisiblement avec ses ennemis les plus acharnés !

Mie et elle continuèrent de papoter en japonais et Beffort se rapprocha d'Akamatsu qui demanda en sourdine :

— Comment la trouvez-vous, Smith ?

— Charmante, mon vieux, charmante…

Akamatsu se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Vous ne mangez pas, s'inquiéta Beffort.

— Pas d'appétit… En revanche, j'irai me coucher avec soulagement. Je suis épuisé.

Il n'avait pas besoin de le dire. Cela se voyait au premier regard. Beffort ne commenta pas, se contenta de l'épier sans en avoir l'air. Akamatsu avait les paupières lourdes, faisait visiblement des efforts pour ne pas s'endormir. De temps à autre, il se massait machinalement le poignet et Beffort finit par remarquer qu'il possédait une nouvelle montre carrée, indiquant le jour et la date et dont le cadran devait être lumineux. Elle devait trop le serrer, car, sous le boîtier, la peau était constellée de petits boutons…

La conversation devint languissante et, comme le repas se terminait, Smith dit :

— Je crois qu'il est grand temps de nous séparer. Demain, nous aurons du pain sur la planche. Bonsoir, Yosho, bonsoir, *Miss* Fuji…

Cette dernière retint la main de Mie.

— Je suis heureuse d'avoir pu bavarder avec vous. J'espère que nous deviendrons amies ?

Mie lui répondit que c'était déjà fait, et prit le bras de Smith. Ils grimpèrent au quatrième d'un coup d'ascenseur et pénétrèrent dans leur chambre. Tout de suite, Mie se laissa choir sur le lit.

— Cette fille me porte sur les nerfs, Smith, dit-elle entre ses dents.

Beffort ôta son veston, vida ses poches.

— Tiens ? s'étonna-t-il. Elle est pourtant gentille. De plus, elle est jolie. Vous ne seriez pas jalouse, Mie ?

— Ne dites pas de bêtises ! protesta la jeune femme.

Elle se leva, déposa le clip sur la table de nuit et se débarrassa de son corsage et de sa jupe. Après quoi, elle se rendit dans la salle de bains. L'eau se mit à couler, puis Smith qui dénouait ses lacets entendit :

— Cette Icho Fuji est plus maligne qu'elle veut le paraître…

Beffort se fit la réflexion que sa femme avait la même opinion que lui à propos de *Miss* Fuji, mais resta muet.

— Akamatsu l'a connue à Padanaram, n'est-ce pas, Smith ?

— Oui…

Il y eut un long silence. Mie venait de faire une suggestion que Beffort n'accepterait pas, et, ni l'un ni l'autre ne désiraient approfondir la chose pour le moment. Tous deux pensaient évidemment aux robes « jeunes » et aux dessous affriolants découverts dans le refuge de M^me^ Atomos. *Miss* Icho Fuji ne portait que cela, mais, comme l'avait si bien dit Owen Bernitz, toutes les jeunes femmes s'habillaient comme ça…

Puis les pensées de Mie dévièrent. Dans le miroir, elle venait de repérer une rougeur sur sa poitrine. Juste entre les seins, à la pointe du décolleté de son corsage…

*

* *

M^me^ Atomos dormait peu. Elle s'éveilla vers deux heures du matin, entendit la respiration lente et régulière d'Akamatsu qui dormait à ses côtés et un sourire étira ses lèvres sensuelles. Au train où allaient les choses, celui-là ne vivrait plus très longtemps. Peut-être trente à quarante jours…

M^me^ Atomos quitta doucement sa couche, prit le combiné téléphonique et l'emporta dans la salle de bains. Le fil l'empêchait de fermer la porte, mais M^me^ Atomos savait que Akamatsu ne s'éveillerait pas avant des heures.

Elle décrocha, manœuvra la fourchette afin d'attirer l'attention du réceptionniste et demanda un numéro correspondant au secteur de Sterling. Elle entendit le réceptionniste faire tourner le cadran. Une voix féminine répondit à la cinquième sonnerie et le réceptionniste brancha directement sur la chambre 82. M^me^ Atomos attendit qu'il eut lui-même raccroché et, certaine de ne pas être écoutée, elle dit :

— M^me^ Yshinari ?

— Oui, qui est à l'appareil ?

M^me^ Atomos reprit sa voix normale :

— C’est moi, vous me reconnaissez ? Surtout pas de nom !

— Je sais qui vous êtes, fit M^me^ Yshinari d’un ton respectueux.

— Bien. Je vous félicite pour votre intervention auprès des écoliers. Où en êtes-vous en ce qui concerne les clips ?

— Une centaine a déjà été écoulée, indiqua M^me^ Yshinari de sa voix nasillarde, et je pense en *placer* autant au cours de la journée qui vient… Vous m’avez dit que je ne risquais rien ?

Elle était anxieuse. M^me^ Atomos sourit dans l’ombre.

— C’est exact, dit-elle.

— Pourtant, j’ai tout le stock chez moi et je suis obligée d’en manipuler beaucoup.

— Il n’y a pas de danger si vous suivez scrupuleusement les consignes de sécurité, fit sèchement M^me^ Atomos. D’autre part, vous n’ignorez pas que les clips n’agissent qu’à très faible distance. Servez-vous des pinces et maintenez-les à vingt centimètres de votre corps.

— Bien, je ferai attention.

— Il faut aussi que l’écoulement soit accéléré afin que nous obtenions un résultat d’ensemble. Utilisez les taxis, les magasins d’alimentation et les cinémas. Les femmes gardent toujours ce qu’elles trouvent en ces endroits. Faites-vous aider par l’équipe de *l’O.A.A.M.A.,* que dirige Scarett. Vous savez comment le contacter ?

— Oui. Il m’a téléphoné avant-hier pour me signaler son arrivée à Sterling. Il m’a priée de vous dire qu’il a besoin d’argent. En outre, il commence à s’inquiéter de votre silence.

M^me^ Atomos se mordit les lèvres. Par obligation, elle avait négligé les membres de son gang depuis un mois et un certain relâchement s’était sans doute produit au sein de sa nouvelle organisation.

— Dites à Scarett que vous m’avez parlé et qu’il fasse appel à *l’O.A.A.M.A.,* pour avoir de l’argent. Dites-lui aussi que tout va bien et que la construction du laboratoire tire à sa fin. S’il se trouve chez vous la nuit prochaine, je lui téléphonerai à la même heure.

— Il y sera, madame.

M^me^ Atomos entrebâilla la porte de la salle de bains. Akamatsu dormait toujours d’un sommeil de plomb. Elle dit :

— Qu'avez-vous appris au sujet de la police ?

— Elle s'agite beaucoup, fit M^me^ Yshinari, et je pense que toutes les femmes de notre race seront arrêtées sous peu. Le directeur du F.B.I., veut les faire défiler devant les témoins.

— Comment se nomme cet homme ?

— Danver.

— Il faut le faire disparaître, dit doucement M^me^ Atomos. Employez la même méthode qu'avec les écoliers. Elle est rapide et ne laisse pas de trace.

— Vous aviez dit qu'il ne fallait plus…

— Danver sera le dernier à mourir de cette façon, coupa M^me^ Atomos. Son cas est urgent. Je regrette de créer ainsi de nouveaux remous, mais c'est un cas de force majeure. Il ne faut pas que les témoins puissent vous reconnaître. Si besoin est, nous les éliminerons également. Renseignez-vous. Obtenez leur nom et leur adresse. Je rappellerai la nuit prochaine.

Elle coupa sans plus de formalité, revint dans la chambre et remit le téléphone à sa place après avoir soigneusement enroulé le fil au pied de la table de nuit. Puis, elle se recoucha et essaya vainement de dormir. Elle pensait trop au laboratoire qui lui restituerait sa puissance infernale…

CHAPITRE IV

Danver descendit de sa voiture, claqua la portière et traversa la chaussée. Le parking se situait en face du Central F.B.I., et le directeur n'avait que quelques mètres à parcourir avant de s'asseoir dans son fauteuil.

Il le déplorait car il manquait d'exercice. Si la graisse ne l'étouffait pas, ses artères s'encrassaient néanmoins aussi facilement qu'un tuyau d'évier mal entretenu et son cœur avait des ratés chaque fois qu'il fournissait un effort.

Sur le trottoir, Danver sentit une piqûre à la joue gauche. Il y porta machinalement la main, fit le geste de chasser une mouche et pénétra dans le bâtiment fédéral après avoir salué le gardien. Il passa la porte de son bureau à neuf heures précisément, se mit au travail et mourut à neuf heures vingt-deux.

C'était vraiment une exécution sans bavure…

*

* *

Le tueur de M^me^ Atomos se nommait Kazuo Meguro. Il appartenait à la force de frappe de *l'O.A.A.M.A.,* était l'un des assassins des dix écoliers. Partisan acharné de M^me^ Atomos, il regrettait de ne pas la connaître, mais n'en servait pas moins sa cause avec un dévouement exemplaire. Naturalisé Américain depuis de longues années, Kazuo Meguro constituait un élément de choix en ce sens qu'il était pratiquement insoupçonnable.

Il habitait et travaillait très régulièrement à Sterling, avait une femme et deux enfants, et son existence était on ne peut plus banale. En terme d'espionnage, il était « l'agent dormant » par excellence. Sur le plan purement policier, et au cas où l'on en vînt à l'inscrire sur une liste de

coupables possibles, Kazuo Meguro avait les plus grandes chances de se disculper car il était censé ne pas connaître ses victimes et n'avait en tout cas aucun intérêt à les voir disparaître.

Donc, après avoir tiré la microscopique fléchette empoisonnée sur Danver (à une distance de dix mètres et depuis le siège de sa vieille Ford), Kazuo Meguro aurait dû logiquement s'en sortir sans dommage… Seulement, les trois cents hommes de la force « Dragon Vert » quadrillaient la ville depuis la veille. L'un d'eux, Ben Brady, se trouvait précisément en « planque » sur Messex Avenue lorsque la Ford de Kazuo Meguro était passée devant lui, vers huit heures trente.

Pour Ben Brady, n'importe quelle face jaune était synonyme de gang Atomos. Puis, il était en ville pour tenter de repérer une Japonaise relativement âgée qui pouvait être M^{me} Atomos et, faute de Japonaise, se rabattit sur un Japonais…

Il vit la Ford s'immobiliser non loin du Central F.B.I., se gara à son tour et attendit. À huit heures cinquante, il constata que le conducteur de la Ford s'agitait derrière son volant. Cinq minutes plus tard, Brady nota l'arrivée d'un homme maigre et chauve. L'homme traversa la chaussée, monta sur le trottoir et se dirigea vers la porte du bâtiment fédéral. À cet instant, l'occupant de la Ford se tassa sur son siège. Il s'appuya à la portière, inclina la tête et se figea. Brady n'en voyait pas plus, mais il avait la nette impression que le Japonais venait de prendre une position de tir.

Cependant, rien ne se produisit. L'homme chauve disparut à l'intérieur du bâtiment et le Japonais reprit une position normale. Puis, il relança son moteur et démarra sèchement.

Brady eut une hésitation, ne se décida à poursuivre sa filature que pour une seule raison : le Japonais était venu là directement, y avait stationné pendant quinze minutes et venait de repartir sans avoir apparemment rien fait. C'était illogique.

Brady pista la Ford jusqu'au numéro 33 de Holyoke Street, nota que le Japonais pénétrait dans un restaurant en utilisant une clef de son trousseau et en déduisit qu'il en était le gérant ou le propriétaire. Brady inscrivit sur son calepin le numéro d'immatriculation de la Ford, l'adresse et le nom du restaurant, puis redémarra en direction de Messex Avenue. Il avait fait son boulot, sans plus, et n'espérait pas particulièrement qu'il en sortirait quelque chose.

À neuf heures trente, il avisa une Japonaise dans un taxi. Elle était assez jeune, mais Brady la suivit tout de même. Bien qu'ayant cinquante ans, M^me^ Atomos ne faisait pas son âge et il ne fallait rien négliger. Le taxi roula jusqu'au carrefour de Proctor. La Japonaise en descendit, régla le prix de la course et courut jusqu'à un magasin de nouveautés.

Peu après, Brady l'aperçut à travers la vitrine en tenue de vendeuse…

Il utilisa de nouveau son calepin, redémarra et se mit à rouler lentement en rasant les trottoirs.

À dix heures, la voix de Ralf Stuton explosa dans le haut-parleur du poste de bord. Brady régla la tonalité et entendit que le dispatching lançait un appel à toutes les voitures.

— Le directeur F.B.I., du secteur de Sterling, annonça ensuite Ralf Stuton, vient d'être assassiné dans son bureau du Central. Quelqu'un lui a logé une fléchette empoisonnée dans la joue gauche. Smith Beffort vous demande la plus grande vigilance à la sortie des écoles. Terminé.

Brady mit quelques secondes avant de comprendre. Il commuta en émission.

— Ici, la voiture 63, lâcha-t-il dans le micro. À neuf heures, j'étais devant le Central F.B.I. Le directeur est-il maigre et chauve ?

— Exact, Brady, il *était* maigre et chauve ! Vous avez des tuyaux ?

— Plutôt ! En réalité, j'ai probablement assisté à l'assassinat sans m'en douter..

Il détailla la scène à laquelle il faisait allusion, parla du restaurant de Holyoke Street, fut soudainement en communication avec « Masque Jaune » que le dispatching relayait.

— Où êtes-vous, Ben ? s'enquit Smith Beffort depuis sa *Malibu.*

— Quelque part du côté de Proctor.

— Faites demi-tour. Je vous retrouve dans dix minutes au coin de Holvoke Street et de Harrisburg Boulevard. Naturellement, vous reconnaîtrez votre homme ?

— Et comment ! C'est comme si je l'avais photographié !

*

* *

Au point de rendez-vous, Ben Brady fit une démonstration à Smith Beffort que Mie et Owen accompagnaient.

— Danver était là. La Ford ici. Danver marchait dans cette direction et présentait son profil gauche au Jap… À mon avis, ça ne fait pas un pli ! Bon sang ! Si j'avais su !

Beffort balaya l'air de sa main.

— Un seul miracle à la fois, Ben ! Car c'en est un que vous ayez été sur place… Le restaurant, c'est celui-là ?

— Non, il est plus loin, au 33. Tenez, on voit la Ford d'ici. Le Jap est entré dans la boutique par la porte principale. Il donnait l'impression d'être chez lui et je ne serais pas épaté s'il créchait au premier étage.

Beffort possédait un plan détaillé du quartier. Il s'assura que l'immeuble ne possédait pas d'autre sortie que le Japonais aurait pu utiliser pour fuir et donna l'ordre d'avancer. À ce point de l'enquête, Beffort avait le choix entre deux solutions. La première consistait à prendre le suspect en surveillance, à le suivre pendant plusieurs jours afin de découvrir ses relations. La seconde, plus directe, consistait à l'arrêter immédiatement, à le confondre et à lui faire avouer de n'importe quelle façon ses attaches avec le gang Atomos.

Beffort s'était décidé pour cette dernière formule, car il avait conscience que le temps jouait en faveur de M^{me} Atomos. Dans l'ombre, la terrible femme devait mettre la dernière main à la construction de son laboratoire. Si elle parvenait à réaliser ses plans, une fantastique menace planerait de nouveau sur les Etats-Unis. Rayon désintégrateur, mur électromagnétique, rayon paralysant, cerveau-moteur, etc. Beffort en ressentait des frissons !

À quelques mètres du restaurant, Beffort stoppa son monde.

— Mie, dit-il, vous allez sonner à la porte. Il est trop tôt pour que l'on vous ouvre sans discuter, mais le propriétaire du restaurant supposera que quelque chose va mal en vous apercevant derrière la vitre. Parlez-lui en japonais. Dites que vous avez un message urgent à lui transmettre, prenez des airs mystérieux… Bref, empêchez-le de réfléchir. Ce type est certainement un fanatique. S'il comprend que le F.B.I., est après lui, il est capable de se tuer. Alors, doucement *hey ?*

Mie hocha la tête.

— Comptez sur moi, Smith.

Elle s'éloigna de sa démarche souple, s'arrêta devant la porte, posa son pouce sur la sonnette. Elle n'entendit pas le timbre, mais une ombre bougea au fond du restaurant. Elle sonna encore. Cette fois, une silhouette se dessina tout près de la vitre et une main écarta le rideau aux fleurs de lotus argentées. Sous le regard interrogateur du Japonais, Mie se sentit moins audacieuse. L'homme était méfiant et ne tomberait certainement dans le piège du « message urgent ». Elle sourit et dit à voix haute :

— Je voudrais retenir une table. Est-ce possible ?

C'était beaucoup plus vraisemblable. L'homme ouvrit sans hésiter, s'effaça. Mie entra, mais resta devant le battant grand ouvert afin que l'homme ne puisse le refermer au dernier moment, puis elle dit en japonais :

— Ce serait pour demain soir. Nous serons quatre. Tenez, voici justement mes amis..

Beffort, Owen et Ben Brady franchirent le seuil.

— Ne bougez pas, sourit Beffort en exhibant son arme.

Kazuo Meguro devint gris.

— Qui êtes-vous ?

— F.B.I. Je vous arrête pour le meurtre de Danver. Enfilez un veston et soyez sage. C'est bien lui, Ben ?

— En chair et en os, certifia Brady.

Owen Bernitz passa derrière Kazuo Meguro qui était statufié, lui fit une clef au bras et le fouilla d'une main experte.

— Pas d'arme sur lui, dit-il, faudra chercher ailleurs.

À cet instant, une petite femme toute ronde arriva de l'office. Elle était également japonaise et avait été attirée par la sonnerie de la porte d'entrée. À cause du contre-jour, elle distinguait mal la scène qui se jouait sur le seuil de la salle. Elle avança, fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il, Kazuo ? gazouilla-t-elle.

— C'est la police, fit l'homme d'un ton assez ferme, ils disent que j'ai tué quelqu'un !

La petite femme ronde ne dit rien. Elle s'appuya simplement à une table et attendit, fataliste, presque indifférente.

— Owen, fit Beffort, veillez sur cet homme, Ben et moi allons essayer de retrouver l'arme du crime. Sarbacane ou pistolet pneumatique, Meguro ?

Il avait vu son nom sur l'en-tête d'un menu. Le Japonais sursauta, mais haussa les épaules avec dédain.

— J'ignore de quoi vous parlez, dit-il. Vous devez vous tromper d'adresse et de personnage… Je ne suis pas le seul Meguro du quartier !

Beffort l'ignora, entreprit avec Ben Brady une fouille en règle de l'établissement. En bas, les deux hommes ne trouvèrent rien. Alors, ils se firent accompagner par M^me^ Meguro, toujours impassible, et montèrent au premier étage. Trois pièces, cuisine, salle d'eau. Un carnet d'adresses que Beffort rafla, un répertoire téléphonique qu'il empocha également, mais aucun objet ressemblant de près ou de loin à un pistolet pneumatique ou à une sarbacane.

Beffort laissa Brady achever la fouille, s'approcha de la petite femme grasse.

— Votre mari est sorti, ce matin, n'est-ce pas, madame Meguro ?

— Il sort tous les matins. Il prend la voiture et va au ravitaillement pour le restaurant. Avant, quand nous n'avions pas de voiture, il prenait un taxi. Il se couche tard et se lève tôt. Il est un bon mari. Il aide les enfants à faire leurs devoirs…

Elle disait n'importe quoi, et Beffort comprit que, malgré son apparente froideur, elle devait être terrorisée. Elle ignorait sans doute tout des activités de son mari et, si c'était le cas, le choc serait terrible.

— Ce matin, insista Beffort, il n'était pas là à neuf heures ?

La femme secoua négativement la tête, et dit :

— Il n'est rentré que plus tard. Il était chez son cousin qui tient aussi un restaurant dans Amshert Street…

Brady réapparut, montra ses mains vides. Beffort tourna le dos à la petite femme désemparée, redescendit au rez-de-chaussée. Kazuo Meguro avait enfilé un veston, se tenait rigoureusement immobile, sous l'œil vigilant de Bernitz.

— En route, intima Beffort.

Il prit le bras du Japonais, l'entraîna sur le trottoir en demandant :

— Où est votre voiture ?

L'homme désigna une Buick qui stationnait en face. Beffort sourit et dit :

— Votre femme prétend que vous possédez une Ford…

Kazuo Meguro baissa la tête. Il avait essayé d'écarter le danger, mais la réussite n'était pas avec lui. Smith Beffort montra la Ford à Brady.

— Regardez dans le coffre à gants, et sous les coussins, Ben, je suis sûr que l'arme est dans la voiture.

Brady ouvrit la portière, chercha pendant cinq minutes, ramena enfin un gros pistolet pneumatique et une trousse renfermant une cinquantaine de minuscules fléchettes creuses. Elles étaient faites d'une matière inconnue de Beffort, mais cela ressemblait à de la cire. Il lâcha le Japonais afin de les examiner de plus près, et Kazuo en profita pour se ruer sur la chaussée. Il avait agi avec une rapidité inouïe, mais rien n'allait plus vite que le rayon paralysant qui le frappa alors qu'il touchait le trottoir. Il boula, demeura inerte au milieu d'un attroupement de badauds.

Smith rangea son arme, et dit :

— Ennuyeux. À présent, il ne s'éveillera pas avant une bonne heure. Venez, il faut le ramasser…

*

* *

Kazuo Meguro « dormait » depuis trente minutes sur une banquette du Central lorsque Akamatsu et Miss Icho Fuji rejoignirent le groupe Beffort.

— Navré d'être en retard, s'excusa Akamatsu, mais je ne peux pas me lever en ce moment.

— Cela ne fait rien, répondit Smith. Comment êtes-vous ici ?

— J'ai été alerté par Stuton. Il paraît que vous avez fait une bonne prise ?

— Exact, Yosho, nous tenons l'assassin de ce pauvre Dan ver.

Icho Fuji pâlit légèrement, mais nul ne s'en aperçut.

— Seulement, continua Beffort, il a essayé de fuir et j'ai dû le paralyser. Dans trente minutes, je pense qu'il sera en mesure de nous faire pas mal de confidences… Vous voyez, *Miss* Fuji, vous tenez votre information inédite ! Il n'y a aucun journaliste dans ce bâtiment.

La jeune femme sourit, tira de son sac un bloc et un stylobille. Icho Fuji jouait son rôle de journaliste, mais M^me^ Atomos bouillait intérieurement. Elle dit :

— Pouvez-vous me donner des renseignements sur cet homme ?

— Voyez Ben Brady, dit Beffort.

La prétendue journaliste se tourna vers Brady qu'elle se mit à interroger.

Smith Beffort, Mie, Akamatsu et Bernitz se tenaient à quelques pas. La scène avait lieu dans le bureau de Danver, et Kazuo Meguro « reposait » dans une pièce voisine, sous la garde de deux G'men. Smith montra le carnet d'adresses et le répertoire téléphonique à Akamatsu.

— Dans tout ce fatras, dit-il, c'est bien le diable si nous né trouvons pas les noms et adresses de membres du gang Atomos sur Sterling ! Yosho, vous venez de vous lever et vous avez les idées claires. Dites-moi donc pour quelle raison le gang Atomos a supprimé Danver ?

— Ma foi, je n'en sais rien, Smith. À première vue, cela ne semble être qu'un acte de terrorisme gratuit.

Beffort le scruta.

— Vous êtes fatigué, mon vieux ! Selon toute évidence, on a tué Danver parce qu'il s'apprêtait à donner l'ordre d'arrêter toutes les Japonaises de la ville ! La décision a été prise hier soir, mais Danver n'avait pas eu le temps de la mettre en application, en raison de l'heure trop tardive.

— Ridicule ! estima Akamatsu, l'ordre sera donné ce matin, et le gang Atomos se retrouvera face à un nouveau problème !

— Certes, objecta Beffort, mais il aura gagné du temps ! Il est presque midi, et l'ordre devait être communiqué à neuf heures. Pourquoi le gang Atomos avait-il besoin de ces trois heures ?

Akamatsu ne répondit pas, mais Mie dit, avec une soudaine excitation :

— La meilleure chose à faire, faute de pouvoir empêcher l'arrestation des Japonaises de Sterling, c'était de supprimer les témoins pouvant identifier les suspectes au cours d'une inévitable confrontation ! Smith ! Il faut immédiatement retrouver la liste des témoins !

Beffort balança son mégot au hasard et fonça vers la salle des groupements-rapports. Mie et Akamatsu lui emboîtèrent le pas et disparurent dans les couloirs.

— Vont-ils revenir ? s'enquit Miss Fuji.

— Certainement, assura Brady, mais pas tout de suite.

La Japonaise sourit.

— Dans ce cas, dit-elle, je vais en profiter pour câbler mes informations à Kyoto. Voulez-vous dire à M. Akamatsu que je le retrouverai à l'hôtel ? Merci, au revoir…

Elle s'en alla vers la sortie, et accéléra l'allure dès qu'elle se trouva hors de vue.

M^me^ Atomos filait alerter M^me^ Yshinari…

CHAPITRE V

Les témoins étaient au nombre de seize. Smith Beffort découvrit très vite leurs coordonnées en s'adressant à Seater, l'adjoint de Danver, qui essayait tant bien que mal de reprendre les guides en main en attendant que Washington expédie un nouveau directeur à Sterling.

Ce n'était pas facile. Danver avait été un gros travailleur, et toutes les affaires, importantes ou non, passaient par son bureau avant d'être distribuées aux différents services fédéraux.

— Personne n'est irremplaçable, commenta Seater, mais il faut avouer que Danver laisse un grand vide. L'homme qui prendra son poste va en baver !

Il accusait un net flottement. Beffort lui donna la liste des témoins et dit :

— Alors, commencez à en baver immédiatement ! L'envoyé de James Edward Evans viendra plus tard, à moins que vous prouviez que vous faites l'affaire, auquel cas je déciderai Evans à vous donner la direction de ce bureau. Faites protéger ces seize personnes et lancez les instructions que Danver n'a pu communiquer. Avant demain, même heure, il faut que toutes les Japonaises de Sterling soient en piste. Prenez le volant, Seater, et en vitesse !

Il sortit, laissant l'adjoint foudroyé, et fonça avec Mie et Akamatsu vers la pièce où l'on gardait Kazuo Meguro. Il n'était pas loin de 12h30, et l'homme commençait à donner des signes de vitalité. Beffort fit asseoir Mie et dit :

— Yosho, voulez-vous prendre le carnet d'adresses et le répertoire téléphonique dans le bureau voisin ?

Akamatsu se rendit dans le bureau de Danver, fut accueilli par Owen Bernitz qui lui remit les deux objets.

— *Miss* Fuji ? s'enquit Akamatsu.

— Elle est sortie pour câbler des informations à son canard, le renseigna Bernitz. Elle a dit qu'elle vous retrouverait à l'hôtel.

Akamatsu regarda le téléphone.

— Elle aurait pu envoyer son câble d'ici, non ?

— Peut-être quelle n'a pas osé ? fit Owen.

Akamatsu opina, retourna auprès de Beffort. Kazuo Meguro venait de reprendre conscience. Son réveil s'effectuait quasiment sans transition, mais, bien que lucide, il avait du mal à faire le rapport entre la rue où il s'était endormi et cette pièce où il revenait à lui.

— Nous sommes au Central F.B.I., lui dit Beffort, et je puis vous dire tout de suite que vous n'êtes pas près d'en sortir, Kazuo ! L'un de nos hommes était présent lorsque vous avez tiré sur Danver, et son témoignage vous condamne irrémédiablement ! Néanmoins, vous pouvez échapper à la mort si vous collaborez avec nous. Vous feriez bien d'accepter car, en cas de refus, nous vous administrerons une drogue qui vous rendra aussi bavard qu'une pie. Etes-vous disposé à répondre à mes questions ?

Kazuo Meguro acquiesça. Il était assez intelligent pour admettre sa défaite. Beffort pivota vers l'un des G'men. Il se trouvait derrière une machine à écrire, fit signe qu'il était prêt à prendre la déposition du Japonais.

— Meguro, fit Beffort, qui vous a donné l'ordre d'assassiner Danver ?

— M^me^ Yshinari.

— Adresse ?

— 55 Wray Street…

Akamatsu quitta la pièce. Il allait sur-le-champ donner les renseignements à Owen Bernitz qui lâcherait la force « Dragon Vert » sur M^me^ Yshinari.

— Cette femme pourrait-elle être M^me^ Atomos ? continua d'interroger Smith Beffort.

— Non ! dit Kazuo, c'est impossible ! Elle habite Sterling depuis longtemps et n'a jamais quitté la ville.

— Si elle n'est pas M^me^ Atomos, conclut Beffort, elle est forcément en rapport avec elle. Nous verrons cela par la suite. À part elle, qui connaissez-vous ?

Kazuo se détendit. En quelques phrases, il avait dit pratiquement tout ce qu'il savait sur le gang Atomos.

— Personne, dit-il. M^me^ Yshinari m'a engagé pour le compte de *l'O.A.A.M.A.*, mais je n'ai jamais été en contact avec l'un de ses membres. À vrai dire, on n'avait pas encore utilisé mes services avant…

Il s'interrompit, baissa les paupières. Beffort haussa les épaules.

— Au point où vous en êtes, vous n'avez plus grand-chose à cacher, Kazuo ! Si vous avez tué Danver, il est évident que vous avez pu tuer l'un des malheureux gosses qui reposent à la morgue !

— C'est faux !

— Vous aurez bien de la peine à convaincre vos juges, affirma Beffort. Le fait que vous avez vous-même deux enfants plaidera sûrement en votre faveur, mais le sang-froid dont vous avez fait preuve pour exécuter Danver laisse penser que vous n'en étiez pas à votre coup d'essai. Puis, il manque trois fléchettes dans la trousse qui est prévue pour en contenir cinquante… Avouez-vous le meurtre de Danver ?

Kazuo baissa affirmativement le menton. À partir de cet instant, il était entre les mains de la justice, et son cas n'intéressait plus Beffort qui l'abandonna aux G'men.

*

* *

Au 55 Wray Street, les hommes de Bernitz avaient fait chou blanc. M^me^ Yshinari s'était envolée depuis peu, et d'une manière très précipitée. Cela se voyait à mille détails.

— Pas ordinaire, grommela Beffort. Comment cette femme a-t-elle appris que nous allions l'arrêter ?

— La femme de Kazuo Meguro ? proposa Akamatsu.

Beffort plissa les lèvres. L'explication ne lui convenait pas. M^me^ Meguro ne pouvait être au courant des activités secrètes de son époux, il en était persuadé. Mie dit :

— Un membre du gang était peut-être présent quand nous avons arrêté Kazuo ?

— Possible, mais peu probable ! décréta Smith. Normalement, Kazuo aurait dû s'en tirer sans y laisser une plume, et nul ne pouvait prévoir que Ben Brady assisterait au crime. Au contraire, je crois que Kazuo avait téléphoné à M^me^ Yshinari pour lui annoncer que tout allait bien… Qu'est-ce que c'est que ces cartons ?

Il y en avait toute une pile dans un coin du living. Ils étaient vides, et Beffort n'y aurait pas prêté attention sans les feuilles de plomb qui les garnissaient intérieurement.

— Je ne sais pas, fit Owen, mais le bon de livraison que voici indique qu'ils contenaient des *échantillons*. Expédition par chemin de fer depuis Riverside, Californie, et la livraison ne date que de trois jours.

Beffort dressa l'oreille.

— Encore la Californie, *hey* ? Owen, faites porter ces emballages au laboratoire F.B.I., et dites au responsable que j'attends son rapport pour ce soir. Yosho, téléphonez à San Francisco et demandez à notre ami Charney d'enquêter sur l'expéditeur. Que dit le bon de livraison à son sujet ?

— Il s'appelle Weyerhause, lut Owen, et il perche à Riverside, au numéro 408 de Soboba Boulevard.

Akamatsu s'empara du bon de livraison et fila vers le téléphone. Bernitz et ses hommes se chargèrent des cartons et disparurent. Mie, qui fouillait depuis un instant dans un secrétaire, ramena triomphalement une photographie à son mari.

— M^me^ Yshinari a oublié ceci dans sa précipitation, Smith. Cette photo la représente sur ce divan. Voyez, au verso, il y a son nom et celui de l'homme qui se tient à son côté : *D. Yshinari et J. Mimiko, le 5-5-1968.*

— Bon sang ! C'est tout récent !

— Le mois dernier. Qui est ce Mimiko ?

— Nous le saurons quand M^me^ Yshinari sera sous les verrous, fit Beffort. Nous allons faire diffuser cette photographie par la presse. Yosho ?

Akamatsu termina sa conversation avec Charney et rejoignit ses amis. Il dit que Charney s'occupait immédiatement du mystérieux Weyerhause à Riverside. Beffort lui montra la photo, mais Akamatsu ne connaissait ni M^me^ Yshinari ni Mimiko.

— Pourtant, hésita-t-il, sa tête me dit quelque chose.

Beffort et Mie tombèrent en arrêt. Avant d'être l'ami de Icho Fuji, Akamatsu avait une mémoire prodigieuse des noms et des visages. Ils attendirent le miracle, mais rien ne vint. Le *spécial* de la *Tokkoka* avait l'air de flotter dans la brume.

— Non, je ne vois pas…

— Vous devriez voir un toubib, conseilla Smith Beffort, renonçant subitement à le rassurer. Depuis que je vous connais, vous n'avez jamais été aussi fatigué. Entre nous, Yosho, et très amicalement, puis-je vous dire que vous exagérez un peu avec *Miss* Fuji ?

Akamatsu ricana.

— J'aimerais bien, Smith, croyez-moi ! À ma grande confusion, je dois avouer que je ne suis plus bon à rien sur ce plan ! Je m'endors dès que j'ai la tête sur l'oreiller, et je ne m'éveille que très tard, et en me forçant !

— Avant, dit Mie, le moindre bruit vous éveillait.

Akamatsu écarta les mains dans un geste d'incompréhension.

— J'ai changé, voilà tout…

Smith lui offrit une cigarette, et dit doucement :

— Cela n'a peut-être aucun rapport, mais il est clair que tous vos ennuis ont commencé à Padanaram, n'est-ce pas ?

Il regardait ailleurs, et Akamatsu ne put trouver son regard ni celui de Mie.

— Qu'insinuez-vous exactement, Smith ? Cette fois, Beffort le fixa droit dans les yeux.

— Je n'insinue rien, Yosho. Je cherche simplement à comprendre la nature du mal qui vous ronge…

— N'exagérez pas ! coupa le Japonais. Beffort lui prit le bras, l'entraîna devant un miroir.

— Regardez-vous, bon sang ! Vous avez une tête de cadavre ambulant…

Il le secoua, et Akamatsu faillit tomber.

— De plus, ragea Beffort, vous ne tenez plus debout !

— Smith ! pria Mie, laissez-le !

— C'est cela ! aboya Beffort, je vais fermer les yeux et l'abandonner à son sort ! Yosho, vous allez venir avec moi, de gré ou de force !

Akamatsu eut un sourire triste.

— J'irai, Smith. Mais où cela ?

— À l'hôpital le plus proche, mon vieux ! Et je ne vous lâcherai que lorsqu'un toubib vous aura examiné de pied en cap !

— Pendant ce temps, M^me^ Yshinari fait de la route…

— « Dragon Vert » va s'en occuper ! N'essayez pas de m'avoir au sentiment ! Allez ! En route !

*

* *

Smith et Mie attendirent Akamatsu pendant près d'une heure, puis un assistant vint les prévenir que les examens dureraient plus longtemps que prévu. Akamatsu ne sortirait probablement pas de l'hôpital avant 18 heures. Il demandait en outre à ses amis de téléphoner à Miss Fuji afin qu'elle ne s'inquiète pas de son absence.

Les Beffort remontèrent dans la *Malibu* après avoir vainement téléphoné au *Statler* où Miss Fuji ne se trouvait pas, et Smith dit d'un ton soucieux :

— Si les toubibs gardent Akamatsu, c'est parce que son état est sérieux… Nous reviendrons le chercher à dix-huit heures. D'ici là, nous avons le loisir de passer au laboratoire.

Ils retournèrent au Central, virent Seater et furent frappés par son teint livide. Smith l'accrocha au passage.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Seater ? demanda-t-il.

— Une série de catastrophes, monsieur Beffort ! Ainsi que nous en étions convenus, j'ai envoyé des hommes aux adresses des témoins afin d'assurer leur protection, mais cela s'avère impossible, car *tous* ont disparu !

— Bon Dieu ! jura Smith, vous êtes sûr ?

— Malheureusement oui ! Aucun d'eux n'est rentré à l'heure du repas, et ceux qui déjeunaient en cantine ont reçu un appel téléphonique leur demandant de regagner d'urgence leur domicile. À moins d'une coïncidence…

— Avec M^me^ Atomos, jeta Beffort, il n'y a pas de coïncidence ! Si les seize témoins demeurent introuvables, c'est parce qu'ils ont été kidnappés !

Après la fuite de M^me^ Yshinari, nous venons une nouvelle fois d'être pris de vitesse ! C'est incroyable ! On dirait que quelqu'un est au courant de nos décisions à l'instant précis où nous les prenons…

Seater était effondré.

— Sans témoins, dit-il, l'arrestation des Japonaises de Sterling devient inutile ! J'ai bien donné des ordres pour qu'elles ne puissent quitter la ville, mais…

— *Okay !* trancha Beffort, c'était ce qu'il fallait faire ! Prenez cette photo. Elle représente M^me^ Yshinari et un homme nommé Mimiko. Faites-en des photocopies et distribuez-les à vos gars et aux journalistes !

Il lui frappa amicalement le dos.

— Pas de panique, Seater, vous n'êtes responsable de rien. Danver n'aurait pas fait mieux. Faites votre boulot, et tout ira bien… Si l'on me demande, je suis au laboratoire.

Il le planta là, conduisit sa femme vers l'ascenseur. Deux minutes plus tard, ils étaient en face de Mother, chef du labo, qui déclara d'entrée :

— J'ai le résultat des analyses, et ça n'a pas traîné !

— Bravo ! Vous avez fait vite !

— Aucun mérite, sourit Mother, nous avons cru que nos compteurs Geiger allaient exploser quand nous leur avons soumis les cartons ! Qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ? Des bombes atomiques de poche ?

Beffort serra les dents.

— Emission de radiations ?

— Je pense bien ! s'exclama Mother, je n'ai même jamais vu cela depuis Bikini ! Ces cartons sont littéralement imprégnés de Strontium 90 malgré leur carapace plombée, et leur dégagement dépasse les 20 roentgens !

Beffort respira. Mother avait exagéré.

— Vous m'avez fait peur, dit-il.

Mother n'eut pas un sourire.

— Vingt roentgens, c'est très grave, monsieur Beffort ! Il suffit d'une dose de 1,5 roentgens pour altérer certaines bactéries, et l'homme ne peut supporter sans mai une dose de radiations de 5 roentgens par semaine ! Personnellement, j'ai estimé les cartons assez dangereux pour les enfermer en vrac dans notre chambre plombée ! Venez voir par vous-même !

Smith et Mie suivirent le chef du laboratoire dans un interminable couloir, puis passèrent dans une salle blanche très basse de plafond où travaillaient deux spécialistes. Partout, il y avait des appareils compliqués. Mother s'empara d'un compteur Geiger.

— Suivez-moi, je vous prie…

Il se remit en marche, poussa machinalement le bouton de son appareil, sursauta en entendant un grésillement. Il posa le compteur sur une table, fixa le cadran.

— Vingt roentgens ! lâcha-t-il avec stupeur.

Beffort et Mie s'approchèrent, et l'amplificateur renvoya instantanément une série de décharges entre anode et cathode.

Mother leva les yeux sur le couple et dit :

— Voulez-vous vous éloigner ?

Mie et Smith reculèrent, et le compteur se tut tandis que son aiguille retombait à zéro. Mother avait l'air grave. Il demanda encore :

— Approchez, monsieur Beffort.

Smith s'avança, et le compteur resta muet.

— À votre tour, madame Beffort…

Mie s'approcha. Le compteur se mit à grésiller, puis l'aiguille du cadran monta lentement, se stabilisa finalement sur le chiffre 20 lorsque Mie ne fut plus qu'à quelques centimètres. Beffort devint pâle.

— C'est ma femme qui émet, Mother ?

Mother leva le compteur, obtint une très forte amplification sur la poitrine de la jeune femme, et dit :

— Ce n'est pas votre femme qui émet, mais bel et bien ce satané clip ! Enlevez ça tout de suite !

Mie arracha littéralement le bijou de son corsage et le jeta sur la table. Mother stoppa le compteur, essuya la petite goutte de sueur qui perlait à son front et demanda :

— Depuis combien de temps portez-vous cette saleté, madame Beffort ?

Mie fut incapable de répondre. Ses dents claquaient et aucun son ne pouvait franchir ses lèvres. Elle pensait à la petite rougeur quelle avait entre les seins…

— À peine vingt-quatre heures, répondit Beffort.

— Dans ce cas, soupira Mother avec soulagement, il n'y a pas de mal, mais le rayonnement de ce clip est suffisant pour déclencher une leucémie entre deux et quatre mois, suivant la résistance du sujet. Madame Beffort, la personne qui vous a offert ce bijou voulait votre mort !

Mie opina, s'assit carrément sur la table. Elle se sentait les jambes molles et, brusquement, sa petite rougeur la démangeait épouvantablement. Mother la regarda passer sa main sur sa poitrine, vit la tache rouge et dit :

— Soyez sans inquiétude, cela passera en quelques heures, mais vous pouvez constater que l'épiderme est déjà atteint !

— Ma femme a trouvé ce clip dans son sac à main, articula rêveusement Beffort, et Danver disait que son épouse avait aussi trouvé un bijou du même modèle dans un ruisseau ! Je me demande si les cartons ne contenaient pas tout un stock de clips atomisés ?

Mother sursauta.

— Nom d'un chien ! Je n'y avais pas pensé ! Cela aurait-il un rapport avec M^{me} Atomos ?

Smith Beffort ne répondit pas, car il courait déjà en direction du téléphone…

CHAPITRE VI

À 17 heures, ce même jour, les portraits de M^me^ Yshinari et de M. Mimiko furent diffusés par la presse et la télévision, en même temps qu'une photographie et un descriptif du clip radioactif. Sur le plan de l'information pure, ce fut une réussite en ce qui concernait le bijou. Près de deux cents exemplaires furent récupérés et aussitôt isolés, mais aucun fait nouveau ne se produisit au sujet de M^me^ Yshinari et de son ami.

Sterling était en état de siège depuis le début de l'après-midi, mais M^me^ Yshinari avait parfaitement pu quitter la ville dans la matinée. En outre, les agents fédéraux ne parvenaient pas à retrouver la plus petite trace des seize témoins, tous adultes et chargés de famille, qui semblaient s'être littéralement volatilisés entre 11h30 et 13 heures.

À la suite de la mort des dix écoliers, de celle plus récente de Danver, l'affaire des clips n'était pas faite pour calmer la population. On savait que M^me^ Atomos était dans le secteur. On disait qu'elle avait recouvré tous ses pouvoirs et, en définitive, on s'attendait au pire.

À 18 heures, Mie et Smith Beffort se rendirent à l'hôpital où Akamatsu attendait depuis peu leur retour.

— Alors, Yosho, demanda Smith, que disent les médecins ?

Le Japonais eut un sourire de dérision.

— Il paraît que je suis anémié, que mes globules blancs croquent les rouges et qu'il me faut du repos ! Tenez, voici mon ordonnance ! Quand j'aurai avalé toutes ces pilules et subi toutes ces piqûres…

— Ne commencez pas à grogner, coupa Beffort, et parlez-moi plutôt des boutons que vous avez au poignet.

— Oh ! Simple irritation…

— Provoquée par le boîtier de votre montre ?

— C'est ça. Dites, vous êtes médecin, Smith ?

Beffort lui montra l'édition spéciale, posa son index sur la photographie du clip.

— Mais, c'est celui de Mie ! s'étonna Akamatsu.

Puis, il lut l'en-tête de l'article et son expression se modifia. Smith Beffort dit :

— Mie a porté le clip pendant vingt-quatre heures. Ce n'est pas long, mais l'irradiation lui avait déjà grignoté la peau… Depuis quand avez-vous cette montre, Yosho ?

La question était brutale et, enchaînée à la phrase précédente, ne laissait planer nul doute sur les pensées de Beffort. Akamatsu haussa les épaules.

— Pas de mélodrame, Smith, s'il vous plaît ! J'ai cette montre depuis le début de mes congés à Padanaram.

— Vous l'avez achetée ?

— Non, c'est un cadeau d'Icho Fuji ! Vous voyez bien que vos sous-entendus sont ridicules !

Beffort était perplexe, mais décidé à pousser son enquête jusqu'au bout. Il dit :

— Vous n'avez pas lu entièrement cet article, Yosho, sans cela, vous sauriez que nous n'aurions jamais deviné que le clip de Mie était radioactif si un compteur Geiger ne s'était providentiellement trouvé sur notre route. Mother, qui est le chef du laboratoire, affirme que Mie pouvait mourir dans un délai de trois à quatre mois en continuant à porter le clip. La leucémie la guettait inéluctablement. Or, vous possédez cette montre depuis plus d'un mois, et vous êtes anémié !

Akamatsu se hérissa derechef.

— Insinuez-vous que Icho…

— Non ! trancha Beffort, il ne s'agit pas de *Miss* Fuji qui était certainement de bonne foi en vous faisant ce cadeau ! Je pense néanmoins que quelqu'un a pu l'abuser… Elle était votre amie, cela se savait, et on en a profité pour vous attaquer par son intermédiaire !

Akamatsu montra la montre.

— Tout ceci est bien joli, Smith, mais qui vous dit qu'elle est radioactive ?

— Précisément, rétorqua Smith, il faut que nous allions au laboratoire pour le savoir ! Venez, le moteur de la *Malibu* tourne encore…

*

* *

Miss Icho Fuji-Atomos revenait au *Statler,* lorsqu'un vendeur de journaux attira son attention. Il brandissait une édition spéciale, hurlait que des clips atomisés menaçaient Sterling…

M^me^ Atomos acheta un journal et comprit sur-le-champ que la situation risquait rapidement de se dégrader pour elle. Il était en effet impossible que Mie et Smith Beffort n'établissent pas une relation entre les clips et la montre de Yosho Akamatsu. L'état de santé du *spécial* japonais ne faisait que s'aggraver d'une manière spectaculaire. Non, Smith Beffort n'avait pas pu ne pas s'en apercevoir…

Au *Statler,* Icho Fuji-Atomos constata que ses craintes étaient entièrement fondées en prenant connaissance du message téléphonique de Smith Beffort : « *Yosho à l'hôpital pour examens de contrôle. Il rentrera vers 19 heures… »*

M^me^ Atomos vit très clairement comment évolueraient les événements quand on saurait que Akamatsu subissait un bombardement radioactif depuis un mois, par le truchement d'une montre reçu en cadeau à Padanaram ! Elle pourrait difficilement se défendre, serait incapable de dire en quel endroit elle avait fait l'acquisition de cette montre mortelle, finirait par succomber sous les questions de Beffort dont elle connaissait la ténacité et l'habileté…

Certes, le G'man ne pourrait jamais prouver quelle était M^me^ Atomos, mais une simple accusation de complicité suffirait à l'expédier devant un tribunal ! Or, pour la sécurité de M^me^ Atomos, il ne fallait pas que Icho Fuji soit l'objet du moindre soupçon. Sinon, à quoi bon cette fantastique mutation ?

M^me^ Atomos avait besoin de réfléchir, de mettre au point un plan qui comporterait une sorte d'alibi à retardement en ce qui concernait l'achat de la montre. Pour cela, il lui fallait du temps. Elle demanda du papier au réceptionniste, s'installa ostensiblement à une table du hall, et écrivit :

« *Cher Yosho, je suis désolée de ne pouvoir vous attendre ici, mais, après avoir vu dans le journal le portrait de M^me^ Yshinari, j'ai ressenti une très forte émotion, car je crois savoir où cette femme s'est réfugiée ! Je ne puis vous en dire plus pour le moment. Je vous téléphonerai dès que j'aurai une certitude.* »

Elle signa, glissa le message dans une enveloppe quelle cacheta fébrilement, et elle alla mettre son pli dans le casier de la chambre 82. Regrettant que le réceptionniste n'ait pas fait attention à son manège, elle sortit et héla un taxi qui passait. S'il le fallait, elle sacrifierait M^me^ Yshinari en la « donnant » à la police.

Mais, auparavant, elle devait découvrir une explication plausible au sujet de la montre atomisée…

*

* *

Au laboratoire, l'aiguille du compteur accusa 20 roentgens quand Mother lui soumit la montre. La démonstration était si claire, si indiscutable, que Akamatsu en fut atterré.

— Vous portiez la mort sur vous, fit Mother sans ménagement, et il n'est que temps ! Reposez-vous et suivez très consciencieusement les prescriptions des médecins. Sans être grave, votre cas est assez sérieux pour mériter des soins journaliers pendant plusieurs semaines. Pour commencer, vous allez retourner à l'hôpital et raconter aux toubibs votre petite histoire.

— Ils m'ont déjà examiné ! protesta Akamatsu.

— Oui, mais ils ne pouvaient deviner que vous aviez subi une irradiation atomique ! Vous savez, on ignore encore d'où vient la leucémie. À l'hôpital, on peut très bien décider de vous garder, maintenant que votre mal a trouvé sa source.

Akamatsu était blafard, mais Mie et Smith savaient que ce n'était pas seulement son état qui le tarabustait. Il pensait évidemment à Icho Fuji, et les questions qu'il se posait à son propos n'étaient pas roses…

— Il faut partir, Yosho, décida Beffort.

— D'accord, mais avant d'aller à l'hôpital, il faut que je passe au *Statler*. Je veux bien être hospitalisé aussi longtemps que cela sera nécessaire à condition d'avoir l'esprit en paix ! Vous me comprenez ?

Mie et Beffort comprenaient.

Ils quittèrent le laboratoire, remontèrent dans la *Malibu* et stoppèrent devant le *Statler* peu après 19 heures. Il y avait beaucoup de monde dans le hall, et l'hôtel affichait complet. La plupart de ces nouveaux clients étaient journalistes. Ils arrivaient de tous les coins des Etats-Unis, accaparaient les téléphones et s'agitaient énormément. Phénomène que déclenchait régulièrement M^me^ Atomos lorsqu'elle faisait sa réapparition…

Les Beffort et Akamatsu se frayèrent un chemin jusqu'à la réception. Smith prit la clef de la chambre 66, vit que Yosho ouvrait une lettre, s'approcha sans souci de discrétion.

— Du courrier, Yosho ?

Akamatsu leva un œil sombre, lui tendit le message. Smith lut quelques lignes et son regard se figea.

— Etonnant, non ? murmura Akamatsu.

— Encore plus que vous ne le supposez ! renvoya Beffort. Je jurerais que cette écriture est celle de…

Il jeta un regard circulaire, vit que les journalistes ne le perdaient pas de l'œil et dit :

— Montons, nous serons plus à Taise pour discuter de cette affaire.

Ils empruntèrent l'ascenseur, descendirent au quatrième étage et s'enfermèrent dans la chambre 66, loin des oreilles indiscrètes. Sans un mot, Beffort fouilla dans un porte-documents dont il ne se séparait jamais, et en extirpa une photocopie.

— Comparez, Yosho, dit-il.

— C'est la même écriture ! lâcha Akamatsu.

— Oui, elles sont rigoureusement identiques !

— Je ne comprends pas, avoua Akamatsu, Icho n'a pu écrire le mot dont vous possédez une photocopie !

Beffort eut un ricanement.

— Icho Fuji n'a évidemment rien écrit, mon vieux ! Tout cela est bel et bien de la main de M^me^ Atomos !

Akamatsu se laissa choir dans le fauteuil, passa sa langue sur ses lèvres sèches. Sa fatigue était immense, et chaque question qu'il se posait exigeait de son cerveau un effort démesuré.

— Ne vous creusez pas la tête, dit Beffort, l'explication est toute simple. Votre petite amie a été kidnappée par M^me^ Atomos ou des membres du gang. On a laissé ce message pour ne pas vous alarmer, mais quand on téléphonera, ce sera pour vous attirer dans un piège !

Akamatsu hocha la tête. Il était accablé, car se sentant inutile, et, malgré sa volonté, ne pouvait lutter contre sa lassitude et l'engourdissement de son esprit. Mie croisa son regard et lui demanda :

— Vous avez une autre explication, Yosho ?

— Non, Mie, aucune. Sauf que je trouve surprenant que Icho ait été kidnappée précisément à un moment où nous allions lui demander la provenance de la montre…

Beffort toussota. Akamatsu n'était pas aussi diminué, mentalement parlant, qu'il le paraissait. Sans en avoir l'air, il venait très justement de souligner le curieux enchaînement de faits qui soustrayait Icho Fuji à un interrogatoire immédiat.

Mie dit :

— Nous devrions nous renseigner à la réception pour savoir qui a déposé cette lettre dans le casier de Yosho.

— Et si Icho téléphone entre-temps ? fit Akamatsu.

— Pas d'histoire ! pria Beffort, vous devez de toute façon vous rendre à l'hôpital. Si votre amie téléphone, quelqu'un prendra la communication, ne vous inquiétez pas.

Il ouvrit la porte, et Akamatsu suivit Mie vers l'ascenseur.

En bas, il fallut un certain temps à Beffort pour s'isoler avec le réceptionniste qui réfléchit longuement avant d'avouer qu'il ne savait rien. Malgré tout, il se souvenait que Miss Fuji lui avait demandé du papier et des enveloppes, mais ses souvenirs ne remontaient pas plus loin car, ensuite, il s'était plongé dans les réservations…

Beffort téléphona à Ralf Stuton et lui demanda d'envoyer Art Baxer au *Statler.* Baxer devrait prendre toute communication adressée à Akamatsu.

Après quoi, Mie et Smith conduisirent Akamatsu à l'hôpital et l'accompagnèrent jusqu'à la salle d'examens. Là, Beffort raconta l'histoire

de la montre, parla des radiations, et Akamatsu fut proprement emballé avant de pouvoir ouvrir la bouche.

— Restez tranquille, Yosho, lui dit Beffort tandis que le médecin l'entraînait, nous vous apporterons vos affaires dès que possible…

Akamatsu fit une grimace et disparut vers la salle d'hospitalisation. Pour un temps indéterminé, il était hors service.

*

* *

Le drame, dans la nouvelle situation de M^me^ Atomos, c'était qu'elle ne pouvait se montrer à aucun membre du gang en tant que M^me^ Atomos ! Elle pouvait continuer à ordonner par téléphone, se faire expédier n'importe quelle somme d'argent à une adresse déterminée, mais il lui était interdit d'apparaître en chair et en os, car nul ne la reconnaîtrait…

D'autre part, elle ne pouvait pas plus trahir son nouveau personnage en se prétendant déléguée par M^me^ Atomos ! Du moins, tant que Beffort, Mie et Akamatsu seraient vivants… Ensuite, tout aurait moins d'importance, car la terrible femme savait qu'elle ne rencontrerait pas d'adversaire à sa mesure.

Pour le moment, le problème se posait néanmoins avec acuité, et Icho Fuji était beaucoup plus hésitante et ennuyée que M^me^ Atomos ne l'avait jamais été. Devait-elle ou non continuer à jouer son rôle de journaliste, ou bien jeter le masque ?

La question était délicate. Sterling n'avait rien à voir avec San Francisco, et s'y cacher serait difficile. À Billings, M^me^ Atomos avait failli se faire prendre précisément parce que c'était une petite ville. Sterling présentait le même inconvénient, et les policiers y grouillaient, ainsi que les hommes de la force « Dragon Vert ».

Au croisement de St. James et de Logcabin Street, deux cop's avaient stoppé le taxi et M^me^ Atomos avait dû présenter ses papiers au nom de Icho Fuji. Tout s'était bien passé, mais cela irait-il aussi bien à la prochaine vérification d'identité ?

M^me^ Atomos descendit devant la gare, prit un autre taxi et continua sa course errante. Pour la première fois, elle ne savait quelle décision prendre, n'osait revenir à l'hôtel *Statler,* car elle n'avait toujours pas imaginé une explication logique au sujet de la montre…

Vers 20 heures, et alors qu'elle empruntait son huitième taxi, le conducteur de ce dernier alluma sa radio dans le but d'écouter le bulletin d'informations. Instantanément, le speaker évoqua l'affaire des clips, parla de la montre atomisée de Yosho Akamatsu, et s'interrompit pour annoncer un flash de dernière minute : Il y eut un léger temps mort, puis le speaker dit :

— Le bureau F.B.I., de Sterling nous communique à l'instant que *Miss* Icho Fuji, fiancée de M. Akamatsu, a été enlevée en fin d'après-midi par M^me^ Atomos à proximité de l'hôtel *Statler !* Pour en savoir plus, nous allons laisser la parole à Adams Roy qui se trouve actuellement au Central F.B.I. À vous, Roy !

Pétrifiée, M^me^ Atomos n'osait bouger. Il se produisit un autre temps mort, puis, moins audible, la voix de Roy attaqua :

— Ainsi que vient de vous le dire notre ami Bob, je suis en ce moment dans la salle de garde du bâtiment fédéral. Ici, l'agitation est grande. Les G'men recherchent toujours les seize témoins, sans grand succès semble-t-il, et, pour compliquer encore leur tâche, voici que vient d'éclater la nouvelle du kidnapping de *Miss* Icho Fuji. On murmure que le pot aux roses a été découvert par Smith Beffort. M^me^ Atomos aurait laissé une lettre signée de *Miss* Fuji, afin de faire croire que la jeune journaliste japonaise était sur la piste de M^me^ Yshinari, mais notre Beffort national a reconnu au premier regard l'écriture de notre ennemie jurée ! L'enquête se…

Le chauffeur baissa la tonalité, freina, se retourna et dit :

— Vous êtes arrivée, ça fait dix dollars cinquante…

M^me^ Atomos lui donna douze dollars et descendit. Le taxi démarra aussitôt, et la terrible femme resta plantée sur le bord du trottoir. Ce qui lui arrivait dépassait tout ce qu'elle aurait pu imaginer : elle s'était enlevée elle-même !

Puis, elle comprit qu'elle avait commis une erreur monumentale en écrivant cette lettre. Elle avait agi précipitamment, dans la crainte de voir les Beffort et Akamatsu franchir le seuil du *Statler,* et sa prudence naturelle

avait été prise en défaut. Maintenant, elle ne pouvait revenir en arrière. Si elle se représentait devant Beffort, celui-ci la confondrait en lui faisant remplir une simple page d'écriture !

Puis, tout de suite après, elle pensa que sa situation était dramatique. Supposée victime, on allait la rechercher activement à travers la ville, et, pour l'heure, elle était plantée au bord d'un trottoir, offerte à tous les regards…

Elle recula, se mêla à la foule, et pénétra dans un drugstore bondé. Rapidement, elle gagna une cabine téléphonique, forma un numéro, laissa sonner deux fois, raccrocha. Elle récupéra ses pièces de monnaie, recommença et, cette fois, la voix de M^me^ Yshinari vibra dans l'écouteur.

— C'est moi, fit M^me^ Atomos.

— Je m'en doutais, dit M^me^ Yshinari. Je…

— Ecoutez-moi ! coupa M^me^ Atomos. Je vais vous envoyer une jeune femme qui travaille depuis longtemps pour moi. Vous l'hébergerez tout le temps qu'il faudra, et vous lui obéirez comme à moi-même. Elle se nomme Icho Fuji. Si vous avez écouté la radio, vous devez savoir de qui il s'agit ?

— Je suis au courant, mais je croyais que…

— Ne croyez que ce que je vous dis ! Je dois disparaître pour quelque temps, et Icho Fuji me remplace. Est-ce clair ?

— Parfaitement, madame.

— Préparez-vous à la recevoir. Elle sera chez vous dans une trentaine de minutes et sonnera six fois à votre porte. Adieu, M^me^ Yshinari !

M^me^ Atomos coupa, sortit du drugstore et héla un autre taxi. Les dés étaient jetés. Elle devait reprendre sa vie aventureuse sans un seul instant de répit…

Mais, tandis que le taxi l'emportait, un léger sourire jouait sur ses lèvres. N'avait-elle pas la jeunesse ?

CHAPITRE VII

Le taxi traversa Sterling du nord au sud, vira dans Hereford Boulevard et prit la direction de l'aéroport. La circulation était très dense, les contrôles de police impossibles dans le périmètre de la ville. Un barrage aurait créé des embouteillages monstres sur la Fédérale n°6, et les bouchons n'étaient pas faits pour faciliter les vérifications en cours aux sorties de la ville.

M^me^ Atomos ouvrit son sac, alluma une cigarette, tendit au chauffeur son étui ouvert.

— Si vous fumez, servez-vous…

— Merci, fit l'homme.

Il utilisa l'allume-cigare de son tableau de bord, tira une longue bouffée de sa cigarette, et dit :

— Je vous observe depuis un moment dans mon rétro…

— Vraiment ? coupa M^me^ Atomos avec coquetterie.

— Oui, et je me disais que vous pourriez bien être cette *Miss* Fuji, si la bande Atomos ne l'avait pas enlevée ! Vous répondez exactement à la description qu'en a fait le type de la radio ! Il y a de ces coïncidences !

M^me^ Atomos émit un rire perlé.

— Rassurez-vous, je suis hôtesse de l'air et je vais prendre mon service. Vous me laisserez au numéro vingt de Peetz Street ! Avant de gagner l'aéroport, je dois passer chez ma sœur pour revêtir mon uniforme…

Elle disait cela pour éviter des ennuis immédiats. Pris de soupçons, le conducteur aurait pu, par exemple, stopper à la hauteur d'un cop et lui demander de contrôler sa cliente. En se prétendant hôtesse de l'air, elle mettait l'homme en confiance. Par la suite, rien n'aurait plus d'importance en ce qui concernait ce chauffeur de taxi…

Le véhicule vira enfin dans Peetz Street et stoppa devant le numéro vingt. M^me^ Atomos régla le prix de la course, descendit et attendit que le taxi se fût éloigné avant de sonner six fois à la porte du pavillon.

M^me^ Yshinari lui ouvrit immédiatement.

— Entrez ! dit-elle d'un ton effrayé. Pourquoi êtes-vous venue en taxi jusqu'à ma porte ? C'est une imprudence !

M^me^ Atomos entra, toisa son hôtesse.

— Je ne fais jamais d'imprudence, madame Yshinari, dit-elle d'un ton sec, ce chauffeur de taxi mourra dans moins de quinze minutes.

M^me^ Yshinari referma la porte, tira les verrous, dévisagea Miss Icho Fuji avec curiosité.

— Comment savez-vous qu'il va mourir ?

— Il fume en ce moment une cigarette au cyanure. Quand il succombera, ce sera loin d'ici, madame Yshinari… Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Vous êtes très jolie, *Miss* Fuji. On a parlé de vous à la radio mais, en vous décrivant, le speaker était très en dessous de la vérité… M^me^ Atomos m'a recommandé de vous obéir aveuglément. Que désirez-vous ?

Miss Fuji sourit.

— Je ne désire rien, madame Yshinari. Je ne ferai que vous transmettre les ordres de notre maîtresse. M. Mimiko est-il ici ?

— Il se trouve dans la cave avec Scarett. Ils ont dû creuser longtemps avant que la fosse soit suffisante. Maintenant, ils doivent couler le ciment…

M^me^ Atomos voulait bien croire qu'il avait fallu beaucoup de travail pour enterrer seize cadavres et plusieurs centaines de clips radioactifs.

Elle eut un sourire satisfait et demanda :

— Conduisez-moi auprès du téléphone. Je dois avertir M^me^ Atomos de mon arrivée chez vous…

Elle commençait sa campagne d'intoxication. Pour tous, M^me^ Atomos ne serait plus qu'un symbole, une voix lointaine que seule Icho Fuji aurait la faculté d'entendre.

*

* *

Seater s'épongea le front et déclara :

— Aucune trace des seize témoins, ni de M^me^ Yshinari, ni de M. Mimiko. Par contre, tout le monde a vu *Miss* Icho Fuji entre dix-sept heures et vingt heures ! Huit chauffeurs de taxi déclarent l'avoir chargée en différents points de Sterling, et, si l'on trace les itinéraires que *Miss* Fuji aurait effectués, cela n'a pas de sens ! Huit fois de suite, elle aurait traversé la ville, d'est en ouest ou du nord au sud, sans s'arrêter un seul instant, prenant des taxis en série, sans raison, comme une maniaque !

Beffort grimaça.

— Cela semble incroyable, Seater. *Miss* Fuji a été kidnappée dans le milieu de l'après-midi !

— C'est peut-être incroyable, admit Seater, mais tous les chauffeurs de taxi ont décrit *Miss* Fuji telle que vous me l'avez décrite vous-même !

Mie croisa les jambes, tira sur sa jupe et dit :

— Si huit personnes jurent avoir transporté Icho Fuji, cela signifie que M^me^ Atomos ne l'a pas enlevée. Quelque chose nous échappe dans cette affaire, Smith, et nous ne comprendrons jamais, *à moins d'admettre que Miss Fuji travaille pour M^me^ Atomos*.

Seater eut un petit sursaut, mais Smith Beffort ne broncha point. Mie et lui étaient depuis un bon moment sur la même longueur d'onde.

— Voyons, voyons, murmura Seater, vous ne parlez pas sérieusement, madame Beffort ?

Mie lui sourit gracieusement.

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse, monsieur Seater. Mon mari et moi avons fouillé les bagages de *Miss* Fuji dans la chambre qu'elle partageait au *Statler* avec Akamatsu. Or, nous avons découvert que cette charmante jeune femme avait acheté la totalité de sa garde-robe à Cincinnati.

— Quel mal y a-t-il à cela ? s'étonna Seater.

— Aucun, mais *Miss* Fuji avait déclaré à Akamatsu qu'elle venait directement de New York. Selon elle, c'était la première fois qu'elle venait en Ohio. Et Cincinnati est dans l'Ohio.

— De plus, continua Smith, c'est précisément à Cincinnati que M^me^ Atomos fit sa dernière démonstration de force.

— Puis, ajouta Mie, *Miss* Fuji est arrivée à Padanaram alors que des barrages étaient déjà installés aux frontières de l'Ohio et des Etats voisins. Nous n'avons pas creusé la question, mais il est grand temps de voir si *Miss* Fuji figure sur le registre de passage d'un poste de contrôle installé à la limite de l'Ohio et de la Pennsylvanie. Par la même occasion, nous demanderons des renseignements à Kyoto. *Miss* Fuji travaillait pour quel journal, Smith ?

Beffort consulta son calepin.

— Elle émargeait au compte des *Tourist Information Centers*, mais n'a donné aucune précision sur le nom des hebdomadaires qui l'ont envoyée aux U.S.A. Une vérification doit être relativement facile. Seater, voulez-vous câbler à la *Tokkoka* de la part de Yosho Akamatsu ? Vous demanderez confirmation de l'*existence* de *Miss* Icho Fuji, de son appartenance aux *Tourist Information Centers* de Kyoto. Tâchez aussi d'obtenir des empreintes digitales et une photographie récente de cette jeune femme. Il me faut tout ceci avant minuit.

Seater appela un planton, lui remit la fiche qu'il venait de remplir, et recommanda :

— Priorité absolue. Réponse dans une heure.

Le planton opina et fila comme un trait dans le couloir.

Il avait à peine disparu que le téléphone sonna. Seater décrocha, écouta, brancha l'amplificateur à l'intention des Beffort. Mie et Smith entendirent :

— Le type s'appelle Georges Harris. Il est mort depuis une petite heure, et les premières observations du légiste prouvent qu'il a été probablement empoisonné par une cigarette au cyanure. Son taxi était garé dans une petite rue du South Arthems, à dix minutes de l'aéroport. C'est tout.

— Merci, fit Seater.

Et il coupa.

— Cigarette au cyanure, *hey ?* rêva Beffort, ce n'est pas un objet courant… Rappelez votre gars, Seater, et demandez-lui où est le cadavre du taximan.

Seater obtint très vite le renseignement.

Beffort nota l'adresse et quitta le Central avec Mie. Dans la *Malibu,* la jeune femme demanda :

— Quelles sont vos intentions, Smith ?

— Je veux savoir pourquoi on a tué un chauffeur de taxi de cette manière. Je veux savoir si on l'a dévalisé. Je veux connaître l'identité de son dernier client, ou de sa dernière cliente…

Mie lui jeta un coup d'œil oblique.

— *Miss* Fuji ?

— Oh ! nous n'en sommes pas là, mais il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de taximen mêlés à la soirée de la petite Icho Fuji ! Huit l'ont transportée et reconnue. Peut-être que le neuvième en est mort ?

Le corps du malheureux Georges Harris avait été conduit directement à la morgue, juste après l'enquête préliminaire et les clichés du photographe. Le médecin légiste réceptionna le couple et proposa :

— Harris est au frigo, voulez-vous qu'on le sorte ?

— Non, merci, déclina Smith. Par contre, j'aimerais parler à l'inspecteur qui a prévenu Seater.

— Entrez dans ce bureau. Il termine son rapport.

L'inspecteur s'appelait Mannering. Beffort se présenta et demanda :

— Quelle est la raison apparente du meurtre ?

— Aucune, fit Mannering sans hésiter. Harris avait encore toute sa recette sur lui, et, le plus curieux, c'est qu'il roulait à vide au moment de sa mort ! Son « lumineux » indiquait qu'il était libre, et le drapeau de son compteur était relevé.

— Comment pouvez-vous en être certain ? Son client a pu le régler et quitter le taxi dans cette petite rue de South Arthems ?

Mannering secoua négativement la tête, et expliqua :

— Harris possédait un taxi de compagnie équipé d'un nouveau modèle de compteur du type « mouchard ». Ce compteur a la faculté d'inscrire *dans l'ordre* les kilomètres en charge et les kilomètres à vide. En relevant les chiffres, il ne m'a fallu que quelques secondes pour constater que Harris avait parcouru six kilomètres à vide depuis sa dernière course. À mon avis, il se rendait chez lui pour dîner et, compte tenu de sa position, il revenait certainement de l'aéroport. Tenez, voici la fameuse cigarette au cyanure. Elle est presque entièrement consumée. Une cigarette dure environ quinze minutes. Ce temps correspond approximativement au kilométrage que le taxi a parcouru à allure moyenne.

— Donc, conclut Beffort, Harris a fumé cette cigarette en un quart d'heure et à six kilomètres du point où on la lui offrit. Apparemment, on l'a empoisonné sans raison. Serait-il démentiel de supposer qu'on l'ait tué pour qu'il ne puisse révéler le but de sa dernière course ?

Mannering leva un œil rond, totalement incompréhensif. Beffort dit :

— Vous pensez que Harris allait dîner. Pourquoi ?

— Mais, parce que c'était l'heure !

— Est-il normal qu'un taximan rentre à vide alors qu'il se trouve à côté d'un aéroport où il a les plus grandes chances de ramasser un client ?

Mannering hésita. Il n'avait visiblement pas examiné la question sous cet angle. Beffort se pencha sur la carte de Sterling.

— Entre l'aéroport et cette rue de South Arthems, existe-t-il un poste de police ?

— Non, mais il y en a un au bout de South Arthems. C'est d'ailleurs une patrouille de ce poste qui découvrit Harris effondré sur son volant. Oh ! je vois ! Vous croyez que Harris se rendait à ce poste ?

— Exactement, confirma Beffort. Ecoutez, Mannering, je crois aussi que Harris a transporté *Miss* Icho Fuji juste avant de mourir !

— Quoi ? Vous parlez de cette jeune journaliste japonaise que M^me^ Atomos a kidnappée ?

— Nous étions sûrs que M^me^ Atomos l'avait enlevée, fit doucement Beffort. Seulement, depuis, huit chauffeurs de taxi ont trimbalé *Miss* Fuji à travers Sterling ! J'aimerais que vous releviez les empreintes qu'un passager peut laisser dans un taxi. Nous les comparerons avec celles d'Icho Fuji.

Mannering gonfla les joues.

— *Okay !* dit-il, nous relèverons toutes les empreintes que vous voudrez, mais je ne comprends pas ! Si M^me^ Atomos n'a pas enlevé Icho Fuji, celle-ci est libre. Or, si elle est libre, il n'y a plus la moindre raison de la chercher ! Alors ?

— Des empreintes, coupa Smith, c'est tout ce que je vous demande. Pour le reste, laissez-moi faire et rassurez-vous : je n'y comprends pas grand-chose de plus que vous !

Puis il prit le bras de Mie et sortit. Dans la *Malibu,* le récepteur crachait sans arrêt : *628 D.V. As appelle Masque Jaune !*

Beffort commuta.

— *Okay,* Ralf, parlez.

— Seater demande que vous reveniez d'urgence au Central. Tout a été très vite. Il a les réponses en provenance du Japon.

— D'accord, dites-lui que j'arrive. Pas encore de nouvelles au sujet de l'expéditeur des cartons ?

— Non. Charney a seulement fait savoir qu'il s'en occupait lui-même…

*

* *

À la même seconde, Charney et ses G'men se pointaient justement chez Weyerhause, au 408 Soboba Boulevard, à la limite de Riverside, non loin de Loma Linda. Le bâtiment était vaste, et Charney tiqua en apercevant la pancarte immense qui dominait le portail : *J. Weyerhause and Co. Transports, transit, garde-meubles.*

Lorsque le timbre vibra, un chien aboya furieusement de l'autre côté de la grille. Quelqu'un le fit taire à grands coups de gueule, puis le silence retomba. Charney sonna de nouveau.

— *Okay !* J'arrive ! fit une voix.

Des grosses godasses raclèrent le sol, et un homme s'encadra dans la petite porte d'angle. En apercevant le groupe, il eut un recul. Charney coinça la porte avec son pied, exhiba sa carte et dit :

— F.B.I. Etes-vous monsieur Weyerhause ?

— Non, je ne suis que le concierge. Si vous voulez voir le patron, faudra prendre rendez-vous, G'man.

Charney trompait toujours son monde. Il avait l'air d'un bébé joufflu, et sa voix douce évoquait des sons de harpe. Il sourit en demandant :

— Quelle est l'adresse de Weyerhause, mon ami ?

Le concierge désigna la maison d'en face.

— Il habite là, au premier. Vous voulez son téléphone ?

Charney fit non de la main, tourna le dos au concierge et traversa Soboba Boulevard. Le concierge voulut refermer la porte, mais un G'man le retint fermement par la manche.

— Bougez pas, mon vieux.

— Mais, à la télé…

— Tatata, vous restez ici, *hey ?*

Le ton n'était plus le même, et un autre G'man se rapprocha. Le concierge s'adossa au mur, un peu pâle, un peu anxieux, pas du tout à l'aise, regarda Charney qui sonnait en face, vit la porte s'ouvrir au bout d'un instant assez court.

Une jeune femme apparut sur le seuil. Charney montra sa carte, sourit.

— Monsieur Weyerhause, je vous prie ?

La jeune femme haussa un sourcil. Elle était habillée pour sortir, portait une petite valise. Elle dit :

— Si vous avez sonné chez lui, il va vous répondre. Moi, je ne suis là que par hasard. Pardon !

Elle essaya de contourner Charney, se heurta à un agent fédéral qui ne s'effaça pas, recula en disant :

— C'est ridicule ! Je ne connais pas ce M. Weyerhause autrement que de vue !

— Restez calme, conseilla Charney, qui maintenait ouverte la porte de l'immeuble. Vous partirez dès que Weyerhause aura répondu. Que contient votre valise ?

La jeune femme rougit.

— Des affaires personnelles, dit-elle, pincée.

— Voulez-vous l'ouvrir ? Hankers, vous vérifierez… Ne soyez pas choquée, *Miss.* Hankers est marié, a deux filles de votre âge, et il sait ce que sont des dessous féminins.

Il sonna de nouveau, mais l'interphone correspondant au nom de Weyerhause demeura muet.

— Je suis très pressée ! protesta la jeune femme.

— Allons, fit Hankers, cela ne prendra que deux minutes ! Si vous aviez ouvert cette valise tout de suite, nous en aurions déjà terminé.

La mauvaise volonté dont elle faisait preuve commençait à l'intriguer, ainsi que Charney et les hommes présents.

— Ouvrez votre valise, répéta Charney.

D'un geste rageur, la jeune femme débloqua les serrures, souleva le couvercle, mit la valise sous le nez de Hankers.

— Tenez ! Rincez-vous l'œil !

Sur toutes les photos, elle était nue. Hankers baissa le couvercle, la regarda avec stupeur. Elle haussa les épaules.

— Pour prouver que vous êtes G'man, vous avez un insigne. Pour prouver que je fais dans le *strip,* j'ai des photos. Vous êtes contre ?

Hankers fit non de la tête. Charney dit :

— Vous pouvez partir, *Miss…*

Elle referma la valise, s'éloigna d'une démarche agressive vers sa voiture et démarra. Hankers dit :

— J'aurais parié qu'elle planquait un truc pas ordinaire dans sa valise. On peut se tromper, *hey ?*

À cet instant, une grosse Ford stoppa devant le groupe, et un homme mince et d'âge mûr en descendit. Hésitant, il s'avança et demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Rien, fit Charney, je cherche simplement M. Weyerhause.

— C'est moi. Que voulez-vous ?

CHAPITRE VIII

Charney fut étonné. Déjà, il avait imaginé que Weyerhause avait pris la fuite après avoir été prévenu par M^me^ Atomos ou *l'O.A.A.M.A.,* se trouvait devant un homme tranquille revenant probablement d'une petite soirée entre amis…

Comme disait Hankers, « on peut se tromper » !

— Je suis agent fédéral, dit Charney en montrant une fois de plus sa carte, et j'ai besoin de vous parler à propos d'une expédition que…

— Je vous en prie, coupa Weyerhause, nous n'allons pas discuter sur le trottoir. Voulez-vous me suivre ?

Il était très aimable, ne donnait aucun signe de peur ni d'énervement. Charney accepta et grimpa derrière l'homme au premier étage. Hankers avait suivi par réflexe.

Weyerhause les fit entrer dans son appartement, puis dans son bureau. Il leur désigna des sièges, s'assit lui-même.

— De quoi s'agit-il ?

Charney et Hankers détournèrent les yeux du portrait sous verre posé sur le bureau. Ils avaient immédiatement reconnu la fille à la valise, se demandaient quelle sorte de liens pouvaient l'attacher à Weyerhause. Charney dit :

— Il s'agit d'un envoi adressé à une certaine M^me^ Yshinari. Elle habite 55 Wray Street, à Sterling, Colorado.

Weyerhause opina, saisit un classeur, suivit de l'index une longue colonne de chiffres, et dit :

— M^me^ Yshinari, Sterling, Colorado. Je lui ai effectivement réexpédié vingt-cinq cartons d'échantillons, pesant chacun cinq kilos trois cents, marqués *fragile* et *urgent*. Nous parlons de la même chose ?

— C'est cela, confirma Charney. Mais, vous avez dit *réexpédié* ?

— Oui. Les cartons arrivaient de… Attendez, un petit instant… Voilà ! Ils venaient de Tucson, Arizona !

Charney poussa un soupir.

— Qui était l'expéditeur ?

— Je l'ignore. Je sais seulement que l'envoi a été fait en gare de Tucson…

Charney s'attendait à un os de ce genre.

— Est-il habituel que l'on vous charge d'une réexpédition de ce type ? Il était bien plus rapide d'envoyer directement les cartons à Sterling ! Passer par Riverside représente un détour important et une perte de temps ! D'autant plus que l'expédition était urgente…

Weyerhause eut un sourire.

— Vous savez, il y a longtemps que j'ai cessé de me poser des questions. Dans mon métier, j'en ai vu suffisamment pour ne plus m'étonner de rien. Ainsi, je puis vous dire que je garde des meubles depuis dix ans sans que leur propriétaire ne vienne les retirer ! À partir du moment où l'on règle mes factures, je suis d'accord.

— Qui a réglé le transport des cartons ?

— M^me^ Yshinari, dit Weyerhause en consultant son classeur. Voulez-vous le numéro et le montant du chèque ?

— Inutile, merci, déclina Charney. À votre avis, comment dois-je opérer pour découvrir l'identité de l'expéditeur ?

Il le savait parfaitement, désirait voir si Weyerhause était de bonne foi. Weyerhause dit :

— Je pense que l'on devrait vous renseigner à Tucson, si la personne en question a complètement rempli sa fiche d'expédition, ce qui n'est pas obligatoire.

Charney se leva.

— C'est ce que je pensais…

Puis, désignant le portrait, il ajouta :

— Votre fille ?

— Dany, ma fille unique. Elle n'a pas vingt ans.

Charney se dit qu'elle faisait beaucoup plus que son âge. Elle devait mener une existence déréglée. Il dit :

— Il me semble l'avoir déjà vue. Pas vous, Hankers ?

— Si, répondit le G'man qui jouait le jeu, elle est sortie de l'immeuble alors que nous attendions M. Weyerhause.

Ce dernier eut un geste las.

— Cours du soir, dit-il, non sans mécontentement. Les enfants travaillent trop, de nos jours ! Dany ne rentre jamais avant minuit. Il est vrai qu'elle fait sa médecine…

Charney et Hankers opinèrent. Le coup était classique. La mère n'était plus, le père se consacrait à ses affaires, et la fille avait les coudées franches.

— Pour revenir à cette histoire de réexpédition, demanda Charney, pouvez-vous me dire si les cartons sont restés longtemps dans vos entrepôts ?

— Pas plus de deux ou trois heures. Nous les avons enregistrés, pesés, puis ils ont été mis en départ. Heu…, puis-je vous demander ce que…

— Non, coupa sèchement Charney, bonsoir.

Et il descendit en entraînant Hankers dans son sillage.

*

* *

Ils retrouvèrent Dany Weyerhause dans une boîte d'Anabo. Sa photo était en vitrine, noyée parmi celles des autres *strip,* mais la fille était très reconnaissable. Charney et Hankers pénétrèrent dans la boîte et s'assirent à une table plongée dans la pénombre. Le spectacle était assez sélect, très éloigné de celui qu'offraient les « taules » du Bronx, et la clientèle avait bonne allure.

Dany passa deux fois, en mariée et en bergère. Elle était parfaite, plaisait à cause de sa jeunesse, mais aussi de la puissance érotique qu'elle dégageait.

— Elle fait sa médecine, grogna Hankers avec écœurement.

Charney termina sa bière à cinq dollars, et dit :

— Je me demande comment cette gamine en est arrivée là…

— Pognon ? avança Hankers.

Charney grimaça.

— Papa Weyerhause devait lui en donner assez. J'ai plutôt l'impression qu'elle s'est flanquée dans un sale pétrin. Elle n'est pas majeure. Cette boîte n'a pas le droit de la faire travailler sans une autorisation paternelle. Or, nous savons que le papa n'est pas au courant… Vous avez remarqué combien Dany est amère et agressive ? Elle ne voulait pas nous montrer ses photos et elle était rouge de honte, non ?

— C'est une petite vicieuse, trancha Hankers. Le job doit lui rapporter, et un tas de types sont à ses pieds. Il est plus facile de se foutre à poil que de faire sa médecine !

Charney ricana.

— Essayez d'oublier vos filles, Hankers, conseilla-t-il, et examinez la question sans préjugés. M^me^ Yshinari a reçu des clips radioactifs en provenance de Tucson, mais les cartons ont effectué une étape de deux à trois heures chez Weyerhause. Qui peut jurer que les clips étaient dans leur emballage au départ de Tucson ?

Hankers lui jeta un regard oblique.

— Dany ?

— Pourquoi pas ? Si elle fait du strip-tease de force, on peut tout aussi facilement la contraindre à ouvrir des cartons et à changer le contenu !

— Bon Dieu ! jura Hankers, vous vous rendez compte ? Une gosse qui n'a pas vingt ans !

Charney renonça à discuter. Hankers devenait gâteux avec ses filles et finissait par refuser la vérité. Puis, il fallait reconnaître que les agents fédéraux avaient plus souvent affaire à des truands de haut vol qu'à des fillettes sortant à peine du lycée. Charney consulta sa montre et dit :

— Sortons, elle doit être prête maintenant.

Il était 23h15. Dany apparut à la demie, sans sa petite valise, l'air mélancolique, et rejoignit un homme qui attendait plus loin. Elle se laissa embrasser passivement. L'homme lui prit le bras, la poussa devant lui, et la fit entrer dans un hôtel voisin.

Hankers grogna tout seul, mais Charney resta de marbre. Il commençait à entrevoir la vérité.

À minuit dix, Dany réapparut, seule et plus triste que jamais. Elle monta dans sa voiture, mit le contact et sursauta en constatant que deux hommes

occupaient la banquette arrière.

— Ne craignez rien, *Miss* Weyerhause, fit Charney de sa voix douce, nous sommes ici pour vous aider…

*

* *

Cela avait commencé au lycée, bêtement, par quelques cigarettes de marijuana, puis il y avait eu les « surboums », l'homme à la Cadillac, et les photos compromettantes que l'on menaçait d'envoyer à papa… À partir de là, ç'avait été le *schuss,* la grande dégringolade : strip, drogue, prostitution…

— Et les clips ? demanda Charney.

— Peuh ! une idiotie. Au point où j'en suis, ça me laisse froide, d'ouvrir des boîtes de carton pour en changer le contenu ! Dites, vous ne direz rien à mon père, hein ?

— Qui vous a donné les clips ? éluda Charney.

— Pet Ebbing. Si vous êtes ici depuis un moment, vous l'avez vu tout à l'heure. On est entrés ensemble à l'hôtel.

Charney lui expédia une terrible gifle.

— Ne faites pas la dure, dit-il de sa voix douce, sans cela je vous embarque, et vous en prendrez pour vingt ans. Les clips que vous avez manipulés étaient radioactifs et auraient pu tuer des centaines d'innocents. Qui est Ebbing ?

Maintenant, Dany avait peur.

— Le patron de cette boîte… Dites, qu'est-ce que vous racontez à propos des clips ?

— Vous avez travaillé pour M^me^ Atomos, fit Charney, vous comprenez ce que cela signifie ? Que vous soyez une droguée et une p… n'a guère d'importance. Il en faut !

Elle éclata en sanglots. Cela couvait depuis longtemps, et elle craquait d'un seul coup, redevenait brusquement la jeune fille qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Hankers en était gêné, triturait sa cravate. Pour un peu, il l'eût consolée !

Charney souriait, de son sourire un peu vachard, et Hankers se demandait comment il allait conclure. Charney laissa sangloter Dany tout son saoul, et il dit :

— Vous allez rentrer chez vous, et vous coucher comme si de rien n'était. Demain, vous retournerez au lycée avec un porte-documents ou un cartable, mais *sans petite valise !* Je vais vous placer sous surveillance. Si vous faites le moindre écart, ce sera la prison.

Okay ?

Elle fit oui. Charney invita Hankers à évacuer la voiture.

— Merci, fit Dany.

— Foutez le camp ! aboya Charney avec hargne.

Elle démarra en trombe. Charney leva un bras, et plusieurs agents fédéraux émergèrent des ténèbres. Charney distribua ses ordres :

— Ronson, vous allez veiller sur cette gosse. Faites-vous aider par la *municipale.* Je veux qu'elle soit protégée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il est probable que *l'O.A.A.M.A.* ou le gang Atomos vont essayer de la liquider après ce qu'elle nous a révélé. Shirn, prenez deux de vos collègues et allez m'arrêter ce Pet Ebbing dans l'hôtel où il se trouve toujours. Les autres, vous venez avec moi…

— Et moi ? s'enquit Hankers.

— Téléphonez à Sterling. Dites à Beffort que nous sommes sur la bonne voie. Si on a de la chance, il se pourrait bien que l'on découvre l'endroit où les clips ont été fabriqués et irradiés. Foncez ! À Sterling, ils doivent être sur les dents !

*

* *

À Sterling, on n'était pas sur les dents, mais très calme et méthodique. Beffort venait d'apprendre que Icho Fuji existait réellement, mais que ni ses empreintes ni sa photographie n'avaient le moindre rapport avec celles de la Icho Fuji qu'il connaissait.

En outre, les *Tourist Information Centers* et les hebdomadaires nippons niaient avoir envoyé quelqu'un aux Etats-Unis. On avait des informateurs

sur place, et les agences de presse ne comptaient pas pour du beurre…

Puis, Mannering fit parvenir à Beffort une jolie série d'empreintes relevées dans le taxi, et l'on sut sans erreur possible que la prétendue Icho Fuji était en fuite et qu'elle avait certainement assassiné le malheureux taximan.

— Mie, reconnut sportivement Beffort, vous aviez raison sur toute la ligne ! C'était déjà elle que nous poursuivions dans l'abri du lac Pymatuning !

Mie ne partageait pas entièrement sa joie.

— Comment une femme comme M^me^ Atomos a-t-elle pu se résoudre à lui abandonner ses pouvoirs ? C'est cela que je ne comprends pas, Smith.

— Vous parliez d'une nouvelle *Miss* Atomos, non ?

— Oui, mais la situation était différente. J'étais *Miss* Atomos sans le savoir, sans le vouloir. J'avais un cerveau-moteur dans le crâne et j'obéissais inconsciemment aux ordres du Grand Cerveau de l'île Atomia. En l'état actuel des choses, il est surprenant qu'une jeune femme accepte de courir les risques que M^me^ Atomos refuse ! Car, enfin, Icho Fuji…

— … Qui n'est pas Icho Fuji, intercala Smith.

— Continuons de l'appeler ainsi, puisque nous ignorons sa véritable identité, rétorqua Mie. Donc, Icho Fuji risque littéralement sa vie dans l'aventure ! Je n'accepterai jamais de croire qu'elle fait cela uniquement par intérêt…

Beffort jeta son mégot avec un brin d'agacement.

— Le côté psychologique de la chose importe peu, dit-il. Je sais que *Miss* Fuji a tenté de vous tuer ainsi que Yosho, quelle a fait distribuer des clips radioactifs, et quelle est accusée du meurtre d'un chauffeur de taxi !

Mie lui jeta un regard de reproche.

— Vous m'étonnez, Smith. Si vous aviez raisonné comme cela lorsque j'étais *Miss* Atomos, je serais morte à l'heure qu'il est !

Beffort se gratta le crâne.

— Ecoutez, Mie, mettons-nous d'accord. À l'instant, vous prétendiez que la situation était différente. Insinuez-vous maintenant que Icho Fuji agirait contre sa volonté ?

— Je me le demanderai tant que je ne lui aurai pas trouvé une raison valable d'être le bras droit de M^me^ Atomos ! dit fermement Mie. D'ailleurs, nous ne savons pas avec certitude si M^me^ Atomos n'a pas reconstitué sa terrifiante panoplie ! Comment pensez-vous quelle ait pu irradier les clips ?

Beffort hocha la tête silencieusement. Il s'était cent fois posé la question sans trouver de réponse satisfaisante.

— Admettons, poursuivit la jeune femme, que M^me^ Atomos soit redevenue la patronne d'un laboratoire, et qu'elle ait obtenu la collaboration de chirurgiens capables de rééditer les exploits de leurs prédécesseurs. Admettons qu'une équipe de chercheurs…

— Oui ! coupa Smith, nous pouvons admettre n'importe quelle absurdité ! Vous voulez me prouver que Icho Fuji serait télécommandée, et qu'elle est le premier exemplaire d'une nouvelle lignée de serviteurs ! Diable ! Réalisez-vous l'importance des moyens que M^me^ Atomos devrait mettre en œuvre ? Puis, où aurait-elle recruté ces chirurgiens et ces spécialistes de l'électronique ?

Ce fut au tour de Mie de demeurer muette.

Le cas de Miss Icho Fuji était évidemment inexplicable, mais les Beffort l'ignoraient, et chacun d'eux tentait de découvrir à sa façon quelle était l'énergie qui faisait se mouvoir la pseudo-journaliste.

À ce point de la conversation, le téléphone sonna, et Seater dit à Smith qui venait de décrocher :

— Mannering vient de se livrer à une rapide enquête dans le milieu des chauffeurs de taxi. Il est tombé sur un homme appartenant à la compagnie de Harris. L'homme prétend avoir vu Harris vers Peetz Street avec une cliente à son bord. C'est peut-être une erreur, mais la femme que ce chauffeur décrit pourrait être Icho Fuji !

— Bon sang ! s'exclama Smith, incrédule, dites-moi aussi que Peetz Street est à six kilomètres de la petite rue où Harris est mort !

— Exactement, fit froidement Seater, qui commençait à entrer dans la peau d'un directeur du F.B.I. Mannering a vérifié avant de m'alerter. Il y a précisément six kilomètres entre ces deux points. Formidable, non ?

Beffort se força au calme. S'il parvenait à arrêter Icho Fuji, il pensait que M^me^ Atomos aurait un pied dans la tombe !

— Formidable ! admit-il avec sincérité. Quelles mesures avez-vous prises ?

— Rien de spectaculaire. Le quartier est cerné par la police et l'armée…

— Pas spectaculaire ? gronda Beffort.

— Non, assura Seater, car nul ne peut s'apercevoir de la chose avant de passer les limites du cordon de police. De plus, le central téléphonique est occupé par des fédéraux qui écoutent toutes les conversations. Je crois qu'il était difficile de faire mieux ?

Beffort respira. Seater jouait sa place de directeur et aurait pu se livrer à un excès de zèle…

— À présent, reprit Seater, j'attends que vous preniez une décision. Si vous en donnez l'ordre, les hommes sont dès à présent en mesure d'investir les immeubles et les villas du quartier de Peetz Street.

— Non ! Ce serait la dernière chose à faire ! Je suis sûr que nous pourrons très vite établir une sélection entre les habitants de ce quartier. Ceux qui sont là depuis plus de quarante-huit heures ne peuvent nous intéresser de prime abord. Il est probable que Icho Fuji et M^me^ Yshinari occupent la même demeure. Attendez-moi, j'arrive immédiatement.

Il raccrocha et lança :

— Debout, madame Beffort ! Je crois que Icho Fuji est prise au piège !

— Sauf si elle a repris un autre taxi en quittant celui de Harris ! jeta Mie sur le même ton.

Beffort serra les dents et sortit en trombe. Mie tombait dans le pessimisme, mais elle pouvait encore avoir raison !

CHAPITRE IX

La *Malibu* couvrit la distance à une allure record, grâce à la puissance de son moteur, mais aussi parce que les mes de Sterling étaient aussi vides que la piste d'un cirque un jour de fermeture.

Sterling avait peur. M^me^ Atomos était dans ses murs, avec son organisation criminelle, ses engins destructeurs, ses atomes domestiqués… Rien de tout cela n'était vrai, mais, comme toujours en pareil cas, on en rajoutait. Des bruits contradictoires couraient de bouche à oreille. L'on disait que huit taximen avaient été assassinés, que d'autres objets que les clips pouvaient être radioactifs, etc.

Vers Peetz Street, Beffort repéra plusieurs camions stoppés le long des trottoirs, se fit arrêter au carrefour sans avoir vraiment détecté le barrage avant d'être dessus. Il ouvrit sa portière, fut tout de suite face à Seater qu'accompagnait l'inspecteur Mannering.

— Bravo ! fit Beffort, c'est du beau travail ! Où sont planqués vos gars ?

Seater eut un geste large.

— Un peu partout, mais j'ai le sentiment d'avoir rassemblé une armée pour prendre une mouche !

— Détrompez-vous, mon vieux. Cette Icho Fuji est sans doute aussi rusée que sa patronne. Quand elle apprendra que sa liberté est menacée, sa réaction sera extrêmement violente, et vous n'aurez peut-être pas assez d'effectifs ! Avez-vous commencé un tri en ce qui concerne les habitants du quartier ?

Mannering avança d'un pas, montra une feuille couverte d'une écriture serrée.

— J'ai suivi vos consignes, mais en prenant le problème à l'envers afin de gagner du temps. C'est-à-dire que je me suis d'abord intéressé aux

appartements et aux maisons particulières loués récemment, et plus particulièrement dans Peetz Street.

— Pas mal, approuva Beffort. Quel résultat ?

— Néant, fit Mannering. Rien n'était libre dans tout le secteur, et la dernière location, entendez par là qu'il s'agit de la plus récente, remonte à plus d'un an. Entre-temps, personne n'a déménagé. Mais…

— Pas de suspense, pria Beffort. Si vous savez quelque chose, dites-le sans perdre de temps. Chaque minute compte.

Mannering hésita.

— Je ne suis sûr de rien, biaisa-t-il, mais l'agence Dehey a un locataire japonais…

— Son nom ?

Takijiro Inoguchi, célibataire, artiste peintre, naturalisé Américain depuis sept ans, lut Mannering. Il habite au numéro vingt de Peetz Street. Une villa de sept pièces, avec garage et jardin. Sept pièces pour un homme seul, j'ai estimé que c'était trop.

— Son atelier peut occuper deux ou trois pièces, dit Seater, mais il lui en reste tout de même quatre. Puis, il est japonais !

Beffort opina.

— Où est sa maison ? s'enquit-il.

Mannering se retourna face à la longue perspective de Peetz Street et dit :

— Sur la droite de la rue, à environ cent mètres d'ici. La façade donne directement sur le trottoir. Le jardin est derrière. Nous n'avons pas eu le loisir de vérifier, mais nous pensons que ce jardin est adossé à un immeuble de quatre étages. Au-delà de l'immeuble, il y a une voie privée qui effectue une courbe avant de retomber dans Peetz Street. Donc, il semble impossible de fuir en empruntant ce chemin sans issue. Reste à savoir si Takijiro Inoguchi est chez lui en ce moment.

Beffort avait le front couvert de rides de concentration. Ce Japonais pouvait abriter Icho Fuji et M^{me} Yshinari. Aller carrément sonner à sa porte serait une faute. Puis, il y avait le jardin…

— À cette heure, dit Seater, il n'est pas facile de réveiller les gens afin de leur demander des renseignements. Même s'il est chez lui, Inoguchi peut

refuser de répondre. Légalement, nous n'avons pas le droit de forcer sa porte avant l'aube.

Beffort dit :

— C'est le jardin qui m'inquiète, Seater. L'aéroport se trouve à côté, non ?

— De l'autre côté de la voie privée dont je parlais à l'instant, le renseigna Mannering. Mais, il est simple de cerner tout ce quadrilatère ?

Il transformait sa proposition en question par pure diplomatie envers Seater et Beffort.

— Je ne vous cache pas, murmura Beffort, que je préférerais, de loin, faire cerner la maison et le jardin de Inoguchi ! Entre Peetz Street, la voie privée et l'immeuble de quatre étages, il y a trop de maisons individuelles, de jardins et de haies ! Si ce peintre est dans le coup, soyez persuadés que tout a été prévu pour assurer un chemin de fuite en cas de pépin. Par exemple, pourquoi habiter à proximité d'un aéroport ? Un artiste a besoin de calme pour travailler, non ?

Comme pour lui donner raison, un Boeing décolla à la même seconde avec un bruit d'enfer. Le tonnerre de ses réacteurs submergea le quartier, puis l'appareil piqua en direction du nord et le silence retomba lentement sur Peetz Street.

— Pendant la nuit, il y a moins de trafic, ajouta Smith, mais, dans la journée, ce doit être intenable. Inoguchi fait probablement de la peinture ondulatoire… Mie ! Voulez-vous venir ?

La jeune femme descendit de la *Malibu.*

— Vous allez téléphoner à Takijiro Inoguchi, dit Smith.

— Sous quel prétexte ?

— Dites que vous êtes la femme de Kazuo Meguro, et que « votre » mari a laissé chez lui une enveloppe marquée « Important » et « Strictement confidentielle » au nom de Inoguchi. S'il vous demande pour quelle raison vous n'avez pas appelé plus tôt, vous répondrez que vous avez mis longtemps avant de découvrir son numéro de fil et son adresse dans le bottin. Il y a une cabine au coin de la rue, je…

Il s'interrompit, dressa l'oreille. Par la glace baissée de la *Malibu,* il entendait les appels de *628. D.V. As.*

— Un instant, demanda Beffort, il est possible que Ralf Stuton ait du nouveau…

Il remonta dans la voiture, s'annonça. Stuton dit :

— Je viens de recevoir un coup de fil de Riverside. Charney a arrêté un certain Pet Ebbing qui est responsable de l'expédition des clips. Charney dit qu'il espère remonter la filière jusqu'au fabricant. Il rappellera dès qu'il aura du nouveau… Pas d'instructions à lui communiquer ?

— Non, c'est *okay !* Qu'il continue.

Stuton coupa. Beffort laissa le poste en état de marche et descendit de la voiture. Mie, qui avait écouté le message de Ralf Stuton, dit :

— Cette fois, j'ai une bonne raison de téléphoner à Inoguchi, n'est-ce pas ?

— Tout juste, chérie ! lâcha Smith avec entrain.

— Vous ne craignez pas de compromettre l'enquête de Charney en prévenant Inoguchi ? objecta Seater.

— Ecoutez, Seater, nous ne savons pas si ce Japonais appartient au gang Atomos, mais de deux choses l'une : ou il ne comprend pas ce que Mie lui raconte, et nous le mettons hors de cause ; ou il répond favorablement, et nous coupons son téléphone avant de l'arrêter. Avertissez le central téléphonique afin qu'on bloque sa ligne si notre résultat est positif. Mie, allons-y… Au fait, quel est le numéro de ce zèbre ?

Mannering le lui donna. Les Beffort s'enfermèrent dans la cabine. Mie glissa des pièces dans l'appareil, composa le numéro de Takijiro Inoguchi.

— Attention ! prévint Smith, n'oubliez pas que vous appelez de Riverside !

Mie plaça un mouchoir devant le micro. La sonnerie vibra plusieurs fois, puis l'on décrocha. D'une voix mécanique de standardiste fatiguée, Mie fit à travers le mouchoir :

— Lamar Haigler 5-3810 ?

— Oui, fit une voix masculine.

— Ne quittez pas, vous êtes en communication avec Riverside !

Mie retira le mouchoir, tapota deux ou trois fois le micro à l'aide de son alliance, puis elle dit d'une voix lointaine :

— Je téléphone de la part de Pet Ebbing… Vous êtes au courant ?

Son hésitation volontaire pouvait passer pour une ultime précaution. L'homme hésita à son tour. Finalement, il dit :

— Parlez, je connais Ebbing.

— Qui êtes-vous ? insista Mie.

Smith lui fit signe qu'elle s'y prenait mal. Mie ajouta :

— Pet m'a recommandé de m'assurer de votre identité avant de vous transmettre le message. Vous comprenez ?

— Parlez ! s'énerva l'homme, je suis Mimiko !

Malgré sa surprise, Mie ne perdit pas la tête.

— Pet vient d'être arrêté par le F.B.I. Il craint de ne pouvoir taire ce qu'il sait. Il vous demande de prendre vos dispositions. C'est tout. Adieu.

Elle raccrocha très vite. Beffort sortit de la cabine et lança à Seater :

— Le central téléphonique ?

— Prévenu par radio. La ligne est coupée dès cette seconde. Le type va croire que la standardiste l'a oublié sur Riverside ! Expérience positive ?

— Et comment ! Ce Takijiro Inoguchi n'est autre que M. Mimiko, le petit copain de M^{me} Yshinari ! Lâchez vos gars, Seater, nous passons aux actes !

En dix minutes, les camions déchargèrent les hommes qu'ils abritaient. À 0h45, le secteur délimité par Peetz Street, la voie sans issue et l'immeuble de quatre étages fut complètement encerclé par les forces de l'ordre. Seater en reçut confirmation par radio. Il coupa, se tourna vers Smith.

— Quand vous voudrez, monsieur Beffort ?

— *Okay,* on y va…

Ils s'engouffrèrent dans la *Malibu,* et deux voitures bourrées de Fédéraux démarrèrent derrière eux. Désormais, il n'était plus nécessaire de marcher sur la pointe des pieds, et les trois véhicules s'immobilisèrent devant le 20 Peetz Street, sans souci des claquements de portières. Les G'men prirent position sur l'autre trottoir. De là, ils tenaient sous le feu de leurs armes automatiques et paralysantes toutes les fenêtres de la villa.

Smith Beffort grimpa trois marches, posa son doigt sur le bouton de sonnette, réitéra vainement.

— *Go !* jeta-t-il, enfoncez la porte !

Seater fit clignoter sa lampe de poche. Un camion-grue sortit de l'ombre, s'amena en marche arrière. La flèche de dépannage, courte et solide, s'abaissa à l'horizontale, et le camion fonça sur la porte que la flèche éventra sans coup férir. Dès que le camion eut libéré l'entrée, Beffort et les G'men s'élancèrent. Beffort donna la lumière, visita les pièces du rez-de-chaussée, Mie sur ses talons, revint dans le vestibule. Seater et Mannering descendaient précisément du premier étage.

— Rien, fit Seater, et vous ?

Beffort secoua négativement la tête, renifla. L'air sentait encore le tabac, et Mimiko ne pouvait être loin.

— En haut, dit Mannering, trois chambres étaient occupées. Une par Mimiko, les autres par des femmes.

Il ouvrit une fenêtre, déploya l'antenne d'un talky-walky et donna l'alerte aux hommes de l'extérieur.

— La cave ? proposa Mie.

Beffort opina. Sa femme et lui savaient depuis longtemps que les gens de M^me^ Atomos procédaient comme les taupes… Ils trouvèrent aisément l'entrée de la cave, descendirent une douzaine de marches, se retrouvèrent dans une salle souterraine entièrement bétonnée. Casiers à bouteilles, deux fûts, le réservoir de fuel…, et une grande tache de ciment frais portant des traces de pas tout aussi fraîches !

— Pas de doute, commenta Mie, Mimiko et deux femmes sont passés par là !

— Pour oublier cette bande de ciment, ils devaient être rudement pressés ! fit Beffort. Ils se sont dirigés vers ce mur, *hey ?*

D'après la direction des pas, cela se voyait au premier regard, seulement, le mur en question ne comportait aucune porte apparente. Beffort ne chercha pas le système d'ouverture. Il remonta en vitesse en disant :

— Suivez-moi, je suis persuadé que ce mur sud cache un tunnel qui aboutit près de l'aéroport !

Mie, Seater et Mannering grimpèrent derrière lui dans la *Malibu* qui démarra sur les chapeaux de roues. Beffort vira dans la voie privée, stoppa non loin de l'immeuble à quatre étages.

De cet endroit, il voyait très nettement les lumières des bâtiments de l'aéroport civil, ainsi que les balises des deux pistes principales. Beffort se

pencha, héla un cop que le dispositif d'encerclement avait planté là.

— Vous n'avez pas vu un homme et deux femmes ?

— Non, *sir,* rien n'a bougé dans ce coin.

Beffort laissa partir la *Malibu,* stoppa une nouvelle fois au bout du chemin sans issue. Il y avait là un parking, puis, immédiatement après, au-delà d'un muret, c'était toute la perspective du terrain que la clarté lunaire baignait d'une lueur diffuse. Très loin, une *Rickle* tractait lentement un gros avion de ligne, mais rien d'insolite en cela…

Soudain, Mie vit passer trois silhouettes devant l'une des balises. Ç'avait été très fugitif, presque irréel, et les silhouettes s'étaient instantanément évanouies dans la pénombre, mais Mie était sûre de son fait.

— J'ai vu trois personnes se diriger vers les hangars, Smith ! Là, de l'autre côté de la piste !

Ils sortirent tous en même temps, escaladèrent le muret facilement, et se mirent à courir, sous l'œil froid du cop que la consigne retenait sur place. Très vite, Mie et Seater furent lâchés, et Beffort se retrouva au coude à coude avec Mannering.

— Grotesque ! haleta Smith, ils ont trop d'avance !

Poumons en feu, l'inspecteur ne répondit pas. Il n'avait pas cavalé autant depuis l'université, avait la sensation que ses jambes lui entraient lentement dans le ventre.

— Courage, Mannering ! Plus que mille mètres !

Mannering serra les dents, ressentit comme un regain d'énergie en repérant les trois silhouettes auprès d'une balise. Beffort avait également vu. Il stoppa Mannering.

— Inutile de continuer… Ils sont près du hangar… Un avion doit les attendre là-bas.

Il soufflait fort, parlait par à-coups, mais Mannering était de son avis.

— Votre talky ? demanda Beffort.

— Dans votre voiture ! fit l'inspecteur avec rage.

— Pas de chance… Pour avoir une telle avance, Mimiko et les deux filles ont dû prendre la fuite juste après le coup de fil de ma femme, alors que le bouclage du secteur n'avait pas commencé. Quelque chose les a alertés, mais quoi ?

Mannering haussa les épaules. Vers le hangar, un moteur se mettait soudainement à ronfler…

— Retournons à la voiture, décida Beffort.

Ils pivotèrent, virent avec stupeur la *Malibu* qui arrivait pleins phares, au beau milieu de la piste nord-sud. La voiture fut vite sur eux. Mie freina sec.

— Montez !

Ils ne se firent pas prier, et la *Malibu* redémarra comme une flèche.

— Doucement ! conseilla Smith, il faut couper à travers champs en direction du hangar.

Mie braqua, et la voiture se mit à sauter dans les inégalités du terrain. Tous regardaient grossir le hangar. Un petit avion rouge en sortait doucement, mais ses occupants n'étaient pas encore visibles. Puis, la *Malibu* se rapprocha, l'avion vira, et Beffort vit qu'il n'abritait qu'un seul homme. Un type blond, pas content d'avoir les phares dans les yeux, et qui hurlait des injures inaudibles sous son habitacle.

Beffort se tassa un peu sur son siège. Mie leva le pied.

Selon toute évidence, Mimiko, Icho Fuji et M^me^ Yshinari n'avaient jamais eu l'intention de fuir en avion !

— C'était la grosse feinte, fit Mannering. En ce moment, ils doivent rouler vers une destination inconnue !

Il ne se trompait pas. Derrière le hangar, il y avait un parking réservé au personnel navigant, et une bonne centaine de véhicules y étaient garés. Plus loin, auprès de la barrière à balancier, le gardien confirma qu'une voiture avait quitté l'enceinte de l'aéroport dix minutes auparavant. Non, il n'avait pas spécialement prêté attention à ses occupants. Il ne se trouvait là que pour ouvrir et fermer ce satané machin, et pour interdire aux camions et aux cars de pénétrer sur le parking…

Depuis la *Malibu,* Beffort lança un message de recherches que Ralf Stuton se chargea de diffuser, et Seater libéra les hommes qui encerclaient toujours le secteur de Peetz Street.

— Retournons au Central, dit Beffort.

— Et la maison de Mimiko ? demanda Mannering.

— Vous n'y trouverez rien, assura Beffort. Je me demande ce qui a pu alerter Mimiko ? Mie lui annonçait une nouvelle *vraie* et n'a pas commis de

faute… Pet Ebbing existe, puisque Charney l'a arrêté ! C'est à n'y rien comprendre !

Mie poussa un soupir, rangea la *Malibu* le long du trottoir et dit :

— Smith, vous êtes responsable ! C'est vous qui m'avez dit de ne pas oublier que je téléphonais de Riverside ?

— Evidemment ! Pourquoi ?

— Sur le moment, je n'y ai pas réfléchi, mais tout fonctionne *automatiquement* entre la Californie et le Colorado ! Quand j'ai ouvert la bouche, Mimiko a su immédiatement que je ne pouvais pas l'appeler de Riverside ! La standardiste que j'ai imitée était de trop, Smith !

Beffort serra les mâchoires. Dans sa lutte contre M^me^ Atomos, c'était la première fois qu'il commettait une erreur aussi grossière…

CHAPITRE X

À deux heures du matin, Charney avait réuni assez de preuves contre Pet Ebbing pour l'expédier en prison pendant une trentaine d'années : trafic de drogues, chantages, proxénétisme…

Seulement, et c'était là que le bât blessait, Ebbing niait être, ou avoir été, en relations avec *l'O.A.A.M.A.,* et Charney manquait de preuves pour le confondre. Sous la clarté aveuglante des lampes à iode, Ebbing transpirait, mais ne cédait pas un pouce de terrain quant à sa version des faits.

— Le type venait régulièrement assister au spectacle deux fois par semaine. La semaine dernière, il m'a demandé si je ne pourrais pas lui rendre un service. Moyennant cinq cents dollars, il voulait que quelqu'un se charge des clips et les transporte à Sterling. J'aurais pu faire le voyage en voiture, mais le type a refusé. Nous avons examiné la question sous tous les angles et, à force de discuter, j'ai fini par lui dire accidentellement que je connaissais une fille de chez Weyerhause. Il a imaginé cette combine. Dany a fait le boulot. Voilà, je n'en sais pas plus.

C'était une explication simpliste, peu vraisemblable. Cependant, elle avait certainement le mérite de ne pas trop s'écarter de la vérité aux yeux d'une personne non prévenue. Charney pensait à un juge de Riverside, par exemple. Si Ebbing comparaissait, l'affaire des clips ne viendrait pas aggraver son cas. On estimerait que le truand qu'il était pouvait fort bien être mêlé à une histoire semblable sans en connaître les tenants et les aboutissants, pour la bonne raison que sa réputation le prédisposait à ce genre de machinations louches.

— Vous savez, fit Ebbing, au point où j'en suis, je n'hésiterais pas à tout vous dire si j'en savais plus.

Il ne manquait pas d'habileté. Charney sourit.

— Racontez ça à un magistrat, mais pas à moi. En réalité, vous appartenez à *l'O.A.A.M.A.* ou au gang Atomos, et c'est la peur qui vous

cloue le bec ! Si *on* apprenait que vous avez parlé, *on* vous descendrait, même en prison d'Etat !

Il se leva, marcha à la fenêtre, et dit sans se retourner :

— Je suis certain que vous êtes le numéro un dans cette affaire, et que l'homme derrière lequel vous vous retranchez n'existe pas. Vous truquez le jeu. Je vais donc truquer le mien ! Hankers, convoquez les journalistes et les photographes pour neuf heures. La bobine de notre ami Pet paraîtra dans les principaux canards des U.S.A., avec cette légende : *Voici Pet Ebbing, l'homme qui a eu le courage de dire au F.B.I., toute la vérité sur le gang Atomos !*

Ebbing se dressa.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça !

Un G'man l'obligea à s'asseoir. Charney haussa un sourcil.

— Tiens ! C'est vrai, *moralement* je n'en ai pas le droit ! Dites, Pet, vous n'avez pas l'air de savoir que nous sommes capables d'être aussi truands que vous ! Dans la vie, ce qui est méritoire, c'est de rester honnête… Tenez, puisque ma façon d'agir ne vous convient pas, je vous propose un marché : vous avouez, et vous avez ma parole de flic que nul n'en saura jamais rien ! Qu'en pensez-vous ?

Ebbing grimaça. Il se sentait coincé. Son œil dévia vers la fenêtre que Charney venait de démasquer. Elle se situait au cinquième étage du commissariat principal de Riverside, et, même s'il parvenait à plonger à travers les vitres, il n'avait aucune chance d'arriver vivant en bas.

— Alors, Pet, dit doucement Charney, vous ne donnez pas votre avis ? Pourtant, le problème est simple : si vous parlez, je ne convoque pas les journalistes. Si vous restez muet, tout le monde apprendra que vous vous êtes mis à table.

— Je ne sais rien !

— Mais si, mais si, vous savez tout, s'entêta Charney. Je parie que vous pouvez nous dire en quel lieu les clips ont été fabriqués et irradiés. Cela a dû se passer dans un laboratoire de Riverside ou de sa proche banlieue. Allons, Pet, un peu de bonne volonté !

Ebbing posa les coudes sur le bureau, cacha son visage dans ses mains et demanda :

— Laissez-moi réfléchir un instant. C'est pas aussi simple que vous le croyez…

Charney et Hankers échangèrent un coup d'œil. Ebbing commençait à craquer !

*

* *

Vers minuit, le téléphone s'était mis à grelotter chez Mike Sauers. Il avait décroché sans bouger de son lit, sans allumer, et avait dit :

— Ici, Mike. J'écoute.

— Salut, Sauers. Ici, Beny.

— T'es pas fou, de m'appeler à une heure pareille ? À minuit, je suis dans mon meilleur sommeil !

— Tu retardes, Mike, il n'est pas loin d'une heure ! J'ai un boulot pour toi de la part de Mimiko, et tu ferais bien de sauter tout de suite de ton lit. Paraît que cette cloche de Pet Ebbing vient de se faire coiffer par le F.B.I. !

Sauers avait effectivement sauté de son lit, et ses yeux s'étaient ouverts en grand malgré la conjonctivite qui lui collait les cils.

— Bon Dieu !

— T'as raison, Mike ! S'il parle, nous sommes cuits ! Tu as été choisi par Mimiko pour le faire taire avant qu'il ne soit trop tard. Je me suis tuyauté. En ce moment, Ebbing est interrogé au cinquième étage du commissariat principal. Mon informateur dit que l'immeuble d'en face possède un escalier de secours situé dans Taxe des fenêtres. Tu vois ?

— *Okay,* je vois.

— Fais vite ! Tu me téléphoneras ensuite.

Beny avait raccroché, et Sauers s'était rué sur ses vêtements et son fusil à lunette…

Maintenant, à deux heures du matin, il progressait rapidement sur l'escalier de secours aux marches métalliques. En bas, et à droite par rapport à l'amorce de l'escalier, un cop déambulait devant la porte du commissariat. C'était à cause de lui que Sauers avait perdu du temps. Il avait dû user de ruses de Sioux pour ne pas se faire repérer, procédant par

bond chaque fois que le cop tournait le dos, et s'écrasant dans l'ombre du mur quand le cop revenait vers lui.

Ç'avait été long, terriblement crispant. En arrivant au cinquième palier, Mike était en sueur et ses mains tremblaient.

Il s'adossa au mur, examina le bâtiment administratif. À la hauteur du cinquième, deux fenêtres étaient encore éclairées, et, à travers les vitres de celle de gauche, Sauers reconnut sans peine Pet Ebbing. Il était assis, et une lampe puissante l'éclairait de face.

Sauers fixa un silencieux au canon de son fusil, régla la lunette, leva son arme et prit appui sur la rampe de l'escalier. Quand le type au visage de bébé cesserait ses va-et-vient devant la fenêtre, il tirerait Ebbing comme un lapin.

*

* *

..

Charney se mit devant la fenêtre.

— Alors, Pet, cette confession ?

Ebbing se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Je peux vous en dire long, dit-il, mais ce ne sera pas sans contrepartie. Grâce à moi, vous pourrez détruire une petite usine et un laboratoire appartenant à M^{me} Atomos. Vous serez en mesure d'arrêter une dizaine de personnes de *l'O.A.A.M.A.,* et quelques tueurs du gang. Qu'offrez-vous en échange ?

Charney plissa le front.

— Je garderai secrète ton arrestation, et aucun journaliste ne saura qui tu es. Tu iras en prison, mais mon silence aura pour conséquence de te sauver la vie !

Il s'impatientait, passait au tutoiement, et Ebbing comprit que la tension montait. Il savait que Charney arriverait à le faire parler. En le passant à tabac ou en lui injectant une dose de sérum de vérité… Le F.B.I., ne manquait pas de ressources !

— J'ai trente-cinq ans, dit Ebbing, et si je passe devant un tribunal j'en écoperai pour autant ! Vous seriez content, à l'idée de sortir de tôle à

soixante-dix berges ?

Charney se décolla de la fenêtre, alla s'asseoir face à son prisonnier.

— Tu sais parfaitement que tu pourras bénéficier d'une remise de peine, ou d'une libération anticipée ! Cela dépendra de l'aide que tu auras apportée à la justice, et je…

La vitre inférieure de la fenêtre émit un curieux crissement, et, simultanément, le front de Pet Ebbing s'orna d'une tache pourpre. Ebbing ouvrit la bouche, battit l'air de ses bras avant de s'écrouler sur le côté. Hankers et le G'man bondirent vers lui, tandis que Charney fonçait à la fenêtre.

— Il est mort ! cria Hankers.

Charney vit que la vitre était percée d'un petit trou rond, ouvrit la fenêtre à la volée. L'immeuble d'en face ne comportait que des bureaux, et nulle lueur ne brillait du haut en bas de ses douze étages. L'escalier de secours baignait dans l'ombre, mais Charney distingua un mouvement à la hauteur du troisième.

— Hankers ! aboya-t-il, téléphonez au poste de garde ! Un homme dévale l'escalier d'en face à toute allure ! Il nous le faut vivant !

Hankers donna l'alerte, et une dizaine de cop's jaillirent dans la rue au moment précis où Sauers bondissait sur le trottoir. Le tueur se vit perdu, pressa deux fois la détente de son fusil, et l'un des cop's riposta par réflexe. Ecœuré, Charney regarda l'homme au fusil tressauter sous les impacts et bouler dans le ruisseau…

Désormais, la piste était coupée.

*

* *

Après quelques heures de repos, Mie et Smith Beffort se rendirent à l'hôpital où Akamatsu était en traitement. Chambre particulière, radio et récepteur TV.

— Vous êtes comme un coq en pâte ! fit Beffort. Nous vous avons apporté votre valise…

Akamatsu était grave.

— Ce qu'on dit sur Icho Fuji est vrai, Smith ?

— Oui. Mais vous n'êtes pas responsable, Yosho. C'est une jolie fille, et n'importe quel homme normalement constitué aurait été piégé comme vous.

— Qui est-elle ?

Beffort s'assit sur le bord du lit, Mie sur une chaise.

— Nous ne l'avons pas encore découvert, répondit Smith. À Washington, on ne possède pas ses empreintes, et personne n'a jamais entendu parler d'elle. En fait, Yosho, cette fausse *Miss* Fuji ne serait pas plus mystérieuse si elle venait d'une autre planète !

— Et au Japon ? insista Akamatsu.

— Inconnue, riposta Beffort. La *Tokkoka* nous a expédié un rapport négatif. En outre, Mie et moi avons joué de malchance ! À cause d'un malheureux coup de téléphone, M^me^ Yshinari, Mimiko et Icho Fuji nous ont échappé, tandis que le principal accusé de Charney se faisait assassiner à Riverside !

Akamatsu opina sombrement.

— Et maintenant, où en êtes-vous ?

— Exactement au même point qu'à Chardon, répondit Mie, sauf que nous savons que Icho Fuji est le bras droit de M^me^ Atomos. D'ailleurs, elles ont quelque chose en commun : toutes deux ont été amputées de la première phalange de l'index droit… À part cela, Icho Fuji, Mimiko et M^me^ Yshinari sont en fuite ou cachés tout près de nous dans l'un des innombrables refuges de leur sinistre maîtresse !

Akamatsu frappa son oreiller d'un poing rageur.

— Et dire que je suis cloué dans ce lit !

— Il n'y a pas de quoi en faire un drame, le consola Beffort. Pour le moment, vous ne serviriez à rien. La preuve en est que Mie et moi avons le loisir de vous rendre visite ! Dites-nous combien de temps les médecins vous garderont ici ?

Akamatsu eut un geste d'ignorance.

— Cela dépendra de mes réactions aux radiations que j'ai subies depuis Padanaram… Je ne suis débarrassé de cette montre radioactive que depuis hier, mais je me sens déjà sensiblement mieux… Smith, ne pensez-vous pas que Icho Fuji tentera de nouveau quelque chose contre nous ?

Sans un mot, Beffort alla ouvrir la porte. Un G'man se tenait dans le couloir. Beffort referma.

— Vous voyez que c'était prévu, Yosho ?

Puis, désignant la fenêtre, il dit encore :

— J'ai également pensé que l'on pouvait vous attaquer par là. Quelqu'un veille à l'extérieur. En ce qui concerne ma femme et moi, c'est différent. Nous sommes valides, et nous espérons fermement que le gang Atomos s'en prendra à nous.

Une infirmière entra et dit :

— Désolée, mais M. Akamatsu doit subir des soins.

Mie et Smith se levèrent, promirent de revenir le lendemain si cela était possible, et quittèrent l'hôpital.

La *Malibu* décolla du trottoir, et une grosse Chrysler se mit à la filer, de loin, avec énormément de précautions. Quatre hommes l'occupaient.

Lorsque les deux voitures se furent éloignées, une jeune femme descendit d'une petite M.G. qui stationnait depuis un instant sur le parking du magasin *Shauber.* Elle était jolie, élégante, représentait l'Américaine telle que les magazines aiment en orner leur couverture. À la main, elle portait un paquet carré soigneusement fermé par des bandes de scotch.

Elle pénétra dans l'enceinte de l'hôpital, avança vers la réception.

— Je voudrais voir M. Akamatsu, demanda-t-elle gentiment.

L'employé leva les yeux.

— Si vous n'avez pas de laissez-passer, c'est impossible, *Miss.* Il faudra revenir à l'heure des visites.

Elle sourit, montra le paquet.

— Je reviendrai, mais pourriez-vous lui faire parvenir cela ?

Du genou, l'employé pressa un bouton. Puis, il dit :

— Naturellement. Laissez-le ici, M. Akamatsu le recevra dans moins de cinq minutes.

Elle le remercia d'un sourire éblouissant, posa le paquet sur la banquette et s'éloigna. Dehors, elle jeta un coup d'œil derrière elle, traversa l'avenue et, au lieu de marcher directement vers sa M.G., elle entra chez *Shauber.* Il était clair que cette charmante jeune femme s'assurait qu'elle n'était pas

suivie, mais, malgré tout son métier, elle ne pouvait repérer le G'man que le coup de sonnette de la réception avait lancé sur sa piste.

Dans l'hôpital, un autre agent fédéral venait de se charger du paquet. Il sortit, glissa le colis dans une caisse blindée que le coffre de sa Chevrolet abritait, et, s'installant au volant, il démarra vers le centre. Douze minutes plus tard, il pénétrait dans le laboratoire que dirigeait Mother. Averti par radio, ce dernier réceptionna le paquet dans sa chambre spéciale, et un spécialiste se mit en devoir de l'ouvrir avec une douceur de sage-femme.

Très vite, il bloqua le système qu'il venait de mettre à jour, se retourna vers Mother, et dit :

— Un petit kilo de plastic. Mise à feu électrique par ouverture du carton… Le « client » en aurait pris un coup !

L'agent fédéral sourit, descendit un étage et fit appeler la voiture 12 par radio. Le pilote de la voiture en question suivait précisément la petite M.G. Il répondit à son indicatif, et apprit que la charmante jeune femme était dangereuse, qu'on avait tout lieu de penser qu'elle était membre à part entière du gang Atomos.

Il appuya un peu sur l'accélérateur et se rapprocha de la M.G. qui s'apprêtait à sortir de Sterling.

Pendant ce temps, Smith et Mie Beffort écoutaient la voix de Ralf Stuton :

— Witturst n'est pas encore certain, mais il a l'impression que cette Chrysler est après vous. Il y a quatre hommes à son bord. La voyez-vous ?

Beffort scruta le rétroviseur, mais la Chrysler dont parlait Stuton se tenait en dehors du « cadre ».

— Je ne vois rien, Ralf. La voiture nous aurait pris en chasse dès notre sortie de l'hôpital ?

— Oui. Seater croit dur comme fer que la fille au paquet et les quatre types de la Chrysler sont arrivés ensemble. Essayez de suivre un parcours anormal, patron, cela donnera une certitude à Witturst.

— *Okay,* fit Beffort, je reviens sur l'hôpital.

Il vira dans une petite rue, tourna immédiatement, contourna le bloc et retomba dans le boulevard qu'il venait de quitter. Pendant tout ce parcours, il avait gardé un œil sur son rétro, mais la Chrysler était demeurée hors de

vue. S'il s'agissait réellement d'une filature, elle était effectuée par des hommes de métier et qui en connaissaient toutes les ficelles.

Un instant s'écoula, puis Stuton annonça :

— Plus de doute, *boss,* vous êtes filé ! Witturst est sur le boulevard. La Chrysler est derrière le camion vert des messageries Norton.

Beffort déboîta, changea de file, découvrit enfin la Chrysler, puis, plus en retrait, la Chevrolet noire de Witturst.

— C'est *okay,* Stuton ! lâcha-t-il dans son micro, vous pouvez dire à Witturst d'abandonner.

— Qu'allez-vous faire ?

— D'abord, dites-moi si la voiture 12 est toujours en contact avec la M.G.

— Parfaitement. Je suis même en mesure de vous apprendre que la M.G. vient d'entrer dans une propriété de Willard, une petite localité située à une douzaine de kilomètres de Sterling.

— Dans ce cas, sourit Beffort, le fil est renoué, et ces quatre types ne peuvent rien nous dire de plus. Je vais les emmener à la campagne et voir ce qu'ils ont dans le ventre. S'ils ne connaissent pas la *Malibu,* ils vont être surpris ! À tout à l'heure, Ralf !

CHAPITRE XI

La *Malibu* traversa Sterling à petite allure et descendit vers le sud en empruntant la Fédérale 6. Cette route la fit passer à proximité de l'aéroport, puis, Beffort changea de chemin à Atwood et dirigea la *Malibu* vers Willard.

À son côté, Mie fumait tranquillement, sans poser de questions. Elle savait de quoi la *Malibu* était capable et, malgré la grosse Chrysler qui suivait toujours, se sentait aussi calme que si elle n'avait pas directement été concernée.

Juste après Atwood, la radio du bord entra en action.

— Ici, *628. D.V. As,* lança Ralf Stuton d'une voix anxieuse. Vous m'entendez, *Masque Jaune* ?

Mie passa en émission et dit :

— Nous vous entendons, Ralf. Que voulez-vous ?

— Votre position ?

— Quelque part entre Atwood et Willard, dit laconiquement Mie. Nous attendons que la Chrysler se décide. Elle ne va pas nous suivre éternellement, n'est-ce pas ?

— J'ai un message de la voiture 12, fit Stuton. Il paraît que la propriété où a disparu la M.G. est une véritable forteresse. Du haut du mur d'enceinte, n°12 a vu des réseaux de barbelés. À la jumelle, il a pu distinguer des guetteurs sur la terrasse de l'habitation, ainsi qu'une mitrailleuse de 12,5. Il dit aussi qu'un hélicoptère est garé derrière la maison. À part cela, n°12 pense que l'entrée de la propriété est bardée de caméras et de micros, et qu'il est impossible de la franchir sans être immédiatement repéré.

Beffort prit la parole.

— Si je comprends bien, Ralf, n°12 est tombé sur un Q.G. du gang Atomos ?

— Probablement. La propriété est isolée, et ressemble comme une sœur à celle que M^me^ Beffort avait détectée non loin de Cincinnati. Sans être devin, on peut en déduire que la maison comporte une cave d'où partent plusieurs souterrains aboutissant loin de Willard, non ?

— Sans doute, admit Beffort. Ce genre de refuge date de la grande période Atomos, et les Etats-Unis doivent encore en être truffés, malgré nos recherches. Dites à n°12 de ne pas montrer le bout de l'oreille. Qu'il attende notre arrivée. En temps utile, je vous demanderai la position exacte de la propriété. Terminé, Ralf ?

— Terminé, *boss*. Faites gaffe…

Il coupa, et Beffort reporta son attention sur le rétroviseur. La Chrysler n'était plus visible, en raison des courbes que la petite route décrivait, mais elle ne devait pas être très loin. L'endroit était idéal pour une filature. Des virages, des arbres, d'incessantes ondulations de terrain…

— Smith !

Beffort regarda devant lui et crispa les mâchoires.

Au bout d'une longue ligne droite, le gang Atomos avait tendu son embuscade. Cela avait certainement été préparé en hâte, sur les indications radio de la Chrysler, mais il était évident que rien n'avait été négligé. Deux énormes camions barraient la route sur toute sa largeur, et plusieurs nids de mitrailleuses étaient visibles sur les bas-côtés de la chaussée. Camions et mitrailleuses n'inquiétaient pas Beffort. Par contre, l'engin télécommandé qui avançait lentement vers la *Malibu* lui semblait beaucoup plus menaçant…

— Qu'est-ce que c'est, Smith ?

— Un petit char plein d'explosifs, répondit Beffort en freinant la voiture. S'il vient à notre hauteur, le blindage de la *Malibu* n'y résistera pas. La fuite s'impose, Mie !

Il vira rapidement, grâce à l'extraordinaire maniabilité de la voiture, redonna de la vitesse. Il s'attendait à rencontrer une opposition de la part de la Chrysler, mais celle-ci n'était pas en vue. Par contre, ses occupants avaient abattu deux gros arbres en travers de la route. L'opération s'était effectuée en moins de cinq minutes, c'est-à-dire trop vite pour être le

résultat d'une improvisation. De toute manière, le chemin était coupé, et, dans son rétroviseur, Beffort pouvait suivre la progression du petit char télécommandé. Il était encore à 300 mètres, avançait lentement mais sûrement…

— Qu'allons-nous faire, Smith ?

— Je ne sais pas. Si nous sortons, le gang nous descendra à la mitrailleuse. Si nous restons dans la voiture, nous sauterons avec elle.

Vous avez remarqué que le gang n'a pas tiré un seul coup de feu contre nous ?

— Cela veut dire que ces hommes savent que la *Malibu* est blindée. Smith, je crois que la fille de l'hôpital n'était destinée qu'à nous attirer dans ce piège ! Le gang savait que le paquet serait intercepté, que la fille serait suivie par l'un de nos hommes, et que nous déciderions de nous rendre à Willard afin d'éliminer la Chrysler en chemin ! Tout ceci a été préparé soigneusement. Les deux arbres ne tenaient plus debout que par un fil, et cette longue ligne droite a été choisie pour que nous ne puissions utiliser notre canon paralysant dont l'effet devient inexistant au-delà de cinq cents mètres !

C'était une tirade qui demandait du souffle. Mais, en quelques phrases, Mie venait très clairement d'expliquer la situation.

— Il faut stopper cet engin, grogna Beffort, sinon nous n'en sortirons pas vivants.

Il fit virer la *Malibu,* constata que le char et les deux camions s'étaient sensiblement rapprochés. La manœuvre consistait évidemment à réduire au maximum le champ d'action de la *Malibu.* Une fois coincée entre les arbres et le petit char, elle deviendrait une proie facile.

— Plus que deux cent cinquante mètres, dit Mie.

Beffort immobilisa la voiture, cadra le char dans le viseur de son tableau de bord, et déclencha le tir des deux mitrailleuses avant. Tous les projectiles firent mouche, mais le char continua obstinément sa lente progression. Beffort lâcha deux autres rafales sans plus de résultat, vit nettement les traçantes ricocher sur l'engin sans seulement entamer son blindage.

Il abandonna, fit reculer la *Malibu* jusqu'aux épais troncs d'arbres qui barraient irrémédiablement la route. Un peu pâle, Mie se tourna vers lui, le dévisagea sans un mot.

Beffort détourna les yeux. Dans le rétro, il voyait les quatre hommes de la Chrysler. Ils se tenaient à l'abri du virage, hors d'atteinte du tir des mitrailleuses arrière de la *Malibu,* prêts à ouvrir le feu si les Beffort tentaient une sortie.

Devant, le petit char et les deux camions n'étaient plus qu'à 200 mètres. Beffort fronça les sourcils. Pour quelle raison les camions avaient-ils besoin d'escorter le char à moins de cinquante mètres ?

Si l'engin était télécommandé par impulsions radio, il pouvait être manœuvré de loin…

— Passez-moi les jumelles, Mie.

La jeune femme fouilla dans le coffre à gants, donna à son mari l'objet qu'il demandait. Beffort régla la mollette, obtint un remarquable gros plan du char, ne put s'empêcher de sourire en apercevant le fil de téléguidage qui ondulait sur le sol.

Il rendit les jumelles à sa femme et dit :

— Regardez, Mie ! L'organisation Atomos n'est plus ce qu'elle était ! Jadis, nous n'aurions pas eu la moindre chance de nous tirer de ce guêpier, car le char eût été télécommandé depuis une colline par un invisible manipulateur ! Aujourd'hui, il nous suffira d'éliminer au rayon paralysant les hommes qui téléguident depuis l'un des camions !

Jumelles aux yeux, Mie secoua négativement la tête.

— Cela ne servira à rien, Smith. Les camions sont eux-mêmes télécommandés !

Beffort jura, reprit les jumelles. Entre les roues des deux véhicules, sous les châssis, il pouvait voir deux autres fils.

— Plus que cent cinquante mètres ! prévint Mie.

Beffort balança les jumelles sur la banquette arrière, régla le viseur du tableau de bord sur les pneus des camions et pressa le bouton de tir. Les mitrailleuses crachèrent le feu, et les traçantes témoignèrent de l'efficacité du viseur électronique. Les pneus furent littéralement déchiquetés, et les lourds véhicules commencèrent à s'écarter l'un de l'autre. La direction n'était plus contrôlable et le manipulateur devait lutter vainement pour maintenir les camions en ligne.

Il y eut un instant de flottement, puis l'un des camions quitta la chaussée. Ses roues braquèrent brusquement, dérapèrent, et s'enfoncèrent

définitivement dans le fossé. L'autre continua un moment, décrivit un lent arc de cercle, et franchit carrément le fossé avant d'aller s'arrêter entre deux arbres.

Néanmoins, et d'une manière inattendue, le char continuait de tenir le milieu de la chaussée.

— Les camions sont hors de course, fit Beffort, mais ils assurent toujours le relais ! Si ce fil ne se brise pas, nous sommes flambés !

Dans le camp adverse, on avait également compris le danger, car une dizaine d'hommes venaient de quitter leur trou. Ils s'efforçaient de ne pas se montrer, mais Beffort avait désormais un très bon champ de vision sur la route pratiquement dégagée. Sans ce satané char-miniature, la *Malibu* aurait eu la possibilité de continuer sa course vers Willard.

— Il faut couper le fil à la mitrailleuse, Smith !

— Difficile ! Sinon impossible… Mais, regardez ! Il commence à se tendre !

D'une longueur limitée, le fil arrivait effectivement au bout de son rouleau, à présent que les camions ne suivaient plus. Cela justifiait l'agitation des hommes du gang. Ils allaient probablement essayer de débloquer l'un des camions afin que le char puisse atteindre la *Malibu.*

C'était une question de quelques secondes. Beffort mit le paquet, arrosa la route au canon paralysant et à la mitrailleuse. Plusieurs hommes s'écroulèrent. Les autres plongèrent dans le fossé et ouvrirent le feu sur la *Malibu* qui accusa les rafales mais n'en porta pas la moindre trace.

La fusillade s'amplifia de part et d'autre, puis le fil reliant le char aux camions se rompit brusquement à la hauteur du raccordement en V, et le char s'immobilisa d'un bloc. Désormais, il n'était plus qu'un tas de ferraille sans âme.

Beffort appuya sur l'accélérateur, évita le char, dépassa les camions, fila à toute allure sur la ligne droite sans rencontrer la moindre opposition. Les hommes du gang Atomos se terraient dans le fossé. Sous peu, ils prendraient la fuite à travers bois, abandonnant sur place leurs morts et le matériel inutilisable.

Au bout de la ligne droite, Beffort appela *628. D.V. As.*

— Ici, *Masque Jaune,* Ralf. Nous venons de nous tirer péniblement d'un mauvais pas, et nous n'avons pas eu le loisir de nettoyer le terrain. Envoyez

des forces de police au kilomètre huit de la route Atwood-Willard. Il y a là deux camions et un char de poche bourré d'explosifs. Quant aux hommes, il faudra les pourchasser à travers bois. Des nouvelles de n°12 ?

— Il vous attend toujours, répondit Stuton. Rien n'a bougé dans la propriété depuis l'arrivée de la M.G.

— Dites-lui que nous serons sur place d'ici à une quinzaine de minutes. Les coordonnées ?

— Poursuivez votre route jusqu'à Willard, indiqua Stuton. Ensuite, vous traverserez la ville. Deux kilomètres plus loin, vous trouverez un chemin de terre qui s'enfonce dans la forêt. Il conduit à la propriété, et n°12 vous fera signe.

— Bien compris, Ralf.

Beffort repassa en réception, se tourna vers Mie.

— Si n°12 dit que rien n'a bougé dans la propriété, d'où venaient les deux camions, et les hommes du gang ?

— Ils ont quitté la propriété avant que la M.G. n'y revienne.

— Dans ce cas, n°12 aurait croisé les camions… Curieux qu'il n'en ait pas parlé à Stuton ! Puis, dans l'ordre chronologique, cela ne correspond pas ! Souvenez-vous que nous nous trouvions dans Sterling quand la M.G. entrait dans la propriété. À cet instant, nul ne pouvait deviner que nous irions aussi à Willard… Non, cela ne colle pas ! Votre théorie de la fille déposant son paquet à l'hôpital afin de nous faire tomber dans ce piège n'est pas la bonne, Mie. Je veux bien croire que les occupants de la Chrysler ont compris où nous allions dès que nous avons bifurqué à Atwood. Ce qui, entre parenthèses, n'était pas sorcier, puisque cette route ne mène qu'à Willard.

À présent, le visage de Mie reflétait l'indécision.

— Puis, ajouta Smith, si la fille à la M.G. avait su qu'on la suivait, croyez-vous qu'elle aurait aussi aimablement guidé n°12 jusqu'au refuge du gang ?

Mie posa sa main sur son bras, lui sourit.

— Nous avons chacun notre version, Smith, mais il y a peut-être une troisième explication qui ne nous vient pas à l'idée.

— Par exemple ?

— Les souterrains… Si l'un d'entre eux est suffisamment large pour laisser passer un camion.

— Je n'y crois pas, Mie. À mon avis, la fille à la M.G. et le commando qui nous a attaqués étaient chargés de deux missions bien distinctes et sans lien entre elles. Sans cela, il y a longtemps que n°12 aurait été assassiné.

La *Malibu* atteignait Willard, et la conversation tomba faute de nouveaux arguments. D'ailleurs, les Beffort avaient conscience de discuter pour ne rien dire. Les actions de M^me^ Atomos étaient toujours virulentes, mais il était difficile d'en déterminer le départ si le but final restait apparent.

En tout cas, nul ne pouvait nier que M^me^ Atomos suivait la même ligne de conduite depuis des mois, et qu'elle réussissait magistralement à interdire à ses ennemis de rechercher trop activement le lieu où s'érigeait son nouveau laboratoire !

À Riverside, il y avait eu une alerte. Instantanément, la sinistre femme avait fait le nécessaire pour que Beffort eût d'autres chats à fouetter. Sans cela, le gros des troupes anti-Atomos aurait porté ses efforts sur Riverside…

La *Malibu* traversa la ville, s'engagea sur la route dont avait parlé Ralf Stuton. Deux kilomètres plus loin, Smith repéra le chemin de terre. Il vira, s'enfonça entre les arbres. La voie était étroite, impraticable pour un camion ou tout autre véhicule lourd, et la *Malibu* n'y circulait que de justesse.

Après un nouveau kilomètre en pleine forêt, un homme sortit brusquement d'un taillis et agita une main amicale.

— Charles Hyde ! s'exclama Mie. Stuton aurait pu nous dire qu'il était ce n°12 !

Beffort freina, et Hyde dit :

— Content de vous voir, mais remettons les congratulations à plus tard. Ici, vous pouvez cacher votre monstre !

— La voie est malsaine ? demanda Smith.

— Pas jusqu'à présent, mais une certaine agitation règne dans la propriété. Il vaut mieux dégager en vitesse.

Beffort braqua vers le dégagement que Hyde désignait, vira à droite et se gara à côté de la Chevrolet du G'man, sous le couvert des arbres et à l'abri des taillis. L'endroit était bien choisi. Du chemin, on ne pouvait discerner la présence des deux véhicules.

Smith et sa femme descendirent, échangèrent avec Hyde une vigoureuse poignée de main.

— Quand êtes-vous arrivé à Sterling ? s'enquit Beffort.

— Hier soir. J.E.E., a estimé que ma tâche était terminée en Ohio. À propos de *Miss* Icho Fuji, je puis vous confirmer qu'elle n'a jamais habité New York ni…

— Nous sommes fixés à son sujet, coupa Beffort. Parlez-nous plutôt de la fille à la M. G…

Hyde se déplaça d'une dizaine de pas.

— D'ici, dit-il, vous pouvez voir le mur d'enceinte. En vous penchant un peu, vous verrez l'angle de la terrasse de l'habitation. Faites attention ! Là-haut, il y a des guetteurs équipés de jumelles ! En ce qui concerne la fille à la M.G., je n'ai rien à vous dire de plus. Je l'ai prise en filature dès sa sortie de l'hôpital. Elle a tenté de me semer en pénétrant chez *Shauber,* mais elle ne faisait pas le poids. Ensuite, je me suis contenté de la suivre de loin, et nous sommes arrivés à la propriété sans douleur. Depuis, calme plat.

— Cette agitation dont vous parliez ?

— Elle s'est produite très récemment. En fait, il ne s'agissait que de quelques types transportant des blessés sur des civières. J'ai pensé qu'une voiture allait les prendre en charge pour les conduire ailleurs, mais les types ont disparu dans la maison…

Smith et Mie échangèrent un coup d'œil. Cela semblait invraisemblable ; néanmoins, ils pensaient tous deux que ces blessés appartenaient au commando qui les avait attaqués.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Charles Hyde, j'ai dit une énormité ?

— Non, le rassura Beffort, mais vous êtes-vous demandé comment ces hommes avaient été blessés ?

— Oui, seulement, j'attends toujours la réponse ! D'autant plus que le groupe a surgi soudainement, exactement comme s'il venait de sortir de terre !

À ce moment, *628. D.V. As.* se manifesta. Beffort regagna la *Malibu,* s'annonça, et Ralf Stuton dit :

— J'ai une nouvelle étrange pour vous, patron ! À part deux arbres couchés en travers de la route, la police n'a rien retrouvé à l'endroit de la

bagarre ! Vous m'aviez bien signalé deux camions et un tank de poche, *hey ?*

— Et les quatre hommes de la Chrysler ?

— Néant ! Pas de Chrysler, pas de camions, pas de tank, et pas un seul cadavre sur le bitume ! Si le sol n'était pas jonché de douilles de mitrailleuses, on pourrait croire que les arbres sont tombés tout seuls !

— Parfait, Ralf, je crois comprendre. Dites aux cop's de continuer les recherches. Objectif : l'entrée d'un souterrain.

Stuton émit un sifflement.

— Vu ! lâcha-t-il, fallait y penser ! Terminé ?

— Terminé, mais restez en place. Sous peu, il se pourrait que l'on fasse appel à l'aviation. Je reviendrai en ligne dans un instant.

Beffort coupa, se tourna vers Mie et Hyde.

— Je suppose que vous avez compris ?

— Je n'en suis pas surprise, commenta Mie, cela était l'une de mes hypothèses, non ?

Hyde resta muet. Lui ne comprenait pas.

— Je vous expliquerai, promit Beffort, mais un peu plus tard. Pour le moment, allons voir ce qui se trame derrière ce mur…

CHAPITRE XII

À l'aide de grosses pierres, Charles Hyde avait érigé une plate-forme assez haute pour surveiller sans fatigue la propriété. Beffort s'y jucha, jeta un coup d'œil prudent par-dessus le mur. Ainsi que Hyde l'avait dit, il y avait des réseaux de barbelés, des hommes en armes sur la terrasse. Par une trouée, un hélicoptère était visible, ainsi qu'un bâtiment plat, tout en longueur, sans fenêtre ni cheminée.

Entre le mur et les barbelés, on avait laissé la nature faire son œuvre, et cette bande de terrain était hérissée d'une épaisse végétation. Hyde grimpa à côté de Beffort.

— Avant de trouver ce poste de guet, dit-il, j'ai dû chercher longtemps. D'ici, on a la sensation que la propriété est à découvert. En fait, elle est très bien dissimulée par les arbres. De la route, on ne voit absolument rien et, comme la grille est grande ouverte, personne ne saurait imaginer que les gens qui vivent là ont quelque chose à cacher. Au point de vue du camouflage, c'est du beau boulot !

Il parlait à voix basse, les yeux au ras du mur. En vieux routier de la lutte anti-Atomos, Charles Hyde avait appris à se méfier des micros et des caméras…

— Où avez-vous vu le groupe d'hommes portant les civières ? demanda Beffort.

— Ils ont surgi de derrière ce bâtiment plat qui ressemble à un hangar.

— C'est le mot juste, Hyde ! Il n'y a là que des cloisons et un toit. Mais, j'ai dans l'idée que cette construction est assez haute et assez large pour laisser le passage à un camion ! La porte doit être située à l'autre extrémité, et la pente du souterrain d'amorce là…

— Ce n'est pas un souterrain, mais un tunnel !

— Oui. Un tunnel équipé d'une route, et peut-être de rails où circule une motrice !

Charles Hyde dévisagea Beffort.

— Vous avez un don de double vue ?

— Simple déduction. Les blessés l'ont été lors du coup de main contre nous. Après la bagarre, ces hommes étaient planqués dans les fossés. La *Malibu* nous a conduits directement ici, à une allure rapide, et, malgré cela, le commando a fait plus vite que nous, alors que ses camions étaient hors d'usage. C'est un exploit ! Car avant de prendre le chemin du retour, les hommes valides ont dû ramasser morts et blessés, et faire disparaître les camions et le petit tank !

Hyde se tritura le nez.

— Si ce groupe est formé des éléments qui vous ont attaqués, il n'est pas revenu en motrice, mais en fusée !

— Avec Akamatsu, j'ai eu l'occasion d'utiliser une motrice « Atomos » du côté de Bishop[4], dit Beffort, et vous n'exagérez que très peu en la comparant à une fusée… N'empêche que ce tunnel peut exister en double ou en triple exemplaire ! Celui dont nous soupçonnons l'entrée doit mesurer près de six kilomètres, en admettant que sa sortie se situe bien à l'endroit de l'embuscade. Pourquoi les autres ne seraient-ils pas aussi longs ? Dans ce cas, le gang Atomos n'attendra pas que l'on vienne encercler la propriété pour prendre la fuite.

Mie se hissa jusqu'à lui.

— Avant d'entreprendre quoi que ce soit, dit-elle, il faut tout d'abord obtenir la certitude que Mimiko, M^me^ Yshinari et Icho Fuji se cachent bien ici. Sans cela, nous ne capturerons que des comparses, et tout sera à refaire.

Beffort dit :

— Nous avons tout notre temps.

Il regarda vers la propriété, et ajouta :

— Hyde, était-ce aussi calme avant que nous arrivions ?

— Oui. Pourquoi ?

Beffort consulta sa montre.

— Voici maintenant plus de trente minutes que nous avons échappé à l'embuscade. Les hommes du commando ont vu que nous prenions la route

de Willard, donc de la propriété. Comment se fait-il que personne ne cherche à savoir ce que nous sommes devenus ?

Mie et Charles Hyde furent frappés par le raisonnement de Smith. Le manque de réaction du gang était surprenant. Quand on voit un ennemi prendre le chemin du camp adverse, on sait qu'il va passer à l'attaque, et on se prépare, soit à fuir, soit à le recevoir chaudement. Or, le gang semblait avoir complètement négligé sa sécurité, contrairement aux méthodes de l'ex-Organisation Atomos qui agissait dans l'ombre, sans jamais n'offrir aucune prise aux forces de l'ordre.

— S'il ne s'agit pas d'un piège, conclut Mie, cette façon de faire n'a pas de sens. Ne croyez-vous pas qu'il serait bon de prévenir Stuton, Smith ?

Beffort acquiesça, descendit de son perchoir et marcha vers la *Malibu.* Il tendit la main, baissa la manette du poste émetteur-récepteur et appela *628. D.V. As.* Son premier appel restant sans effet, il recommença, mais vainement… Chaque fois qu'il passait en réception, le haut-parleur n'envoyait qu'un fond sonore où se mêlaient crachotements et fritures intenses.

— Une panne ? demanda Charles Hyde.

— Probablement. Voulez-vous essayer avec votre poste ?

Hyde grimpa dans sa voiture, appela à son tour le dispatching, sous l'œil attentif des Beffort, mais n'obtint pas de meilleurs résultats.

— Brouillage, dit Beffort. Voilà qui convient plus à la situation ! Les gens de M^{me} Atomos savent que nous sommes ici et préfèrent nous isoler avant d'agir !

Hyde grimaça.

— Nous sommes dans de sales draps, estima-t-il. Le chemin qui relie la route à la propriété peut être facilement bloqué, et nous…

Deux explosions très proches lui coupèrent la parole. Cela venait du côté opposé à la propriété, c'est-à-dire de la route de Willard, et, bien que très faibles, ces deux déflagrations marquaient sans doute le début d'une offensive de grande envergure. Beffort fit signe à Mie et à Hyde de ne pas bouger, se faufila jusqu'au bord du chemin.

À deux cents mètres, de chemin était maintenant coupé par un énorme cratère. De la poussière flottait encore dans l'air, et des branches d'arbres

jonchaient le sol, mais nul être humain n'était visible, aussi loin que la vue portait.

Beffort revint sur ses pas, et dit :

— C'était bien un piège, Mie. Le chemin devait être miné, ce qui explique la faiblesse des explosions, et les voitures sont incapables de franchir l'obstacle. Désormais, il ne nous reste que la possibilité de fuir à travers bois, si les choses tournent mal.

Il était anxieux, et ne le cachait pas. Hyde dit :

— Stuton connaît notre position. Il va donner l'alarme en constatant que nous ne répondons pas.

— J'en doute, dit Beffort. Il va croire que son propre émetteur fonctionne mal, et cherchera d'abord la provenance de ce brouillage. Avant qu'il ne comprenne, il s'écoulera un laps de temps que le gang mettra à profit…

Le calme et le silence qui régnaient alentour semblaient démentir ses paroles, mais, depuis les explosions, l'ambiance s'était très sensiblement alourdie, sans raison apparente.

La menace n'était pas précisée que, déjà les Beffort et Hyde sentaient qu'elle les recouvrait d'un manteau mortel.

— *Ils* ne nous attaquent pas franchement, murmura Smith, car nous disposons de la *Malibu* et de nos pistolets paralysants. Je me demande comment *ils* vont s'y prendre…

Hyde grimpa sur son tas de pierres, jeta un nouveau coup d'œil par-dessus le faîte du mur taillé en biseau.

— Aucun mouvement, dit-il, à croire que la propriété est vide. Même les guetteurs du toit ont l'air empaillé !

Beffort regarda à son tour. Sur la terrasse, les guetteurs ne bougeaient pas d'un pouce, et plus personne ne circulait au pied de l'habitation. Hyde commenta :

— Si ça doit chauffer, ce ne sera pas pour tout de suite.

— Pas de votre avis, grogna Beffort, ce calme est celui qui précède la tempête… Attendre que l'on nous matraque ne me convient pas, Hyde. Montons dans la *Malibu.* Une petite reconnaissance s'impose.

Ils prirent place dans la voiture. Beffort effectua une marche arrière, recula sur le chemin et lança la *Malibu* vers l'entrée de la propriété. En

longeant le mur, il essaya une nouvelle fois de prendre contact avec Stuton, mais le brouillage était toujours aussi efficace. Hyde demanda :

— Vous avez l'intention de pousser votre reconnaissance jusqu'à la grille ?

— Pendant que nous y sommes, répondit froidement Beffort, pourquoi ne pas aller jusqu'à la maison ? Au moins, nous en aurons le cœur net !

Hyde sortit son pistolet paralysant de son holster, et Mie pressa le contact du viseur électronique. La *Malibu* atteignit la grille, vira sèchement, et s'engagea à vive allure dans l'allée gravillonnée. Après deux courbes très prononcées, la grosse voiture déboucha sur un terre-plein assez vaste pour servir de piste d'envol à un petit avion de tourisme. L'habitation était en face, carrée, et imposante avec ses volets clos. Le hangar se trouvait sur la gauche, et on apercevait le nez de l'hélicoptère. Sur la terrasse, et à cause de la perspective, les guetteurs n'étaient plus visibles. Néanmoins, Beffort pouvait voir le canon de la mitrailleuse de 50 mm, inutilement braqué sur l'horizon.

— Je vous l'avais dit, fit Hyde, non sans soulagement, ici, c'est le calme plat.

Beffort continua sur sa lancée, roula jusqu'au hangar, stoppa à quelques mètres de l'hélicoptère, mais laissa tourner son moteur. Hyde mit la main sur la poignée de la portière.

— Ne bougez pas ! intima Beffort, *ils* n'attendent que cela pour nous canarder !

Hyde lâcha la poignée.

— Vous croyez vraiment qu'il y a encore quelqu'un dans cette baraque ?

Beffort n'eut pas le temps de répondre. Un petit tank de poche venait d'apparaître dans son rétroviseur. Il était du même modèle que celui de la route Atwood-Willard, avec la seule différence qu'il ne traînait aucun fil derrière lui et que sa vitesse semblait bien supérieure. Beffort dit :

— Regardez par la custode, Hyde, voilà une réponse à votre question !

Quand le G'man se retourna, un second petit tank venait de prendre position sur le terre-plein, exactement devant l'allée conduisant à la grille. Les deux engins devaient être télécommandés de l'habitation ou de la terrasse.

— Nous sommes victimes de la réputation de la *Malibu,* dit calmement Mie. Personne ne montrera le bout du nez tant que nous l'occuperons. Mais, si nous n'en sortons pas, les tanks de poche finiront par nous réduire en bouillie. Agréable perspective, n'est-ce pas ?

Smith démarra, contourna le hangar et prit position face à la maison et au tank qui venait de changer de direction. Sa vitesse ne devait pas dépasser le 50 à l'heure, mais il était visiblement très maniable.

— Il ne nous aura pas facilement, dit Hyde. Le terre-plein est suffisamment grand pour que votre voiture y joue les toréadors, mais que se passera-t-il quand vous serez à court de carburant ?

Beffort n'avait pas songé à cela. Il consulta sa jauge. Le réservoir était à moitié plein.

— Encore quarante litres, dit-il, nous avons de quoi voir venir.

Cependant, le tank atteignait l'extrémité du hangar. Beffort le laissa venir, lâcha la *Malibu* dans l'autre direction et roula très vite jusqu'à l'autre bout du terre-plein. Là-bas, le petit engin revenait vers l'angle de l'habitation, lourd, mais tenace, faisant voler le gravier sous ses étroites chenilles…

Au beau milieu de l'allée, l'autre tank montait une garde vigilante.

Deux minutes s'écoulèrent, puis la *Malibu* fut de nouveau contrainte de s'échapper. Beffort la pilota jusqu'au hangar, stoppa auprès de la porte, regarda le tank qui virait en souplesse et revenait à la charge. Celui qui le télécommandait ne cherchait pas l'interception, mais s'arrangeait pour que la voiture soit obligée de se déplacer sans cesse. Apparemment, on jouait l'épuisement du carburant…

— La radio ? proposa Mie.

Smith tenta encore de contacter *628. D.V. As*., insista sans succès. Le brouillage était permanent et ne laissait passer aucun son.

Beffort regarda arriver le tank. Cette lutte silencieuse contre une machine avait quelque chose d'hallucinant.

— Ils y mettront le temps, souffla Mie, mais ils finiront par vider notre réservoir. Alors, nous serons forcés de sortir et ils ouvriront le feu.

Beffort commençait à croire que Mie avait raison. Si ce petit jeu durait toute la journée – et il n'y avait aucune chance qu'il cesse avant –, la *Malibu* serait fatalement à court d'essence. Pour voir, il ouvrit sa portière et

fit mine de descendre. Instantanément, une rafale éclata sur la terrasse, et plusieurs projectiles vinrent s'écraser sur la voiture.

Beffort claqua la portière, démarra en trombe, décrivit une large courbe afin d'éviter le tank, et leva le pied lorsqu'il jugea son avance suffisante.

— Hyde, dit-il, vous allez prendre ma place. Mie, tenez le volant et l'accélérateur pendant que nous opérons…

Mie se chargea de la conduite sans bouger de son siège, et les deux hommes changèrent de place en escaladant le dossier du siège avant. Hyde prit le volant et demanda :

— Et maintenant ?

Beffort vérifiait le bon fonctionnement de son pistolet paralysant. Il dit :

— Je pense que nos adversaires ne remarqueront pas mon absence. Ils ont une vue plongeante sur la voiture et ne surveillent probablement que les portières. Lors du prochain déplacement, vous passerez au ras de la façade, et je sauterai.

Mie pivota vers lui.

— C'est un gros risque, Smith, dit-elle d'une voix soudainement enrouée. Qu'allez-vous faire ?

Beffort glissa son arme dans sa ceinture.

— Je vais aller dire deux mots aux téléguideurs et aux tireurs de la terrasse. Par la même occasion, j'essaierai de mettre hors d'état le système de brouillage radio. Attention, Hyde ! Voilà déjà cette satanée machine !

Le G'man braqua, contourna le tank, fonça derechef vers la façade.

— *Okay !* fit Beffort, ralentissez !

Hyde leva le pied, et Beffort sauta, se reçut en souplesse et se colla au mur, tandis que la *Malibu* continuait sa course et que Mie refermait doucement la portière pour ne pas donner l'éveil.

Tête levée, pistolet braqué, Beffort surveilla la façade pendant un court instant. Si le gang avait remarqué que la voiture n'abritait plus que deux occupants, sa réaction serait immédiate. Mais aucun volet ne s'ouvrit, et le tank de poche passa devant Beffort sans dévier de sa route. Alors, Smith avança lentement, se méfiant terriblement des volets du rez-de-chaussée par où la mort pouvait jaillir à chaque instant, cherchant une porte par laquelle il lui serait possible de s'introduire dans la demeure.

Il la trouva sur l'aile gauche de cette espèce de forteresse, mais comprit qu'il n'aurait aucune chance de la forcer sans attirer l'attention. Par contre, plus loin, il repéra un soupirail qui, étonnamment, ne comportait pas de barreaux. C'était une anomalie, peut-être même un autre piège, mais Smith n'était plus d'humeur à prêter attention aux détails de cet ordre.

Il utilisa son veston pour amortir le coup de crosse, et la vitre s'émietta presque sans bruit, au moment où la *Malibu* virait sur le terre-plein en faisant cascader le gravier. Ensuite, ce fut un jeu que de dégager le verrou intérieur du châssis et de se laisser glisser le long de la pente à charbon.

Dans la cave, le jour n'entrait qu'avec parcimonie. Smith trouva l'endroit bien exigu pour une aussi grande bâtisse. Il battit du briquet, fureta, ne découvrit rien de passionnant à part l'escalier qu'il escalada en douceur. Sur le palier, à la hauteur du rez-de-chaussée, il se heurta à une porte épaisse bardée de ferrures et d'une sorte de guichet méchamment obstrué par un grillage à moustiquaire. Il craignit l'obstacle insurmontable, mais la poignée tourna à la première sollicitation, et le battant s'ouvrit sur un couloir froid, sentant la moisissure, et quasiment sillonné de toiles d'araignées. De grosses épeires velues, tranquilles comme des vacanciers, qui sprintèrent éperdument le long de leurs fils quand la lueur du briquet leur tapa dans l'œil.

Beffort balaya les toiles d'une main dégoûtée, se faufila sous les bestioles en plein ballet, franchit un coude, et vit enfin filtrer le jour sous une autre porte de fer à la serrure massive. C'était la barrière, la frontière entre l'endroit où l'on vivait et celui qu'on avait condamné. Fatalement, la porte résista. Beffort jura doucement, tâta la serrure, sourit quand son auriculaire y pénétra entièrement.

Grosse serrure, mais pas de sûreté…

Beffort tordit un clou rouillé qui traînait sur le sol, farfouilla dans la serrure qui accepta de se rendre avec un claquement sec. Les gonds grincèrent épouvantablement. Ils étaient enrobés de rouille. Elle éclatait comme une grenade, en expédiant des éclats minuscules, staccato de mitraillette aux oreilles sensibilisées de Smith…

Enfin, l'entrebâillement de la porte fut assez large pour qu'il puisse s'y glisser. Il passa de l'autre côté, se retrouva dans le prolongement du couloir.

Plus loin, c'était le vestibule. La grande porte donnant sur la façade était à gauche. À droite, un escalier s'élevait gracieusement…

Beffort empoigna la crosse de son pistolet paralysant et posa le pied sur la première marche. Dehors, la *Malibu* et le petit tank continuaient leur partie de cache-cache.

CHAPITRE XIII

Jadis, la maison avait sans doute été meublée luxueusement et bien entretenue par un gros propriétaire terrien, mais cela était loin. Maintenant, la peinture s'écaillait, éclatait sous les pressions d'humidité, et des auréoles maculaient les plafonds, là où filtrait la pluie. Le toit-terrasse devait être lézardé, et des ruisselets d'eau traversaient les étages avant d'aller former des flaques dans le sous-sol.

Les volets étaient fermés parce que les fenêtres n'avaient plus de vitres, et le cuivre de la rampe s'habillait de vert-de-gris.

Silencieusement, Beffort grimpa les marches fendues et tellement gonflées d'eau qu'elles ne pouvaient craquer, puis il prit pied sur le palier du premier étage. Dalles de marbre, papier peint pendant par larges bandes, bas de portes rongés par les rats. Désolation d'un couloir circulaire plongé dans la pénombre. Sans raison, les semelles de Beffort se mirent à grincer. Il ôta ses chaussures, noua les lacets et suspendit le tout à sa ceinture.

Du dehors monta le crissement d'un dérapage, et le gravier vola. Beffort écarta légèrement un volet, vit passer le petit tank. D'en haut, il avait l'air d'une grosse tortue maladroite, mais terriblement puissante. La *Malibu* effectua un crochet dans ses propres traces, et fila vers le hangar. Le tank suivit, repassa sous la fenêtre de Beffort, disparut en chuintant.

Au-dessus de lui, Beffort perçut un bruit de pas étouffé.

Les pas accompagnaient le petit tank. Oreilles tendues, Beffort se laissa guider jusqu'à l'angle du couloir circulaire, revint. Le type du second étage se déplaçait en même temps que le tank…

Beffort compta mentalement les secondes, fonça dans l'escalier alors que le téléguideur, le tank et la *Malibu* arrivaient sur l'aile droite de la maison, puis il se planqua sur le palier du second, risqua un œil, vit M. Mimiko qui se baladait tranquillement le long du couloir.

Il tenait un émetteur entre deux doigts, faisait manœuvrer le tank en agissant imperceptiblement sur le directeur. En bandoulière, il portait un autre émetteur. Probablement celui destiné à l'autre engin toujours stoppé à l'entrée de l'allée…

M. Mimiko était un peu plus gras que sur la photo, mais il avait ce même petit air louche qui le rendait antipathique au possible. Beffort le laissa achever son aller-retour, et l'assomma proprement d'un coup de crosse. Il le retint gentiment dans sa chute, stoppa l'émetteur et fonça en direction de la terrasse. Maintenant, il s'agissait de faire vite. Les guetteurs enregistreraient l'arrêt du tank au prochain passage, comprendraient qu'un incident avait dû se produire…

Sur ses chaussettes, Beffort circulait comme une ombre. Il sauta sur le dernier palier, avisa dix marches de pierre, un grand rectangle de soleil qu'une silhouette maigre parcourait régulièrement, comme un balai d'essuie-glace sur un pare-brise. Beffort monta, passa la tête en même temps que la main armée du pistolet paralysant, se trouva nez à nez avec un type qui ressemblait à Scarett, et qui ouvrit une bouche énorme afin de pousser son cri de guerre.

Beffort lui balança un coup de rayon, et Scarett s'effondra, bouche ouverte et regard stupide. En s'éveillant, dans une petite heure, il aurait du mal à refermer la bouche…

Beffort acheva son pas, vit deux hommes. Ils tournaient le dos, étaient en position derrière la mitrailleuse 50 mm dont le canon imitait fidèlement les évolutions de la *Malibu.* Pour l'instant, ce canon était d'ailleurs immobile. L'un des deux types se releva.

— Mimiko s'est endormi, ou quoi ?

Beffort appuya sur le bouton de son pistolet, et les deux hommes plongèrent instantanément dans un sommeil réparateur. Après quoi, Beffort se montra à Mie et à Hyde, fit signe que tout allait bien, mais que la *Malibu* devait continuer ses va-et-vient. Hyde opina, relança la voiture…

Beffort repéra une antenne, suivit le câble jusqu'à un vasistas. À travers la vitre, l'opérateur fumait une cigarette, écouteurs aux oreilles, très *relaxe* avec ses jambes allongées sur le bureau… Beffort le décontracta tout à fait d'un petit jet de rayon, descendit dans la pièce et coupa carrément le contact sur le compteur. À présent, le brouillage n'agissait plus, et Mie allait pouvoir entrer en communication avec *628.*

Beffort quitta la pièce, se retrouva dans le couloir circulaire, et regagna le premier étage. M. Mimi ko commençait précisément à reprendre conscience, et quelques gifles accélérèrent le mouvement. Il ouvrit les yeux.

— Pas de cris, conseilla Beffort, sinon je vous endors pour le compte.

Il lui avait épargné le rayon paralysant pour ne pas devoir attendre une heure avant de l'interroger. M. Mimiko s'adossa au mur. Il se massait la nuque, tâtait la bosse énorme, grimaçait horriblement. Déjà laid, il devenait affreux.

— Où est M^me^ Atomos ? s'enquit Beffort, comme s'il demandait l'emplacement de la plus proche station de métro.

Mimiko haussa les épaules, s'enferma dans un silence hostile et dédaigneux. Beffort sourit, empocha son pistolet et releva son prisonnier d'une seule main.

— Si vous ne parlez pas, dit-il, je vais vous faire mal.

C'était de la candeur ; cette sorte de naïveté typiquement américaine inadaptable aux Asiatiques. Mimiko attaqua muettement, façon reptile, au corps à corps, et Smith s'envola sur un splendide premier d'épaule. Mimiko suivit : immobilisation et étranglement.

Beffort s'injuria mentalement, mit ses 95 kilos derrière un crochet au foie très percutant. Mimiko fit « Shhh » et se tassa comme un sac vide. Judo contre boxe, c'était perdant à tous les coups… Beffort ramassa son pistolet, ses chaussures, mit le premier dans sa ceinture et ses pieds dans les secondes avant de traîner Mimiko dans une pièce vide. La courte bagarre n'avait pas éveillé d'échos, et la *Malibu* tournait toujours en rond à l'extérieur.

Beffort paralysa Mimiko, revint dans le couloir. Il était plutôt indécis. La maison comportait un grand nombre de pièces, d'autres caves où s'amorçaient peut-être plusieurs souterrains… Si Mimiko et Scarett étaient là, probablement que M^me^ Yshinari et Icho Fuji devaient y être aussi.

En ce qui concernait M^me^ Atomos, c'était une autre paire de manches !

Beffort longea le couloir, dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée sans se soucier du bruit, entendit le claquement sec d'une porte, un martèlement précipité…

Il se guida au son, rencontra sur son chemin une porte bardée de ferrures. Même modèle que celle de la cave, sauf que nulle serrure n'était visible.

Selon toute évidence, le gibier détalait par le sous-sol…

Beffort courut, débloqua les verrous de la porte principale, leva la main pour stopper la *Malibu.* Le poste fonctionnait à plein, et Charles Hyde crachait des informations à l'intention de *628. D.V. As.* Beffort l'interrompit :

— Stuton ! lâcha-t-il dans le micro, envoyez du monde pour ramasser Mimiko, Scarett et deux autres types qui dorment dans l'habitation !

— Paralysant ?

— Oui, délai d'une quarantaine de minutes ! Que Witturst prenne le commandement. Quand il sera sur place, il se rendra dans la cuisine. Là, une porte sera ouverte. Je pense qu'elle donne sur un souterrain que Hyde, ma femme et moi allons suivre. Vous voyez le topo, Ralf ?

— *Okay !* Witturst viendra en couverture. Je passe le mot.

— C'est terminé, Ralf. Faites aussi ramener la *Malibu.* Je reprendrai le contact par talky-walky sur 27 mégacycles dès que cela sera possible. Je coupe !

Il joignit le geste à la parole, empoigna une mitraillette, fit signe à Hyde et Mie de le suivre.

Dans la cuisine, la mitraillette hacha la porte à mi-hauteur, et l'invisible mécanisme de fermeture rendit lame sous les balles de 11,5 mm.

De l'autre côté, et ainsi que Smith l'avait prévu, c'était une descente de cave. L'escalier était bien entretenu, sans humidité, s'enfonçait interminablement. Hyde comptait les marches :

— Cinquante-deux, cinquante-trois…

Les torches électriques n'éclairaient que les parois de béton, et leur clarté trop faible se noyait dans le vide ténébreux qui avalait les marches. C'était indéniablement une réalisation Atomos de la grande époque !

À la 78^{e} marche, l'escalier se terminait. Un souterrain étroit filait horizontalement vers l'ouest, et une ampoule nue l'éclairait de cinquante en cinquante mètres. Pas de route ni de voie ferrée, mais un simple chemin où l'on pouvait malaisément tenir à deux de front.

Beffort prit la tête et Hyde ferma la marche.

Au bout d'un kilomètre, Beffort vit un corps étendu. Celui de M^{me} Yshinari. On l'avait tuée d'une balle au cœur, à bout portant, pour être

sûr de ne pas la manquer, et certainement par surprise, car les traits de la Japonaise étaient extraordinairement détendus. Le sang coulait encore à gros bouillons.

— Elle n'est pas morte depuis longtemps, estima Mie. Nous aurions dû entendre la détonation.

— Silencieux, fit laconiquement Smith.

Charles Hyde se baissa, fouilla les vêtements, le grand sac de cuir noir. Mouchoir, peigne, un paquet de dollars, papiers d'identité, et une clef de voiture numérotée 02752 B et portant la marque *Neiman…*

— Si les membres du gang s'entre-tuent, fit Hyde, où allons-nous !

— Venez, intima Smith, ce cadavre n'est là que pour nous retarder ! Un crime signé :

Atomos !

Il repartit à longues enjambées que Mie eut du mal à adopter. Hyde garda le sac sous son bras et leur emboîta le pas. Après une dizaine de minutes, le souterrain remonta insensiblement et s'arrêta brusquement devant un nouvel escalier. Une quarantaine de marches, une trappe que Beffort repoussa des épaules avant de déboucher dans un living inconnu, sentant l'encaustique. Le soleil entrait à flots par les fenêtres, les meubles étincelaient, mais un vieil homme gisait devant la porte, au milieu d'une flaque de sang frais. Il n'était pas mort depuis longtemps et on l'avait tué de la même façon que M^me^ Yshinari. Par la fenêtre, Beffort vit une route, un croisement, et un poteau indicateur portant : *Willard 3. Sterling 12. Storreham 5.*

Une allée sablée reliait la maison à la route et, quand Beffort sortit sur le seuil, il eut l'impression qu'une vague odeur d'essence brûlée flottait encore dans l'air. Puis, contre le mur, il vit un automatique 7,65 mm équipé d'un silencieux. Il le ramassa. L'arme sentait la poudre, et deux balles manquaient à son chargeur.

— Maintenant, fit Charles Hyde, c'est clair : la personne que nous poursuivons s'est débinée en voiture après avoir tué le vieux pour l'empêcher de parler !

Déjà, Smith déployait l'antenne de son talky-walky. Il pressa le bouton du transmetteur et dit :

— Ici, *Masque Jaune* qui appelle *628. D.V. As.* Parle, *628,* parlez.

— *Okay !* fit Stuton, j'écoute.

Beffort donna sa position approximative, dit d'établir sur-le-champ des barrages sur la route n°14, entre Willard-jonction, Sterling et Storreham.

— C'est parti, répondit Stuton. Identité du suspect, marque et numéro de la voiture ?

— Je l'ignore, avoua Beffort. Que la police fasse des contrôles et qu'elle se fie à son nez… À partir de cet instant, nous retombons en plein cirage ! Witturst ?

— Il vient d'arriver à la propriété. La petite route, rendue inutilisable par les mines, a maintenant un pont de bois.

— Dites-lui de me ramener la *Malibu* au croisement de la 14 et de la 7. Qu'il envoie des gars dans le souterrain. Ils y trouveront le cadavre de M^me^ Yshinari. En poussant plus avant, ils arriveront à une maison et à un autre cadavre. J'attends Witturst dans cette maison. Il ne peut pas la manquer. Elle se trouve face au croisement.

— Bien compris, dit Stuton.

Beffort coupa. Charles Hyde montra l'allée sablée.

— Avez-vous remarqué qu'elle ne porte aucune trace de pneus ? dit-il.

Smith eut un petit sursaut. L'allée était effectivement lisse comme le dos de la main.

— Bon sang ! jeta-t-il, il faut tout de suite fouiller la maison ! D'abord, le garage…

Ils s'y rendirent. Le rideau s'ouvrit sans difficulté, et une grosse Cadillac bleu ciel apparut. Beffort s'assura quelle était en état de marche, fit tourner le moteur, vit que le réservoir était plein, leva sur Mie un œil étonné.

— Je ne comprends pas, dit-il. Rien n'était plus facile que de grimper dans cette voiture et de prendre la route…

Il tourna machinalement le volant, rencontra une résistance anormale, se baissa et constata que la Cadillac possédait un système antivol inédit. Blocage de direction sans action sur le moteur ni le contact !

À l'aide de sa torche, il examina le bloc antivol qui portait la marque *Neiman* et le numéro *02752 B !*

— Incroyable ! M^me^ Yshinari a feinté son assassin, certainement sans le vouloir ! Le type avait la clef de contact et ne pouvait deviner que…

Des coups sourds lui coupèrent la parole. Cela venait du coffre arrière de la voiture. Charles Hyde s'avança, pistolet en main, ouvrit le coffre d'un geste brusque, se trouva face à Icho Fuji qui dit d'un ton effrayé :

— Ne tirez pas, je vous en prie !

Mie et Smith se ruèrent.

— Que faites-vous ici ? demanda Mie.

Icho Fuji ouvrit de grands yeux, secoua la tête.

— Je ne sais pas, je ne sais plus… Quelqu'un m'a enfermée ici, puis le moteur s'est mis en route. Ensuite, il s'est arrêté, puis on a essayé d'ouvrir le coffre, mais je me suis cramponnée au montant, et la femme est repartie en m'injuriant.

— La femme ? fit Beffort, soupçonneux.

Icho Fuji le regarda, fronça les sourcils. Elle tentait visiblement de rassembler ses souvenirs. Enfin, elle dit :

— C'était une Japonaise âgée, au visage diabolique… Dites, qui êtes-vous ?

Il y eut un petit silence. Beffort se pencha.

— Smith Beffort, Yosho Akamatsu, hôtel *Statler,* vous vous souvenez ?

— Pas du tout. De quoi voulez-vous parler ? Je sais seulement que mon mari et ma fille vont s'inquiéter ! J'étais sortie pour acheter du lait…

— Quel est votre nom ? grinça Beffort qui sentait la rage le gagner.

— Je m'appelle Inoki Yosoto, fit la jeune femme apeurée.

— Et vous avez un mari et une fille ! Où vivent-ils ?

— À Philadelphie, tout près d'ici… Soyez gentil, et dites-moi ce que je fais dans cette voiture, et comment j'y suis venue ? Je me sens devenir folle !

Les Beffort et Charles Hyde étaient pétrifiés.

Intérieurement, M^me^ Atomos, *alias* Icho Fuji, *alias* Inoki Yosoto, jubilait… et respirait plus librement. Au départ, c'est-à-dire lorsque les Beffort et Hyde avaient pénétré dans la propriété, elle s'était cru sur le point de réaliser enfin sa vengeance. Ensuite, Beffort avait mis hors de combat M. Mimiko, Scarett et les deux mitrailleurs, sans que M^me^ Atomos pût s'y opposer sans prendre d'énormes risques. Alors, ç'avait été la fuite en compagnie de M^me^ Yshinari qu'il avait fallu abattre pour gagner quelques

minutes. Dans la maison, le vieil homme, correspondant de *l'O.A.A.M.A.,* pouvait devenir un témoin redoutable. Elle l'avait tué froidement, puis s'était ruée vers la Cadillac de M^me^ Yshinari… Volant bloqué, toute fuite devenait impossible ! M^me^ Atomos s'était représenté les routes barrées, les contrôles d'identité, et avait aussitôt décidé de mettre en application la seconde partie de son plan.

Maintenant, l'œil dilaté, elle regardait Beffort et Mie qui ne savaient que croire et se livreraient évidemment à une enquête, et elle se retenait pour ne point sourire. Victime de M^me^ Atomos, n'importe quoi pouvait lui être arrivé…

*

* *

En premier lieu, et quand il fut revenu au Central de Sterling, Smith Beffort s'arma d'un annuaire de Philadelphie et chercha le numéro de téléphone de Miko Yosoto. Il le trouva rapidement. Il correspondait à celui que Inoki Yosoto avait indiqué, et l'adresse était également la même.

Dents soudées, Beffort appela le commissariat central de Philadelphie, apprit que la disparition d'Inoki Yosoto avait effectivement été signalée par son mari au début du mois de mai.

À quelque chose près, cela coïncidait avec l'apparition d'Icho Fuji à Padanaram.

Beffort appela ensuite Miko Yosoto, le mari, eut la chance de l'obtenir immédiatement au téléphone. Il dit :

— Ici, le F.B.I., monsieur Yosoto, c'est au sujet de votre femme.

— Vous l'avez retrouvée ? demanda anxieusement l'homme.

— Nous avons retrouvé une femme qui lui ressemble. Pouvez-vous me dire si M^me^ Yosoto avait une cicatrice sur la joue droite ?

— Non ! J'ai déjà dit à la police que ma femme était amputée de l'index ! Je n'ai jamais parlé de la joue !

Furieux, le type raccrocha. Beffort l'imita, se tourna vers Mie et Hyde qui avaient suivi la conversation grâce à l'amplificateur.

— Alors ? dit-il, qu'en pensez-vous ?

Hyde dit :

— Aucun doute, M^me^ Atomos a enlevé cette jeune femme et l'a obligée à la servir sous hypnotisme ou un autre procédé du même genre. Ce n'est pas la première fois que cela se produit, n'est-ce pas ?

Mie ne donna pas son avis, mais Beffort et elle se comprenaient. Avant de « blanchir » Inoki Yosoto, il fallait voir…

CHAPITRE XIV

Après une aventure pareille, et pour faire « vrai », M^me^ Atomos-Fuji-Yosoto fut contrainte de jouer la carte de la dépression nerveuse. Indirectement, cela lui retomba sur le nez, en ce sens que Smith Beffort la fit aimablement admettre dans une maison de repos. En outre, et pour éviter que M^me^ Atomos s'attaquât de nouveau à elle, deux G'men furent chargés de sa protection…

M^me^ Atomos aurait pu ruer dans les brancards, exiger qu'on la relâchât immédiatement, puisque aucune preuve ne pouvait être retenue contre elle, mais elle n'en fit rien. Elle espérait simplement avoir pris toutes ses précautions.

Ainsi qu'elle s'en doutait, les Beffort se rendirent à Philadelphie, étymologiquement « la ville de l'amour fraternel », louèrent une chambre au *Franklin Motor Inn,* et allèrent faire un petit tour dans Market Street où Miko Yosoto tenait un magasin pompeusement baptisé « Au Roi de la chemise » mais guère plus grand qu'une boîte d'allumettes.

Pas d'employé, des chemises partout, et un petit homme jaune et triste avachi derrière sa caisse. Lunettes à verres épais, cachant mal les yeux mélancoliques et vite paniqués quand Beffort montra sa carte du F.B.I.

— Monsieur Yosoto ?

— C'est moi.

Sa voix semblait sortir d'un puits. Beffort se fit la réflexion qu'il avait rarement vu un homme aussi épouvanté. Littéralement. Yosoto avait la tête d'un homme qui est assis depuis des mois sur une chaise électrique…

— Nous savons où est votre femme !

Yosoto devint gris, tenta un sourire, réussit une grimace en forme d'orange écrasée, et dit :

— Pas possible ! Vous êtes sûr, au moins ?

Le plus mauvais acteur du Raving Théâtre eût été meilleur que lui !

— Non, fit Beffort, et c'est précisément pour cela que nous sommes venus vous voir. Avez-vous une photographie récente de M^me^ Yosoto ?

L'homme fit oui de la tête, se leva. Il était petit, avait les jambes tordues, et son ventre était comme un ballon de rugby. Tandis qu'il fouillait dans un placard, Smith et Mie échangèrent un coup d'œil. L'homme n'allait pas du tout avec la ravissante Inoki Yosoto. C'était flagrant. Si flagrant que cela ne pouvait pas être un coup monté…

— Voilà, dit Yosoto en posant une photographie sur le comptoir.

Les Beffort se penchèrent. L'ex-Icho Fuji y était représentée en compagnie de Miko et d'une petite fille de cinq à six ans qui lui souriait.

— Votre fille ? demanda Beffort.

Derrière les verres, les yeux de Miko clignotèrent.

— Oui, elle a six ans depuis deux semaines. Reconnaissez-vous ma femme ?

— Il y a une ressemblance, fit prudemment Beffort. Dites-moi, monsieur Yosoto, depuis combien de temps êtes-vous marié ?

Le Japonais inclina la tête, réfléchit et dit :

— Huit ans à la fin de l'année.

Jusqu'à présent, ses paroles corroboraient les déclarations d'Inoki. Mais les Beffort étaient fermement décidés à creuser la question. Pour leur tranquillité d'esprit, il fallait que le moindre doute soit balayé.

— J'aimerais parler à votre fille, fit Smith.

Yosoto souffrait.

— Ce n'est pas possible, dit-il, elle est à l'école.

— Quelle école ?

— Elle est demi-pensionnaire, éluda Yosoto. Si vous tenez vraiment à la voir, revenez ce soir après dix-neuf heures…

Beffort sourit.

— Cela n'a pas une grande importance, mentit-il. Donc, M^me^ Yosoto a disparu au début du mois de mai ?

Le Japonais retrouva soudainement son calme.

— Oui, au début du mois de mai, un mardi, si je me souviens bien… Elle était sortie pour cinq minutes. Il n'y avait plus de lait. Le magasin est au coin de la rue, et il ne faut guère de temps pour effectuer l'aller et le retour…

Il raconta comment il s'était inquiété, comment il avait finalement décidé d'aller voir la police, etc. Mais, tandis qu'il parlait avec volubilité, Smith et Mie avaient la sensation d'écouter un enregistrement d'une leçon bien apprise. Puis, Miko Yosoto vibrait. Il vibrait continuellement, maladivement, et des tics agitaient ses paupières, faisaient tressauter ses épaules maigres…

Beffort le laissa dire jusqu'à épuisement du sujet. Quand il se tut, il demanda :

— Si vous êtes marié depuis huit ans, vous devez posséder d'autres photographies que celle-ci. Une sorte d'album de famille ?

Miko s'assit sur son tabouret, prit sa tête entre ses mains.

— Hélas ! Peu après la disparition de ma femme, un court-circuit s'est déclaré chez moi, et l'armoire où je conservais tous mes papiers a été entièrement détruite.

— L'album de famille aussi, je suppose ? Si bien que vous ne détenez plus d'autre portrait de votre épouse ! C'est très regrettable, monsieur Yosoto !

— Je sais, la police me l'a déjà dit. Mais vous pouvez monter au premier. Les traces du sinistre sont encore visibles, et voici l'attestation de ma compagnie d'assurance.

Le papier était en règle, disait qu'un court-circuit *caractérisé* avait éclaté chez M. Miko Yosoto le 6 mai et qu'une armoire avait subi de graves dommages, ainsi que le plafond, le plancher, et la cloison séparant la chambre à coucher des parents de la salle à manger.

— Montez, montez, dit Yosoto avec une sorte d'agressivité, vous verrez que je ne mens pas !

Les douaniers renoncent souvent à examiner la valise qu'on ouvre spontanément. Beffort pensa que Yosoto pouvait offrir afin de mieux dissimuler. L'arbre qui cache la forêt !

— *Okay,* dit-il, je monte.

Yosoto s'inclina, tendit l'index.

— L'escalier est là. Pardonnez-moi de ne pas vous accompagner, mais je ne voudrais pas manquer un client. Les affaires sont si mauvaises, de nos jours…

Mie et Smith escaladèrent l'escalier en colimaçon, débouchèrent tout de suite dans la salle à manger. Lino, papier peint d'un vert hurlant, meubles bon marché. Mie passa dans la chambre, vit que le plafond, le mur et le plancher étaient fendus et noircis.

— Curieux, ce type, murmura Smith, on dirait qu'il cherche à nous cacher quelque chose. Puis, le fait que l'on ait retrouvé sa femme ne semble pas le remplir d'allégresse…

Mie ouvrit un placard mural, dévoila une penderie. Elle contenait trois costumes appartenant évidemment à Miko Yosoto, et une dizaine de robes démodées. Dans un grand tiroir, Mie trouva deux soutiens-gorge aux bonnets minuscules, une gaine renforcée, des bas épais pour « tous les jours »…

— Icho Fuji ne peut pas être Inoki Yosoto, Smith ! Sa poitrine est trop volumineuse pour tenir dans ces soutiens-gorge, et elle ne porte pas de gaine !

Smith revoyait les dessous vaporeux d'Icho Fuji, ses slips microscopiques, ses bas diaphanes…

— Il y a un mystère là-dessous, souffla-t-il. Je veux bien admettre que M^me^ Atomos a pu soumettre Inoki à sa volonté, l'obliger à s'habiller *moderne,* mais une poitrine reste telle qu'elle est ! Venez, descendons.

Ils étaient au milieu de l'escalier quand retentit une brève sonnerie. Celle qu'émet un téléphone que l'on raccroche. Smith sauta la dernière volée de marches, mais Miko Yosoto se tenait loin du combiné téléphonique, mains au dos, épiant un éventuel client derrière sa vitrine. En entendant Beffort, il se retourna, sourit.

— Vous avez vu ?

— J'ai vu… Dites, ce soutien-gorge est à votre femme ?

Miko rougit, se balança d'un pied sur l'autre.

— Oui, dit-il avec pudeur, mais il est très vieux. Inoki ne peut plus le porter depuis quelle a eu un enfant… Vous savez, je trouve que vous compliquez beaucoup les choses.

Tandis que les Beffort se trouvaient au premier, il avait dû réfléchir. Il montra une carte d'identité et ajouta :

— La photo et les empreintes d'Inoki sont là-dessus, et à la ligne des *signes particuliers,* on peut lire que son index droit est coupé. Si la femme que vous avez retrouvée…

— Je sais, coupa Smith, j'ai déjà tous ces renseignements.

Il jeta le soutien-gorge sur le comptoir.

— Où m'avez-vous dit que votre fille allait à l'école ?

— À Saint-John, dans Stenton Avenue, à l'autre bout de la ville…

— Pourquoi si loin ? Il y a des écoles dans le quartier.

— C'est une idée de ma femme, fit Miko d'un ton embarrassé. Saint-John est une institution privée et…

— Merci, trancha Beffort dont l'humeur se gâtait, je reviendrai ce soir pour bavarder avec votre fille. À moins que vous ne me disiez ce qui est *réellement* arrivé à votre femme ?

Miko blêmit. La rapidité avec laquelle il changeait de couleur était remarquable. Ce type devait être sous pression depuis des mois, et sa pigmentation avait atteint une sensibilité extrême.

— J'ai dit tout ce que je savais, murmura-t-il.

Beffort prit sa femme par le bras, sortit du magasin sans un mot. Dans la première rue adjacente, il héla un taxi.

— Stenton Avenue, école Saint-John.

Le taxi démarra, et Beffort s'avachit sur les coussins. Il cogitait ferme, et Mie respectait son silence. Enfin, vers Hunting Park, Smith dit :

— Miko Yosoto a peur. Une peur terrible, que seuls ressentent ceux qui ne sont pas directement menacés.

— Pardon ?

— Sa fille. *L'O.A.A.M.A.,* fit Smith en style télégraphique.

Mie, une moue au coin des lèvres, dit :

— Il n'aurait pas donné l'adresse de l'école.

Ils se comprenaient à demi-mot, intriguaient fortement le taximan qui gardait l'œil sur son rétro. Le sigle *O.A.A.M.A,* lui avait tiré l'oreille. Smith lui conseilla :

— Regardez votre route, mon vieux, nous sommes encore trop jeunes pour mourir.

Surpris en flagrant délit de curiosité, le type rentra le cou dans les épaules.

L'école Saint-John avait la charmante laideur d'une institution britannique. Murs de brique, grille en piques à pointe dorée, pelouse tondue, jets rotatifs. Dans le couloir ciré comme une piste de danse, il y avait des bancs inconfortables, des portes secrètes, beaucoup de verre cathédrale. Prévenue par le concierge, une bonne femme maigre, austère, de noir vêtue, s'amena en trottinant, nez au vent. Ses yeux n'étaient que deux billes sans vie, sa bouche un trait d'union. Elle toisa les Beffort comme s'il se fût agi d'élèves indisciplinés.

— Qu'est-ce que c'est ?

Vieille directrice, complexe de supériorité, d'autorité. Beffort lui colla son insigne sous le nez, et elle se décomposa.

— Je veux parler à la petite Yosoto.

Maintenant, elle crevait de curiosité. Le F.B.I. ? Ses yeux se mirent en roue libre, se fixèrent enfin.

— Son père vient de téléphoner, fit-elle d'une voix suraiguë. Que se passe-t-il ?

Beffort avait envie d'être grossier.

— Cela ne vous regarde pas. Allez chercher la petite.

— May est en classe… Tout à l'heure, elle ne pouvait arrêter ses larmes. Je…

Mie la poussa doucement.

— Allez la chercher, voulez-vous ?

La directrice céda au ton et au contact de cette main sur son bras. Elle avait l'impression d'avoir déjà vu Mie dans les journaux ou à la télé, croyait se souvenir que son visage était lié à l'affaire Atomos.

Deux minutes plus tard, elle revint avec la petite May Yosoto. Nom japonais, prénom américain, et pas la moindre ressemblance avec Icho Fuji-Inoki Yosoto. Les yeux encore rouges, un mouchoir trempé roulé en boule dans son petit poing crispé…

— Merci, fit Beffort à la directrice, laissez-nous.

Il était pète-sec par énervement, mais la femme en noir fila sans discuter. Devant les Beffort, la fillette n'était qu'un bloc de marbre. Mie s'accroupit pour être à sa hauteur, lui sourit gentiment, chuchota :

— Tu vois, je suis de ton pays…

Hostile, la petite lui jeta un bref regard. Comment parlementer avec une interlocutrice de six ans ? En tout cas, Smith n'en savait rien. Le sourire de Mie se fit très doux.

— Au Japon, j'étais dans la même classe que ta maman…

Elle cherchait la fibre sensible, et ses phrases se terminaient par des points de suspension. Une larme perla, roula sur la joue de la fillette qui se tenait très droite, figée dans une émouvante dignité. Ses doigts étaient tachés de pâte à modeler, et un bouton de son tablier bleu marine se décousait en pendant un peu.

Idiotement, Mie se sentit mollir. Elle pensait à son fils mort, se disait qu'il aurait pu devenir comme May Yosoto, et avoir de la pâte à modeler sur les doigts… Ses yeux s'embuèrent et, spontanément, elle prit la fillette dans ses bras. Un instant coula, et May Yosoto se mit à sangloter éperdument sans qu'aucun mot n'ait été prononcé.

Gêné, Smith s'écarta, s'assit sur le banc inconfortable. Entre Mie et l'enfant, il se passait quelque chose qu'il ne comprenait pas très bien. Mie chuchotait contre l'oreille de la fillette. Il ne saisissait que des bribes de phrases.

— … Je sais où est ta maman. Elle va bien… Si tu veux quelle revienne… Ton papa a téléphoné pour t'ordonner de ne rien dire, mais il se trompe…

Cela dura longtemps, puis la petite fille fit oui avec sa tête, entre deux sanglots. Mie tendit la main vers Smith.

— La photo ?

Beffort fouilla dans son portefeuille, donna la photographie que le père de May lui avait confiée. Mie la montra à l'enfant, lui parla en japonais, avec douceur. Alors, ce fut comme une vanne qu'on ouvre. May se mit à jacasser, toujours blottie contre Mie, larmes brusquement taries…

Beffort soupira. Il n'entendait pas le japonais, voyait à l'expression de Mie qu'elle ne comprenait pas les explications de la fillette. Au bout du couloir, la silhouette noire de la directrice s'impatientait…

Enfin, Mie se releva, caressa la joue de l'enfant, appela la directrice d'un geste. Celle-ci revint, n'osa pas poser de question, et s'éloigna avec May Yosoto qui souriait.

*

* *

Dans un autre taxi, Mie raconta :

— La femme de la photo n'est pas sa mère. En fait, elle ne l'a vue qu'une fois, précisément le jour où cette photographie fut prise, mais sa maman était déjà partie depuis longtemps. Elle n'a pas su dire depuis combien de jours, se souvient néanmoins que c'était un soir. Elle était effectivement sortie pour aller chercher du lait… Je pense que Miko Yosoto a caché la vérité à sa fille sans pour autant l'obliger à mentir puisque Inoki a vraiment disparu.

— L'index ?

— Non. May a dit que sa mère avait tous ses doigts.

Le taxi stoppa dans Market Street.

Miko Yosoto était toujours derrière sa caisse, un peu plus blanc, un peu plus vibrant, souriant tristement, dans le vide, comme un ivrogne. Beffort contourna le comptoir, marcha jusqu'à lui, ne s'arrêta que devant le tabouret.

— Nous revenons de Saint-John. May a tout dit.

Dominé par un tas de centimètres, Miko accusa l'écrasement, se tassa. Beffort sortit la photo.

— Votre fille sait que cette femme n'est pas sa mère. Je vous écoute…

Livide, Miko dit :

— Cela devait arriver, mais, maintenant, *ils* vont la tuer !

Il tremblait comme une feuille.

— Qui ça, « ils » ? s'enquit Beffort.

— Je ne sais pas. Inoki a été enlevée, puis un homme est venu. Un Japonais trapu et gras. Il a affirmé qu'aucun mal ne serait fait à Inoki si je suivais scrupuleusement ses ordres. Je devais aller à la police, montrer des

papiers au nom de ma femme mais portant la photographie d'une autre. Une jolie femme dont l'index droit était…

— *Okay,* j'ai compris. Le feu à l'armoire pour détruire l'album de famille, votre fille dans une école lointaine afin d'éviter ses bavardages… Comment pouvez-vous être sûr que votre femme est toujours vivante ?

Miko se redressa, et une flamme traversa son regard morne.

— Elle me téléphone chaque semaine pour me dire qu'elle est en bonne santé, mais on doit la surveiller car elle ne dit rien de plus et ne répond pas à mes questions.

De son portefeuille, Beffort tira la photo de Mimiko.

— Ce type est-il votre visiteur ?

— C'est lui ! s'étrangla Yosoto. Comment…

— Du calme ! Actuellement, il est derrière les barreaux, et nous allons l'obliger à se confesser.

Sans solliciter de permission, Beffort décrocha le téléphone, demanda en priorité le Central F.B.I., de Sterling, et fut en ligne avec Seater au bout de sept minutes.

Il lui intima de faire passer Mimiko sur le gril, et de renforcer la garde autour d'Icho Fuji. Le premier devait révéler l'endroit où la vraie Inoki Yosoto était retenue prisonnière. La seconde devenait très suspecte…

— *Okay,* fit Seater, je m'occupe de cela.

— Méfiez-vous, prévint Beffort, M^me^ Atomos n'hésite pas à tuer ceux qui ne lui servent plus à rien. M^me^ Yshinari en est le meilleur exemple.

— Comptez sur moi. Quand rentrez-vous ?

— Par le prochain avion. Je serai à Sterling dans l'après-midi. D'ici là, veillez au grain, Seater !

Une heure plus tard, les Beffort embarquaient dans un Jet.

En poche, Smith avait le portrait d'Inoki Yosoto. Une petite femme, sympathiquement laide, plate comme une limande, et à qui les soutiens-gorge du tiroir devaient aller comme un gant.

CHAPITRE XV

À Sterling, Seater suivit à la lettre les ordres de Smith Beffort. On fit venir Mimiko, on le colla sur une chaise, et quatre G'men se relayèrent pour le confesser : Il pourrait résister un certain temps, mais, en fin de compte, on lui injecterait un sérum de vérité, et tout serait dit…

Parallèlement, commencèrent les interrogatoires de Scarett, et des blessés que la police avait retrouvés dans une pièce de la propriété, puis, deux autres agents fédéraux furent ajoutés à la garde d'Icho Fuji.

Le coup de filet était d'importance. Le gang Atomos était amputé d'un de ses tentacules. Seater baignait dans l'huile et eut le tort de se contenter de remporter une bataille, alors qu'avec un peu d'imagination et d'esprit d'initiative il aurait pu gagner la guerre. En effet, au point où en étaient les choses, rien ne s'opposait à l'arrestation pure et simple d'Icho Fuji. Seulement, Seater manqua de culot, ne sut pas interpréter le bref message téléphonique de Beffort, lui-même trop pressé par le temps pour préciser sa pensée.

À 13h30, M^{me} Atomos-Icho Fuji quitta la salle à manger de la clinique Lobatos et, sous la surveillance de ses anges gardiens du F.B.I., remonta dans sa chambre sise au troisième et dernier étage du bâtiment.

Les deux G'men restèrent dans le couloir. La femme qu'ils « protégeaient » était d'une docilité exemplaire, puis, deux de leurs collègues se trouvaient en planque dans le parc, sous la fenêtre de Icho Fuji, alias on ne savait qui…

M^{me} Atomos ferma sa porte à clef, s'allongea sur le lit et ne bougea plus. Le bilan de sa dernière opération était apparemment désastreux. Cependant, rien n'avait réellement d'importance tant que la construction du laboratoire se poursuivait, et que M^{me} Atomos demeurait libre de ses mouvements. Or, si le premier volet de ces impératifs avait un résultat positif, le second était moins encourageant.

En fait, et la terrible femme ne se le dissimulait pas, la situation pouvait devenir critique si, à Philadelphie, Miko Yosoto venait brusquement à craquer.

C'était une incertitude intolérable.

À 14 heures, M^me^ Atomos se leva, ouvrit doucement sa fenêtre, et monta sur une chaise afin de dominer le faîte des arbres. *L'O.A.A.M.A.,* connaissait forcément sa présence en ce lieu, et puisque Icho Fuji était la protégée de M^me^ Atomos, volerait fatalement à son aide si le danger devenait trop pressant.

Rien ne se passa pendant une dizaine de minutes, puis, une petite lueur se mit à clignoter au huitième étage d'un immeuble voisin. Morse : Tiret, point, tiret, point, tiret. *Début de transmission !*

M^me^ Atomos s'arma d'un papier et d'un crayon, remonta sur sa chaise et se prépara à noter. Elle n'avait pas la possibilité de répondre, mais supposait qu'on épiait ses faits et gestes par l'intermédiaire de puissantes jumelles. Comme pour la confirmer dans cette idée, la lampe expédia : *Ici,* O.A.A.M.A. *Si vous recevez bien, levez la main.*

M^me^ Atomos s'exécuta. Aussitôt, l'on répéta le signal de début de transmission, puis le message suivit immédiatement, s'aligna lettre par lettre sur la feuille de papier : *Smith Beffort a découvert que vous n'étiez pas Inoki Yosoto. Il ne sait pas encore quel est votre rôle exact, mais ne va pas tarder à le soupçonner. Préparez-vous à fuir. Voici comment nous allons procéder…*

*

* *

À 14h40, M. Mimiko se mit à parler comme une pie sous l'effet d'une dose massive de scopochloralose. Il dit que Inoki Yosoto était enfermée dans une maison particulière de Deora Street à Sterling, et qu'elle y était retenue prisonnière par un nommé Robson, lieutenant de Scarett. Seater lui arracha le numéro précis de la maison, puis demanda :

— Que savez-vous de la jeune femme brune qui conduit une M.G. ?

Celle-ci avait échappé à la rafle du F.B.I. En vérité, Hyde était le dernier à l'avoir aperçue alors qu'elle franchissait la grille de la propriété. Depuis, et si on avait retrouvé sa voiture, nul ne savait ce qu'elle était devenue.

Du ton monocorde que la drogue confère, Mimiko dit :

— Elle s'appelle Ida Brown. Elle appartient à *l'O.A.A.M.A.,* et *Miss* Icho Fuji l'a envoyée en mission dès son retour dans la propriété.

— Quelle mission ?

— Je l'ignore.

— Qui est *Miss* Fuji ? demanda Seater.

— *Miss* Fuji remplace M^me^ Atomos, récita Mimiko, et nous devons obéir à ses ordres sans discuter.

Seater eut un haut-le-corps.

— *Miss* Fuji agit-elle contre son gré ?

— Non, elle est absolument lucide. M^me^ Yshinari pensait qu'elle est la fille de M^me^ Atomos. C'est probable, puisque M^me^ Atomos lui a donné pleins pouvoirs en son absence. D'ailleurs, *Miss* Fuji supervise directement la construction du laboratoire de Riverside.

À ce moment, Seater aurait dû bondir au téléphone et demander l'arrestation immédiate d'Icho Fuji. Il ne le fit pas, car il avait confiance en la vigilance des hommes qui la gardaient, et, aussi, parce qu'il était captivé par Mimiko. Placé sur le chemin des confidences, ce dernier pouvait lui apprendre une foule de choses.

— Ce laboratoire de Riverside, où est-il situé ?

— Je ne sais pas, fit Mimiko.

Seater pensa que l'effet de la scopochloralose commençait à s'estomper, et que Mimiko offrait une certaine résistance à l'interrogatoire. Or, dans l'échelon des renseignements que désirait Smith Beffort, l'emplacement du laboratoire occupait la première place. Seater se redressa.

— Une autre dose de drogue, docteur, intima-t-il. Cet homme doit tout nous dire.

Le médecin opina, et prépara sa seringue.

*

* *

Au même instant, la police abattait Robson d'une rafale de mitraillette et investissait la maison de Deora Street. Le chef Walsh enfonça une porte d'un coup d'épaule et se trouva face à Inoki Yosoto. Bien qu'attachée à une chaîne scellée au mur, la jeune femme était en bonne santé et n'avait pas trop mauvais moral. Elle dit qu'on l'avait bien traitée, qu'elle avait régulièrement des nouvelles de Miko et de May, et que *Miss* Icho Fuji lui avait rendu visite deux fois.

Le chef Walsh demanda :

— Que pensez-vous de M^{me} Atomos ?

— Ce n'est pas une méchante femme, répondit Inoki avec une belle inconscience.

— Elle a assassiné des milliers d'innocents !

La jeune femme sourit.

— Des Américains, rectifia-t-elle, mais pas des Japonais.

Le chef Walsh prit note. Inoki Yosoto avait magistralement été intoxiquée. Libre, elle était capable de se porter volontaire pour *l'O.A.A.M.A. !*

Le F.B.I., de Philadelphie aurait intérêt à garder un œil sur elle…

*

* *

À Riverside, Charney usait sa patience et ses nerfs, s'acharnait à découvrir le fameux laboratoire dont il soupçonnait l'implantation dans la région.

Très vite, lui et son équipe avaient passé le secteur au crible. Usines, ateliers, maisons isolées avaient fait l'objet de perquisitions minutieuses et vaines. Maintenant, on en était à la recherche d'entreprises ayant effectué des travaux récents, de quelque nature que ce soit, mais la situation n'évoluait pas favorablement. Dans son bureau, Charney se rongeait les ongles, quand un appel de Sterling le tira de ses mornes pensées. Il décrocha, fut en ligne avec Seater qui dit :

— Je suis en mesure de vous certifier que le fameux laboratoire Atomos se trouve effectivement dans votre secteur.

— Je le savais déjà grogna Charney. Pousseriez-vous l'obligeance jusqu'à me donner son adresse ?

Cela, Seater n'en était pas capable, et le F.B.I., se trouva dans la position d'un homme qui cherche un œuf dur dans un wagon d'œufs frais…

Des mois, et peut-être des années, n'y suffiraient pas.

*

* *

Au troisième étage de la clinique Lobatos, une porte s'ouvrit, et les G'men virent Icho Fuji apparaître sur le seuil. Elle était toujours séduisante, mais son visage creusé marquait sa lassitude, et ses yeux semblaient ne pouvoir rester ouverts que par miracle.

— Désolée de vous déranger, messieurs, dit-elle avec un pauvre sourire, mais il faut que j'aille aux toilettes.

Seater n'avait pas donné d'instructions très sévères en ce qui la concernait. Les G'men échangèrent un coup d'œil, et l'un d'eux se leva.

— Allons-y *Miss.*

Les toilettes se trouvaient à l'étage, au bout du couloir. Le G'man y pénétra le premier, examina l'étroite lucarne. Icho Fuji était assez mince pour s'y glisser, mais, à l'extérieur, le mur était lisse sur ce côté du bâtiment. Il pensa un instant à envoyer son collègue en bas, afin de surveiller cette lucarne pendant que Icho Fuji occuperait le réduit, mais renonça très vite. Sauter du troisième équivalait à un suicide.

— J'attends derrière la porte, dit-il avant de sortir ; si quelque chose ne va pas, appelez-moi.

À temps, il venait de se souvenir qu'il était censé la protéger. La jeune femme sourit.

— Soyez patient, voulez-vous ? Je ne suis vraiment pas dans ma meilleure forme.

Il opina, et elle poussa le battant, tira le verrou. Quelques secondes coulèrent et, ainsi qu'elle l'avait prévu, le G'man s'éloigna par discrétion.

Alors, M^me^ Atomos fit pivoter le battant vitré de la lucarne, et agita sa main au-dehors. Tout de suite, un objet racla le mur, et une échelle de corde vint se balancer à sa hauteur. Elle se glissa par l'étroite ouverture, s'aida de l'échelle pour se rétablir, et posa le pied sur le dernier échelon. -En bas, c'était le parc, mais c'était également le côté non surveillé de la clinique.

M^me^ Atomos se hissa jusqu'à la gouttière, passa sur le toit en pente douce, vit Ida Brown, dont le buste émergeait d'une fenêtre à tabatière, et qui lui faisait signe de se dépêcher. M^me^ Atomos se hâta. Grâce aux échelons, c'était facile. Elle arriva à la fenêtre et suivit Ida Brown le long d'une autre échelle dont les pieds reposaient sur le plancher du grenier.

— Il faut faire vite, fit la jeune femme brune. C'est le moment des visites, et nous pouvons sortir sans être remarquées, à condition que vos gardiens ne donnent pas l'alerte. Enfilez cet imperméable, coiffez ce chapeau à voilette. Pendant ce temps, je ramène l'échelle de corde.

M^me^ Atomos fut prête en deux secondes. Ida Brown jeta l'échelle dans un coin, et dit :

— Parfait, en vous courbant un peu et en surveillant votre démarche, vous aurez l'air d'une vieille dame. Appuyez-vous sur moi, et si on nous interroge, laissez-moi parler.

M^me^ Atomos acquiesça. Elle se sentait inquiète. Dans sa carrière déjà longue, c'était la première fois qu'elle devait fuir avec une telle insécurité.

Ida Brown la conduisit vers un escalier plongé dans la pénombre. Elles le descendirent, butèrent contre une porte.

— Attention, souffla Ida Brown, nous arrivons au point le plus dangereux de notre équipée. Cette porte s'ouvre directement dans la salle de soins, côté façade, et nous n'avons rien à y faire.

M^me^ Atomos consulta sa montre. Six minutes avaient passé depuis qu'elle s'était enfermée dans les toilettes. Sous peu, l'agent fédéral allait trouver le temps long…

Les deux femmes traversèrent la salle de soins, franchirent une porte battante, passèrent dans le couloir du troisième étage où se trouvaient les chambres. Il était désert.

— Appuyez-vous ! jeta Ida Brown.

L'endroit était situé à l'opposé des toilettes, et il y avait peu de chances qu'un G'man vînt rôder aussi loin. Mais, seul, un coude formé par l'angle

du bâtiment faisait écran, et un rien pouvait encore transformer cette fuite en catastrophe irréparable. M^me^ Atomos courba les épaules, prit une démarche traînante.

Les deux femmes stoppaient devant l'ascenseur lorsque l'infirmier survint en poussant un chariot.

— Vous cherchez un numéro de chambre ? demanda-t-il.

— Non, fit Ida Brown, nous nous sommes simplement trompées d'étage.

Un autre infirmier s'amena, un panier de linge au bras.

— Qui venez-vous voir ? s'enquit-il.

M^me^ Atomos sentit sa compagne se crisper, entendit au même instant le chuintement de l'ascenseur qui stoppait à l'étage. L'opération avait été montée si vite que *l'O.A.A.M.A*., ne s'était pas trouvé en mesure de prendre toutes les précautions. Ainsi, Ida Brown ne pouvait donner aucun nom, pour la simple raison qu'elle les ignorait. Elle biaisa :

— Nous allons à la chambre vingt-deux.

Elle avait dit cela au hasard, se mordit les lèvres quand le second infirmier désigna la porte du fond.

— Vous y êtes ! Le malade s'appelle Drumond, n'est-ce pas ?

Au loin, des coups ébranlèrent le silence. Les agents fédéraux enfonçaient la porte des toilettes. M^me^ Atomos ouvrit la grille de l'ascenseur et dit :

— Nous reviendrons plus tard, chérie, je suis épuisée.

Elle tira Ida Brown dans la cabine, claqua la grille et pressa le bouton du rez-de-chaussée sous le regard stupéfait des infirmiers.

— Idiote ! Pourquoi ne pas avoir dit que nous revenions d'une visite ?

Ida Brown réprima le tremblement qui la secouait.

— Je n'y ai pas pensé, avoua-t-elle.

La cabine s'immobilisa. Dos raide, les deux femmes traversèrent le hall, descendirent les marches, et se retrouvèrent sur le trottoir. Là, M^me^ Atomos suivit Ida Brown qui courait vers une voiture, s'installa avec elle sur la banquette arrière, et le chauffeur démarra en trombe.

Plus loin, M^me^ Atomos se retourna. L'avenue était parfaitement déserte, et aucun véhicule ne se tenait dans leur sillage.

Une fois de plus, la terrible femme venait d'échapper à la justice, mais elle était désormais « grillée » sous sa nouvelle apparence ! Dans l'avenir, on rechercherait Icho Fuji avec la même ardeur que l'on recherchait M^me^ Atomos !

Morose, M^me^ Atomos se laissa aller contre le dossier. Elle se disait que, avant de réapparaître, il lui faudrait reconstituer sa puissance dans son nouveau laboratoire. En mettant les choses au mieux, cela lui prendrait au moins un an…

*

* *

Cinq jours plus tard, Smith et Mie Beffort comprirent que Icho Fuji et Ida Brown avaient définitivement échappé aux équipes lancées à leurs trousses.

Ils se rendirent au chevet de Yosho Akamatsu et lui apprirent la mauvaise nouvelle. Le *spécial* japonais recouvrait doucement la santé, et le reste lui importait peu. Il dut faire un effort pour s'intéresser aux propos de Smith. Son détachement était si flagrant que Beffort s'emporta :

— Enfin, Yosho ! ne me dites pas que M^me^ Atomos ne vous intéresse plus !

Akamatsu sourit.

— Exact, Smith, exact. Mais je suis passionné par la charmante Icho Fuji. Voyez-vous, depuis que je suis allongé, j'ai largement eu le loisir de réfléchir. La méthode a du bon et, même en bonne santé, nous devrions l'utiliser.

Beffort montra les dents.

— Vous avez réfléchi, *hey ?*

Akamatsu opina gravement.

— J'ai, dit-il. Et j'en suis arrivé à une conclusion très simple qui aurait dû nous sauter aux yeux !

Beffort ricana, pencha la tête.

— Dites, Yosho, je suis suspendu à vos lèvres.

— Moi aussi, assura Mie.

Akamatsu se redressa, tapota son oreiller.

— M^me^ Atomos est morte, lâcha-t-il. Ceci, depuis que Icho Fuji est apparue, mais tout le monde, y compris *l'O.A.A.M.A.,* l'ignore. Donc, pour désintégrer complètement les forces Atomos, il suffit de faire connaître la mort de notre sinistre ennemie !

Beffort haussa les épaules.

— Grotesque ! Personne ne peut être assez fou pour reprendre à son compte les projets de M^me^ Atomos !

— Icho Fuji l'a fait, rappela Mie.

— Non ! Je persiste à croire qu'elle agit sous la contrainte.

— Pas d'accord, déclara Akamatsu. Icho Fuji a carrément pris la succession de M^me^ Atomos. Voyons, Smith, quand elle est arrivée à Padanaram…

Ils discutèrent longtemps sans aboutir à une explication rationnelle de la chose, et, quand ils se séparèrent, le mystère Atomos était plus insoluble que jamais.

Seulement, maintenant, le F.B.I., détenait une fiche portant le nom d'Icho Fuji, mais sur laquelle figuraient les empreintes de M^me^ Atomos ! Pour l'avenir, cela changerait sûrement l'aspect et la forme de la lutte contre la sinistre Japonaise.

FIN

---

[1] *Voir :* M^me^ Atomos change de peau, *même auteur*, *même collection.*

[2] *Organisation Américaine des Amis de M^me^ Atomos.*

[3] *Voir :* La ténébreuse M^me^ Atomos.

[4] *Voir :* M^me^ Atomos crache des flammes.